

PIERRE MARIEL

**L'EUROPE
PAÏENNE
DU XX^E SIÈCLE**

**magie noire en Angleterre
tziganes, gitans et romanichels
l'Allemagne païenne**

la palatine

DU MÊME AUTEUR

RITUELS DES SOCIÉTÉS SECRÈTES “carbonari, compagnonnage, franc-maçonnerie, rose-croix, templiers, maçonnerie féminine” (*La colombe*, 1961).

ÉDITION CRITIQUE, avec introduction et notes de Axel, de *Villiers de l'isle-Adam* (*La colombe*, 1960).

ÉDITION CRITIQUE, avec introduction et notes de LE COMTE DE GABALIS, de *N. Montfaucon de Villars* (*La colombe*, 1961)

LE DIABLE DANS L'HISTOIRE (éditions Galic).

PIERRE MARIEL

L'EUROPE
PAÏENNE
DU XX^E SIÈCLE

magie noire en Angleterre
tziganes, gitans et romanichels
l'Allemagne païenne

la palatine

Les reprises de Lenculus sont gratuites et à l'usage des aveugles, mal-
voyants, grabataires, parapégiques, et autres déficients physiques.
Pour tous les valides, il est conseillé d'offrir une compensation aux
auteurs, ayant-droits.

Copyright by Editions
LA PALATINE, Paris-Genève

Droits de reproduction et traduction réservés pour tous pays y compris l'U.R.S.S.

Ceux qui trouvent sans chercher, sont ceux qui ont longtemps cherché sans trouver.

Un serviteur inutile, parmi les autres.

Scan, ORC, mise en page

Octobre 2008

LENCULUS

Pour la Librairie Excommuniée Numérique des **CU**rieux de Lire les **US**uels

MAGIE NOIRE EN ANGLETERRE

CHAPITRE PREMIER

Âgé de soixante-douze ans, dans la nuit du décembre 1947, Aleister Crowley mourut à Hastings, d'une crise cardiaque.

Ses obsèques furent aussi insolites que l'avait été sa vie son cadavre fut revêtu d'une robe blanche, rouge et or, et ceint d'une écharpe où étaient brodés les signes du Zodiaque. Comme un roi, il fut déposé dans son cercueil, couronne en tête, glaive et sceptre aux poings.

La chambre mortuaire fut transformée en « pastos » où signes et objets magiques remplaçaient les symboles chrétiens. Une seule suscription *Perdurabo*, le *nomen mysticum* qui avait été imposé au défunt en 1898.

Le 5 décembre, la dépouille mortelle fut transportée à Brighton, afin d'y être incinérée. Les quelques disciples fidèles furent littéralement noyés dans une foule indiscrete de reporters, de photographes et de curieux.

La municipalité de Brighton prévint les organisateurs qu'elle ne s'opposerait pas, — tout en les désapprouvant, — aux rites non-chrétiens qui pourraient être exécutés, à l'exception d'un seul : danser nu autour du cercueil.

Les disciples protestèrent qu'ils n'en avaient jamais eu l'intention, qu'ils étaient les victimes de journalistes imaginatifs.

La bière fut placée dans le chœur d'un oratoire attenant au four crématoire. Malgré l'hiver rigoureux, elle disparaissait sous des gerbes de roses rouges.

Dans la nef, régnait une véritable cohue. Malgré les protestations des amis du défunt, les badauds ricanaient et s'interpellaient. Il était manifeste qu'une bagarre risquait d'éclater au moindre incident.

Soudain, au moment où la tension nerveuse atteignait son paroxysme, un disciple se leva et, d'un geste autoritaire, exigea le silence. On lui obéit, car on reconnut le romancier Louis Marlow^[1]. D'une voix profonde, bien timbrée, une voix de tragédien, Marlow récita le chef-d'œuvre poétique du mort, cet *Hymne à Pan*^[2], qui commence ainsi :

« Frissonne sous la volupté joyeuse de la lumière,
O homme ! Homme à moi !
Viens, surgissant de la nuit de Pan,
Io Pan ! Io Pan !
A travers les mers, viens de Sicile et d'Arcadie !

1 — De son vrai nom Louis Wilkinson.

2 — *Hymn to Pan* ; The Argus Book Shop 1917.

Tel Bacchus, vagabondant avec ta garde de faunes,
 De panthères, de nymphes et de satyres,
 Sur un âne d'un blanc de lait.
 A travers les mers, viens à moi, à moi,
 Viens avec Apollon en robe nuptiale
 (Berger et sorcière)
 Viens avec Artémis, chaussée de soie,
 Et lave ta cuisse blanche, ô dieu splendide,
 A la lune des bois, sur le mont de marbre,
 Dans l'eau creuse et neuve de la source ambrée... »

Un témoin, John Symonds, écrit :

— Je crus voir dans un coin sombre, Crowley, cornu comme Pan, qui nous regardait en ricanant.

Après un court silence, Marlow lut l'ode *The Skip*, dont voici le début :

« Je suis celui qui est la flamme
 Cachée dans l'arche sainte.
 Je suis le nom qui n'a pas été prononcé
 Dans l'étincelle qui n'a pas été engendrée.
 Je suis celui qui va toujours,
 Étant moi-même la Voie, la Voie
 Connue et que pourtant aucun mortel ne connaît,
 Désignée et que pourtant aucun mortel ne désigne.
 Moi, l'enfant de la nuit et du jour,
 Je suis Amour et je suis Vérité.
 Je suis le Verbe créateur,
 Je suis l'auteur de l'Univers,
 Personne, si ce n'est moi,
 N'a jamais perçu, dans l'Empyrée.
 L'écho de la plectre du premier des péans !
 Je suis l'Eternel
 Ailé et immaculé, le rameau en fleurs
 Dans la fontaine du Soleil,
 Vrai Dieu de vrai Dieu...

Puis un autre disciple psalmodia quelques versets du *Livre de la Loi*^[1]. Certains passages étaient si obscènes que l'assistance recommença de s'agiter. Alors, sur un signe de l'ordonnateur, les « undertakers » firent leur office et la dépouille mortelle d'Aleister Crowley fut, — selon sa propre volonté — livrée au Feu.

Cette cérémonie païenne suscita, bien entendu, des commentaires passionnés. Toute la presse britannique en rendit compte. Un journal de Brighton résuma l'opinion générale :

« Cette mascarade a profané un lieu sacré ».

Le conseiller J.C. Sherrott s'indigna :

C'est tout un cérémonial de magie noire qui a été célébré. Et les *regalia* qui ont été dé-

1 — *The Book of the Law* ; Privately issued by the O.T.O. — London-1938.

posés dans le cercueil offensent la majesté royale...

Le Lord-Chief of Justice^[1] prononça cette oraison funèbre :

— Aleister Crowley était le personnage le plus immonde et le plus pervers du Royaume-Uni.

Mais cette opinion fut contredite maintes fois.

... Paul Gauguin et Aleister Crowley s'étaient rencontrés à Paris, aux environs de 1900. D'où une réciproque estime. Dans sa correspondance, Gauguin parle avec admiration de son ami anglais, et Crowley a placé le nom du peintre dans la Collecte de sa messe gnostique par ce mandement :

« Moi, Baphomet 666 en vertu de mon pouvoir et de mon autorité, ordonne l'inscription du nom de

PAUL GAUGUIN

parmi les saints mémorables cités à la Messe Gnostique. »

Baphomet XI^e O.T.O.

I.I. et O.B.^[2]

Somerset Maugham avait été aussi le compagnon de Crowley à Montparnasse. Il en a même fait le héros de son roman *Le Magicien*. Il le décrit avec curiosité et voit en lui « Le Cagliostro de notre époque ».

Un autre ami des beaux soirs du *Dôme* et de la *Rotonde*, W.S. Gilbert, attesta :

« Il était le plus courageux des hommes qui vivaient alors en France. Je le dis bien haut ! »

Et le critique Hayer Preston, rendant hommage à son talent poétique, le compare à Arthur Rimbaud :

« Crowley, comme Rimbaud, voulut obtenir des pouvoirs surnaturels grâce à la poésie. Quand l'inspiration l'abandonna, il attendit les mêmes résultats de la magie cérémonielle. »

Voyons maintenant quelle fut l'opinion d'un savant théologien :

Dom Aloïs Mager, o.s.b., doyen de la faculté de théologie de Salzbourg, rappelle que Crowley avait proclamé :

— Avant que Hitler fut, Je suis !

et l'éminent bénédictin, — qui voit en Crowley le plus grand des satanistes contemporains, — affirme :

« Avant de disparaître de ce monde, ce sorcier septuagénaire maudit son médecin qui lui refusait, à juste titre, de la morphine, parce qu'il la distribuait à des jeunes gens. « Puisque je dois mourir sans morphine à cause de vous, vous mourrez aussitôt après moi ! ». Ce qui advint »^[3].

Robert Amadou est, incontestablement, la plus haute autorité de la Métapsychie contemporaine. Or, il est formel :

1 — Président du tribunal du Banc du Roi.

2 — *Ecclesioe gnosticoe catholicoe canon missae*, vel Liber XV. (s.l. ad.)

3 — *Satan*, recueil édité par la revue des *Etudes Carmélitaines*.

« Un seul homme, à notre sens, osa présenter sous une forme conceptuelle et revendiquer l'attitude magique fondamentale. Cet homme est le plus grand, le plus inquiétant et, peut-être, le seul magicien du XX^e siècle occidental : Aleister Crowley »^[1].

*

* *

En revanche, des rapports du service britannique de contre-espionnage l'avaient « fiché » :

« Agent assez maladroit, toujours à court d'argent, d'une moralité corrompue. A n'utiliser qu'en prenant de très grandes précautions ».

Voilà qui est plus étrange encore :

Crowley, en 1940, envoya à Winston Churchill un talisman pour faire cesser le « blitz ». Il affirma en toute simplicité :

— C'est moi qui, en réalité, ai gagné la guerre.

De même qu'il proclamait :

— Il y a plus de génie poétique dans mon petit doigt qu'il n'y en avait dans toute la personne de Shelley.

Celui qui affirmait être l'incarnation de la Bête de l'Apocalypse, qui signait *Perdurabo*, ou *The Great Beast*, ou *Mega Therion*, ou 666^[2], ou *Baphomet IX*^[3], s'était ainsi défini :

« Je suis une étoile dans l'espace, unique et existant par elle-même, une essence individuelle, incorruptible. Je suis aussi une âme. Je suis identique avec tout et avec rien. Je suis en tout et tout est en moi... Je suis un Dieu, un vrai Dieu de Vrai Dieu. Je vais sur ma voie pour réaliser ma volonté. Je fais de la matière et du mouvement le miroir de ma conscience.

« ...Je suis omniscient, car rien n'existe pour moi. à moins que je ne le connaisse. Je suis omnipotent, car rien n'existe là où je ne suis pas, moi qui modèle l'Espace comme une condition de la conscience de moi-même, qui suis le centre de tout...

Je suis le Tout, car tout ce qui existe pour moi est une expression nécessaire dans la pensée de quelque tendance de ma nature, et toutes les pensées sont seulement les lettres de mon Nom... »

Après sa mort, le nombre des disciples de *The Great Beast* ne fit que de croître, comme en témoigne cette déclaration de Sir Henry Price, secrétaire perpétuel du *Council for Psychological Investigation* de Londres, datée du 30 mars 1948^[4]

Dans tous les quartiers de Londres, des centaines d'hommes et de femmes, d'excellente formation intellectuelle, de conditions sociales élevées, adorent le Diable et lui rendent un culte permanent. La magie noire, la sorcellerie, l'évocation diabolique, ces trois formes de superstition médiévale sont pratiquées aujourd'hui à Londres sur une échelle et avec une liberté d'allure inconcevables au Moyen-Age... »^[5].

1 — *Le Crapouillot*. numéro spécial sur *l'Amour et la Magie*.

2 — *Apocalypse* de Saint-Jean X11-18.

3 — Cf. Serge Marcotoune : *La science secrète des initiés*. pages 130-137.

4 — *Satan...* cf. note 6.

5 — Cf. *Figaro* du 31 octobre 1959 et du 8 décembre 1963.

« Londres, 30 octobre. — Vingt-six sorcières célébreront secrètement dans la nuit de demain, veille de la Toussaint, le sabbat dans la lande de Keswick. (Cumberland) et dans celle de Saint-Albans. (Hertfordshire), a déclaré le Révérend méthodiste Brian Soper, exorciseur notoire qui, dit-il, a été invité lui-même au sabbat de Keswick.

*

* *

Quelle conclusion faut-il tirer de ces jugements contradictoires et passionnés

Cachée sous tant de masques, quelle fut, en vérité, la personnalité profonde de Crowley ? Que subsiste-t-il d'authentique, de sincère, quand on arrache les défroques de *The Great Beast* et de *Frater Perdurabo* ?

C'est ce que nous allons tenter de découvrir impartialement.

Et d'abord, en évoquant son enfance. Si (selon la formule célèbre) l'Enfant est le père de l'Adulte, commençons donc par interroger le petit Alexandre, fils unique et légitime d'Edward Crowley et d'Emily-Bertha Bishop⁽¹⁾.

Il naquit le 12 octobre 1875, à Leamington, cité des environs de Manchester, d'une

« L'Angleterre renferme de nombreux magiciens et on y célèbre la messe noire, a-t-il dit, mais il n'y a plus que deux véritables communautés de sorcières, de treize membres chacune. Ce sont les dernières adeptes d'un culte maudit, remontant à l'âge du Fer.

« Les sorcières, a-t-il déclaré, dansent à l'intérieur de cercles magiques. Elles ne pratiquent plus des rites antichrétiens et ne déterrèrent plus les cadavres, ajouta le Révérend Saper, mais on a la preuve que les sorcières peuvent voler. Les communautés de sorcières anglaises prétendent avoir protégé la Grande-Bretagne contre une invasion de Hitler, en 1940, au cours d'un convent tenu une nuit sur les falaises de Douvres.

« Londres, 8 décembre. — La sorcellerie est de nouveau à l'ordre du jour Outre-Manche. La police du Sussex est, en effet, occupée à chasser quatre individus surpris en train d'officier une messe noire dans la vieille église du village de Westham, qui date du 12^e siècle.

« Le carillonneur, Mr. Burstead, se dirigeait hier soir vers l'église où il devait rencontrer quelques confrères des environs invités à un de ces « concours » très recherchés dans la campagne anglaise, lorsqu'il s'aperçut qu'il y avait une lumière dans le beffroi et, s'approchant, il vit quatre individus psalmodiant des litanies païennes et invoquant le diable à la lumière des cierges de l'autel arrangés en forme de croix au milieu du plancher du sanctuaire.

« Il alerta immédiatement le vieux vicaire qui se trouvait à l'école du village où se tenait une vente de charité pour Noël. Le Révérend Colhurts, qui est âgé de soixante-dix-neuf ans, accompagné du capitaine Hayden et de Mr. Pourpre, ses marguilliers, et de plusieurs paroissiens, se rendit sur les lieux. Ainsi qu'il devait le raconter plus tard, la première chose qu'il vit en entrant fut l'un des profanateurs crachant sur la croix de l'autel, pendant que les autres continuaient à chanter dans un charabia incompréhensible.

« Lorsqu'il essaya de mettre fin à la mascarade, le vicaire fut frappé et une bataille en règle s'engagea entre ses fidèles et les « hommes du diable » qui réussirent à s'échapper.

« Le vicaire qui, en dehors du capitaine Hayden, fut le plus molesté, déclara par la suite :

« — Je suis certain qu'ils appartiennent à la même bande que ceux qui ont profané des églises et des cimetières du Somerset, où certains mirent le feu aux églises et d'autres allèrent jusqu'à ouvrir une tombe.

« Les incidents du Somerset ont été d'ailleurs récemment évoqués à la Commune où le député de la circonscription avait demandé au ministre de l'Intérieur de mettre la Sorcellerie hors-la-loi. Mais le ministre se refusa à réintroduire des lois auxquelles on avait renoncé au cours du siècle dernier, arguant que ce serait faire un pas en arrière et que les lois en vigueur sont suffisantes pour le maintien de l'ordre.

« La sorcellerie continue à être pratiquée sur une large échelle dans les Iles britanniques. »

1 — C'est plus tard. (à Cambridge) qu'il traduisit son prénom en gaélique et se fit donc appeler Aleister.

famille dévote riche et honorée. Ce fut même ce milieu familial qui décida à jamais de son destin... en le rendant très malheureux, puis révolté et haineux.

Depuis plusieurs générations, les Crowley et les Bishop appartenaient à la secte des Frères de Plymouth (Plymouth Brethern) qu'on nomme aussi, du patronyme de son fondateur, les *Darbystes*. De toutes les dénominations puritaines, celle-ci est certainement la plus austère. Cette « communauté des saints » tient en abomination non seulement l'Eglise romaine mais la *High Church* et la plupart des autres églises protestantes. Elle les englobe dans la dénomination de *Synagogue de Satan*^[1].

Brasseur, Edward Crowley était fort riche. Il consacrait une part de sa fortune à des tournées d'évangélisation et emmenait souvent son fils unique avec lui, afin de le préparer à sa succession missionnaire. L'enfant entendait son père qui tonnait contre le Siècle et qui vouait la plupart des chrétiens aux malédictions divines.

A la maison, Alexandre ne trouvait ni caresses ni jouets. Sa mère était encore plus austère que son mari ; elle tenait Noël pour une abomination païenne et la seule lecture qu'elle permit à son enfant était la Bible. D'ailleurs, lors de la prière en commun qui réunissait chaque soir les Crowley, leurs domestiques et leurs employés, on lisait à haute voix quelques chapitres du Volume de la Loi Sacrée.

Déjà secrètement révolté, Alexandre retenait surtout les passages sanglants de l'histoire juive : le massacre des Sichémites^[2], le crime rituel de Phineas^[3], les combats meurtriers de Gédéon^[4], de Samson^[5], de David^[6], etc... Et il était littéralement fasciné par la Vision de Saint Jean. Edward Crowley avait une prédilection marquée pour l'Apocalypse. Dans sa vive imagination, Alexandre voyait apparaître la Grande Bête à Sept Têtes et à Dix Cornes, et il faisait des prières pour que tous les Darbystes disparussent sans attendre le Jugement, dans le lac de soufre. Il évoquait déjà le mystère du Nombre de la Bête : 666.

Par sa mère, un sang irlandais circulait dans ses veines. Celte, il était rêveur, tendre, imaginatif, Plus qu'aucun autre enfant, il eût souhaité la chaleur du sein. Aussi prit-il en haine cette mère qui ne l'avait jamais embrassé et que, plus tard, il qualifia de « brainless bigot ».

Pour échapper à cette atmosphère étouffante, Alexandre, dès l'âge de dix ans, écrivait de courts poèmes.

Il avait douze ans quand son père mourut (après de terribles souffrances) d'un cancer à la langue, cette langue qui n'avait jamais proféré aucun blasphème et qui avait constamment proclamé la Sainte Vérité. Les pensées sacrilèges de l'orphelin en furent confirmées.

Pour mater une nature qu'elle jugeait perverse, Mrs Crowley mit son fils en pension. Bien entendu, dans des établissements dirigés par des Frères de Plymouth. De ces séjours aux internats de Malvern et de Tonbridge, Alexandre garda toute sa vie un souvenir horrifié.

Dès qu'il s'adonna à la magie cérémonielle, il maléficia constamment un certain Champney qui s'était dévotement acharné contre « l'enfant révolté et pervers ».

1 — Cf. *Encyclopédie des sciences religieuses*, de F. Lichtenberger Paris-1877-1882)

2 — Jug. IX-41.

3 — Nom. XXV-7, 11.

4 — Jug. VI.

5 — Jug. XIII-XIV-XV-XVI.

6 — I. Sam. -2-Sam.

CHAPITRE II

Malgré leur intransigeance, les Darbystes n'en étaient pas moins de bons pédagogues. Quand, — à l'automne 1895, — Alexandre prit ses inscriptions au *Trinity College* de Cambridge, il avait fait, comme on disait alors, de sérieuses humanités. Mais, plus que de son bagage de latiniste et de mathématicien, il était fier de la réputation d'alpiniste qu'il avait méritée après d'audacieuses escalades des Monts Campbell, en Ecosse.

Passer du sinistre pensionnat de Tonbridge aux frondaisons de Cambridge, c'était échapper à l'Enfer pour découvrir le Paradis. L'avenir souriait à l'adolescent athlétique, haut de six pieds, dont les traits réguliers étaient éclairés par un regard profond. Il n'aurait tenu qu'à lui de tourner tous les cœurs après soi, mais une fâcheuse expérience, — courue pendant un court séjour à Glasgow, — l'éloigna des filles d'Eve^[1].

Sa mère venait de mourir. Alexandre était à la tête d'un héritage considérable, au moins quarante-cinq mille guinées, et la brasserie de Leamington lui versait de confortables dividendes. De quoi mener une existence de dandy et se constituer une petite cour d'admirateurs.

Délaissant les études régulières, Alexandre devient *Aleister* pour signer son premier recueil de poèmes, *Acelandama*^[2], que quelques esthètes signalent avec éloges. On le compara à Swinburne et à Baudelaire. Plus tard, on établira un parallèle entre ce recueil et la *Saison en Enfer* de Rimbaud.

Aleister voyage beaucoup. Il visite la France, la Suède, la Russie. Ce sont les premières étapes d'une vie errante qu'il continuera jusqu'à la vieillesse.

En été 1898, il passe ses vacances dans le Valais. Le même amour des cimes le rapproche d'un de ses compatriotes, Julian C. Baker. Au hasard des escalades, on échange des confidences. Voilà le bachelor de Cambridge qui s'enflamme ! Depuis plusieurs années, l'Occultisme l'attire ; il a même été en correspondance avec le rosicrucien Waitte^[3]. Il affirme qu'une nuit, à Stockholm, il a eu un rêve prémonitoire. Devant un tel prédestiné, Julian Baker livre quelques secrets du Grand Art il dresse l'horoscope du néophyte et, découvrant Soleil, Mercure, Jupiter et Vénus groupés en Maison IV, la Lune en Maison IX il proclame :

— Vous êtes, incontestablement, un fils d'Hermès, un Amant de la Licorne. Vous êtes appelé aux plus hautes destinées ésotériques.

1 — I caught the clap from a whore of Glasgow, écrit A.C. dans une lettre.

2 — *Acelandama*, a philosophical poem by a gentleman of the University of Cambridge *Privately printed*. (Lond. 1898)

3 — *The real history of the Rosicrucians*, by Arthur-Edward Waitte. (Lond. 1882)

Ce que le poète « décadent » ne demande qu'à croire. Son destin s'en trouve engagé à jamais.

On rentre en Angleterre. Julian présente Aleister à George Cecil Jones^[1]. Tous deux ressentent une mutuelle et profonde sympathie.

Le 18 novembre 1898, Crowley est initié aux secrets et mystères de *The Order of the Golden Dawn of the Outer* (l'Ordre de l'Aube d'Or à l'Extérieur), (la G.D. pour les initiés) dont l'*Imperator* est S.L. Mathers^[2], lui-même haut dignitaire du très mystérieux et très puissant O.T.O. (Ordo Templi Orientis). Le nouvel initié reçoit le *nomen mysticum* de *Perdurabo* et les instructions secrètes du premier grade de la G.D. : Oo O.

L'horoscope n'avait pas menti : Brother *Perdurabo* se révéla merveilleusement doué. En quelques mois, il gravit les degrés de l'échelle initiatique il fut promu *Adeptus minor*, dès l'hiver 1899.

*
* *

Quels étaient les objectifs de *The Golden Dawn* ?

Selon un manifeste qui était remis aux personnes susceptibles d'être admises dans l'Ordre :

« La *Golden Dawn* est une société d'occultisme étudiant la plus haute magie pratique... les femmes y sont admises au même titre que les hommes. Mais chacun s'engage, sous serment, à garder secret l'enseignement communiqué. »

Un autre document spécifie :

« Cette société étudie la Tradition occidentale. Des connaissances pratiques sont le privilège des plus hauts initiés qui les tiennent secrètes. »

Il semble bien que la *Golden Dawn* fut, en quelque sorte, le « cercle intérieur » de la *Societas Rosicruciana in Anglia* (S.R.I.A.) qui avait été créée au XVII^e siècle par Elias Ashmole^[3], un des fondateurs de la *Royal Society*, analogue à notre Académie des Sciences.

La *Societas Rosicruciana* avait compté, au début du XIX^e siècle, parmi ses *Imperatores*, l'écrivain Bulwer Lytton qui en condensa l'enseignement dans son roman à clef *Zanoni*^[4].

Une union étroite semble avoir existé à cette époque entre les Rose-croix anglais et les Rosecroix allemands.

Vers 1890, trois des dirigeants de la S.R.I.A. fondèrent l'ordre hermétique de la *Golden Dawn in Outer* : William Woodmann, Samuel Liddell Mathers et Wyhn Westcott. Par une voie mystérieuse, ils reçurent communication de manuscrits écrits en « caractères hénochiens », sorte de sténographie mystique que des « esprits » auraient enseignée à John Dee^[5], l'astrologue de la Grande Elizabeth. Ces documents magiques leur permirent d'entrer en communication avec une Berlinoise, Frau Anna Sprengel, qui se révéla être une Adepte. Une correspondance suivie établit la « chaîne d'union » avec une branche allemande de la *Rose-croix d'Or*. Les trois initiés britanniques reçurent alors une charte leur

1 — In ordinem. (O.T.O.) *Brother Volo Noscere*.

2 — Samuel Liddell Mathers, alias Mac Gregor.

3 — Cf. *Histoire des Rose-Croix*, par Paul Arnold. (Paris-1955), p. 240 et suivantes...

4 — *Zanoni*, par Edward Bulwer Lytton, traduit par Alexander Labzine. (Paris-1963)

5 — Cf. *L'Ange à la fenêtre d'Occident*, par Gustav Meyrink. traduit par Saint-Helme. (Paris-1963)

accordant pouvoir d'édifier le temple mystique *Urania III* (17 Fitzroy street, à Londres).

Comme Woodman, Mathers et Westcott étaient connus des milieux occultistes anglais, la *Golden Dawn* prit rapidement une grande extension et ses affiliés se recrutèrent surtout parmi les intellectuels.

Alors que tant d'occultistes français sont de doux farfelus, leurs confrères britanniques tiennent la Haute Science en profonde vénération. Ils y consacrent leur vie, leur fortune, et n'hésitent pas à défendre leurs mystères par tous les moyens, même les plus radicaux.

Comme presque toutes les sociétés secrètes, la *Golden Dawn* est établie selon une hiérarchie précise. Voici les divers grades que l'affilié doit franchir avant d'arriver à l'Adeptat suprême^[1] :

Premier Temple : Neophytus, Zelator, Theoricus, Praticus, Philosophus.

Deuxième Temple : (Le Portail) Adeptus minor, Adeptus major, Adeptus exemptus.

Troisième Temple : Magister Templi, Magus, Ipsissimus.

Peut-être existe-t-il un ultime grade rigoureusement secret, dont le rituel, au lieu d'être écrit, n'est transmis que de bouche à oreille ?

On pratique deux sortes de cérémonies initiatiques : celles qui se déroulent collectivement dans des temples consacrés à cet effet et celles que chaque affilié doit célébrer chez lui, dans un oratoire, en son particulier.

De nombreux temples ont disparu. D'autres n'ont jamais été connus des profanes. Signalons donc seulement ceux de Bristol, Bradford, Zimbourg on en signale deux à Londres. Le premier, comme nous venons de le dire, à Fitzroy Street, l'autre à Great Queen Street.

La *Golden Dawn* ne tarda pas à franchir la Manche. Il y eut, au moins un temple à Paris : 87, avenue Mozart. Il était placé sous la haute autorité de l'épouse de l'*Imperator* et se nommait *Athamor*.

L'ambiance de la *Golden Dawn* ne pouvait que plaire à un intellectuel d'avant-garde comme le poète Crowley. Tout de suite il se sentit attiré par un frère, un poète, de renommée mondiale, William Butler Yeats^[2], fondateur de l'école gaélique, futur prix Nobel. Puis les deux écrivains se brouillèrent, étant aussi orgueilleux l'un que l'autre.

Plus durable fut l'amitié d'Aleister Crowley avec Allan Bennett, curieux personnage, dont le *no-men mysticum* était *Iehi Aour*.

Cet Écossais, d'une prodigieuse érudition, vivait misérablement dans un slum. Crowley, — qui habitait alors un luxueux appartement à Londres, — le décida à vivre avec lui. Il l'hébergea dans une belle chambre, le chargea de constituer sa bibliothèque et partagea avec lui son oratoire particulier.

En 1900, Bennett partit pour Ceylan, puis pour la Birmanie. Converti au bouddhisme, il devint le bikkhou Ananda Metteya. Quelques années plus tard il revint en Occident pour fonder une mission bouddhiste à Londres^[3].

L'hôte de Crowley était d'une santé fragile. Il était sujet à des crises d'asthme que le climat de Londres aggravait. Sous prétexte de calmer ses malaises, il usait de stupéfiants.

1 — *La Tour Saint-Jacques*, op. cit.

2 — Cf. *Littérature anglaise*, par Adrien Maisonneuve : « *Le XX^e siècle* ». « *Histoire des littératures* », La Pléiade. Tome II.

3 — *Looking back on thirty years of buddhism in England*, by Christmas Humphreys. (Saïgon-1959)

En réalité, il demandait à l'opium de l'aider à réussir certaines expériences psychiques. Comme il avait une grande influence sur son hôte, celui-ci ne tarda pas à l'imiter ; d'où une toxicomanie chronique et polymorphe : opium, morphine, héroïne, cocaïne.

A mesure que les années passèrent, Crowley fut contraint d'augmenter les doses... ce qui ne l'empêcha pas d'atteindre un âge avancé !

Au cours d'un voyage en Extrême-Orient, *The Great Beast* rencontra de nouveau le moine bouddhiste. Ils conversèrent longuement, mais rien ne transpara de ces entretiens... hélas !

Parmi d'autres adhérents à la *Golden Dawn*, citons l'actrice Florence Farr, l'amie de Bernard Shaw. Aussi un savant universellement connu Sir Gerard Kelly, président de la Royal Academy. Bram Stoker, l'auteur de *Dracula*, Et Sam Rohmer, dont les romans policiers sont teintés de mystère.

Un des initiés les plus singuliers fut Arthur Machen. Arthur Machen est un écrivain de génie auquel, tardivement, on commence seulement à rendre hommage. Son chef-d'œuvre, *Le Grand Dieu Pan*^[1] fut traduit par Paul-Jean Toulet et inspira manifestement Crowley pour son *Hymne à Pan*.

Parmi les adeptes de la *Golden Dawn*, il faut réserver une place particulière à l'*Imperator*, Samuel Liddell Mathers. Personnage énigmatique. On ne sait même pas son nom véritable. Il se fit appeler aussi Mac Gregor et comte de Glenstrae, et se disait du sang des Stuarts.

C'était un homme pesant, autoritaire, d'un vaste savoir, et doué de pouvoirs magnétiques. Il avait épousé Moïna Bergson, la sœur du grand philosophe, et René Guénon voit une certaine ressemblance entre *L'Imagination créatrice* et la cosmologie de la *Golden Dawn*.

Mathers eut pour amie, puis pour irréconciliable ennemie, une fille naturelle de Lola Montès et du roi Louis I^{er} de Bavière. Elle s'était mariée quatre fois et avait été trois fois veuve : l'époux survivant se nommait Dutton Jackson. Son *nomen mysticum* était *Horus*. En 1901, elle fut condamnée pour détournement de mineure.

L'*Imperator* partageait son temps entre Londres et Paris. Là, il étudiait les manuscrits hermétiques que recèle la Bibliothèque de l'Arsenal. On lui doit une remarquable traduction commentée d'une « somme » magique : *Le livre d'Abramelin le Sage*, dont voici le titre exact :

« *La Magie Sacrée que Dieu donna à Moïse, Aaron, David, Salomon et à d'autres saints patriarches et prophètes et qui enseigne la vraie Sapience Divine laissée par Abraham, fils de Simon, à son fils Lamech ; traduite de l'hébreu, à Venise, en 1458*^[2]. »

Ce copieux ouvrage contient, dans un apparent désordre, des formules de théurgie, des recettes de magie pratique et un manuel très précis de magie cérémonielle. Dans son *Dogme et rituel de haute magie* Eliphas Lévi s'en est copieusement inspiré^[3].

Le Monade Hiéroglyphique^[4], de John Dee^[5], le *Livre d'Abramelin* sont les deux sour-

1 — Réédition – Emile Paul – 1963, avec une préface d'Henri Martineau.

2 — Cf. notre bibliographie.

3 — *Dogme et rituel de haute magie*, par Eliphas Lévi. (Paris-1856)

4 — *Esotérisme de Shakespeare*, par Paul Arnold. (Paris-1959)

5 — *La monade hiéroglyphique de John Dee*, traduit du latin par Grillot de Givry. (Paris-1925)

ces essentielles des rituels de la *Golden Dawn*.

Mac Gregor faisait peser sur l'Ordre une autorité tâtillonne. Il ne tolérait ni discussion ni négligence. A la moindre désobéissance, il répondait par une exclusion. Lui seul réglait l'avancement initiatique des affiliés.

— Sur cette terre, moi seul dispose des Clefs...

Mais il reconnaissait que, « au delà de cette terre », il existait des Supérieurs Inconnus, des Frères Aînés, dont il ne parlait qu'avec crainte et tremblement. C'était (à l'en croire) *Eux* qui présidaient aux destinées de l'Ordre et il n'était que leur obéissant mandataire.

Il écrivit à Aleister Crowley :

« ...Je ne sais même pas leurs noms terrestres et je les connais seulement par quelques devises secrètes et je ne les ai vus que très rarement dans un corps physique, et dans ces rares cas, le rendez-vous fut pris dans l'Astral par eux... Mes rapports avec eux m'ont prouvé combien il était difficile à un être humain, si avancé soit-il en occultisme, de supporter *leur* présence...

« ...Je me sentais en contact avec une force si terrible que je ne puis que la comparer à l'effet ressenti par quelqu'un se trouvant près d'un éclair durant un violent orage... »

Hallucination ? Auto-suggestion ? Mensonge ?... ou réalité ?...

Je crois qu'une seule de ces hypothèses est à écarter. Comme Aleister Crowley, comme tous les autres initiés, l'*Imperator* était, — est resta toujours, — imperturbablement sincère.

Ainsi, un savant d'une renommée mondiale comme Sir Gerald Kelly (même après s'être séparé avec éclat de la *Golden Dawn* comme d'un autre groupe dirigé par Crowley) ne mit jamais en doute la réalité des phénomènes qu'il avait vus ou subis.

CHAPITRE III

Nous avons vu que chaque initié à la *Golden Dawn* devait fonder et consacrer chez lui un oratoire particulier pour y célébrer certains rites quotidiens.

Voici, selon une « Instruction » de Crowley lui-même, les directives relatives à ce templum^[1] :

« L'initié doit disposer d'une demeure où il ne sera ni observé ni gêné. Dans cette demeure, il réservera une place pour le templum. Celui-ci aura au Nord une fenêtre donnant sur une terrasse, à l'extrémité de laquelle on édifiera une loge, analogue à celle du grade de Maître des francs-ma-à çons^[2].

« L'officiant disposera d'une robe de lin blanc, d'une couronne, d'une baguette, d'un autel, de l'encens, de l'huile sacramentelle et d'un pectoral d'argent natif. Tous ces objets ayant été consacrés selon les instructions du *Livre d'Abramelin*. La terrasse sera recouverte de sable fin, spécialement consacré.

« L'Opérateur s'astreint à une chasteté complète, à l'isolement et au silence, durant quatre mois. Il réduit sa nourriture, et sa boisson, au strict minimum. Il consacre aux rites et aux cérémonies prescrites par son instructeur le plus clair de son temps. Il se tient en communication avec les influx astraux.

« Il passe les deux premiers mois dans une extase ininterrompue, évitant tout contact avec les profanes.

« A la fin de ces deux mois, il accomplit la Grande Conjuración ; alors son Ange Gardien lui apparaît dans sa gloire. Un signe apparaîtra sur le pectoral. Préalablement, le Magiste aura tracé, selon l'Art Royal, un cercle magique où il s'enfermera pour supporter, sans être embrasé, la présence radiante de l'Entité.

« Il obtiendra de son Ange pouvoir pour soumettre à sa puissance les Quatre Archontes des points cardinaux... »

Afin de réaliser l'*Opus magorum*, Aleister Crowley, en 1898, acquit un beau domaine en Écosse, près du Loch Ness : cet antique manoir, ayant appartenu au clan des Mac Gregor, se nommait Boleskine.

Le nouveau propriétaire le meubla richement et s'étant, dit-il, approprié l'égrégore^[3] des anciens propriétaires, porta le tartan à leurs couleurs, engagea un joueur de bag-pipe et prit le titre de Lord Boleskine.

1 — Ou « pastos ».

2 — Cf. *Symbolique maçonnique*, par Jules Boucher. (Paris-1951)

3 — Cf. *La science secrète des initiés*, par Serge Marcotoune. (Paris-s.d.)

La préparation des objets sacrés, — comme l'établissement du *templum* et de la *lodge*. — lui demandèrent beaucoup de temps. D'autre part, il reprenait goût à l'alpinisme et faisait de longues excursions dans les Highlands. Il éblouissait par ses dépenses somptuaires les Écossais, volontiers parcimonieux.

Les guinées fondaient, le temps passait. Des phénomènes inexplicables éclataient dans Boleskine apparitions, craquements de meubles, crises démentielles des domestiques...

Au lieu d'en être épouvanté, *Perdurabo* y voyait confirmation des réalités magiques et s'ancrait dans sa vocation ténébreuse.

Il semble bien que la Grande Opération s'acheva dans les premiers mois de 1900. Aleister Crowley resta très discret sur les résultats obtenus. Entra-t-il en rapports astraux avec l'Ange et les Archontes ? Nous n'en saurons jamais rien.

Un appel angoissé de l'*Imperator* l'arracha aux solitudes de Boleskine.

L'Ordre était en péril ! Woodman et Westcott étaient morts, et Mathers ne les avait pas remplacés. Il régnait en despote. Dans cette ambiance d'intoxiqués, d'invertis, d'hyper-nerveux, la révolte était fatale.

Elle éclata à l'instigation de Butler Yeats. Se groupaient autour de lui tous ceux qu'inquiétaient les tendances païennes, anti-chrétiennes de *Perdurabo* et de Samuel Mac Gregor. Les initiés des grades inférieurs soupçonnaient les chefs de l'Ordre de se livrer à la magie noire, sexuelle...

A Londres, *Perdurabo* reçut de l'*Imperator* pleins pouvoirs inquisitoriaux. Incontinent, il agit. Pénétrant subitement dans le temple *Urania III*, il interrompit une cérémonie que dirigeait Yeats. Celui-ci protesta avec aigreur ; le ton monta très vite... Bagarre !

Après cet incident, la *Golden Dawn* se scinda en deux groupes. L'un à tendance gaëlique et chrétienne suivit Yeats. L'autre resta fidèle à Mac Gregor et à Aleister Crowley. Bientôt, cependant, *Perdurabo* se sépara de la *Golden Dawn* et fonda son propre ordre magique, résolument païen et magicosexuel, l'*Astrum Argentinum*, ou en abréviation, l'A.A.

Comme il arrive si souvent dans les conventicules initiatiques, la *Golden Dawn* continua de s'émietter. Elle donna naissance à *Inner Light*, dirigée par Dion Fortune (la romancière Violet Firth), à *Alpha Oméga*, dirigé par *Sub Spe* (le romancier Brodie Innes) et, — fait plus curieux, — à un ordre de guérisseurs chrétiens, celui de Saint-Raphaël, qui entra bientôt dans le sein de l'Eglise anglicane après avoir éliminé tous ses éléments magiques^[1].

De ces schismes, hérésies, apostasies, Aleister Crowley garda un enseignement : éviter le plus possible tout contact personnel entre initiés. Ceux-ci doivent connaître le Grand-Maître, et lui seul. Si, parfois, il est absolument indispensable qu'ils se rencontrent dans un *templum*, que ce soit masqués et sans savoir leurs noms profanes.

*

* *

Ensuite, commença pour Aleister Crowley une vie errante où il cueillit, de continents en continents, des initiations et des maîtresses. A Mexico, un mage, Don Jésus Medina, le fit participer à l'adoration du Serpent à Plumes dans les ruines d'un temple aztèque. A

1 — *Le Théosophisme, histoire d'une pseudo-religion*, par René Guénon. (Paris-1922)

San-Francisco, il commença d'écrire un grand poème, *Orpheus*^[1], qu'il n'acheva jamais. Une déception amoureuse inspira un recueil de sonnets, *Alice*, que d'aucuns tiennent pour sa meilleure œuvre littéraire. A Ceylan, il retrouva Allan Bennett qui le présenta à son Maître, Ramanathanan, qui étudiait les points de ressemblance entre le Christianisme et le Bouddhisme. Or, *Perdurabo* haïssait autant Jésus que Cakya-Mouni. Il n'empêche que ce fut à Ceylan qu'il apprit la technique secrète d'un yoga qui le conduisit aux suprêmes réalisations. Il atteignit cette extase supra-individuelle que les Indiens nomment *Dhyana* et les Zen du Japon *Satori*^[2].

Pénétrant dans la péninsule indienne, il fut admis au temple shivaïte de Madura où, jusqu'alors, aucun Occidental n'avait été autorisé à pénétrer. Il y séjourna durant plusieurs mois. Sous la direction de deux *gourous*, Shri Agmaya Parahamsa et Brima Sen Pratab, il fut conduit dans la *Voie de la Main Gauche*, c'est-à-dire de la magie érotique^[3]. Voie redoutable qui peut conduire l'imprudent à la folie, au suicide, à la mort subite.

Peradurabo en sortit vivant, mais non indemne. Sa nervosité prit, à partir de ces expériences, un caractère nettement pathologique. Il souffrit d'asthme, d'insomnies et de crises épileptiques que l'abus des stupéfiants et toutes sortes de désordres sexuels ne firent que d'aggraver.

Il passa ensuite par la Birmanie où Allan Bennett l'avait précédé. Celui-ci, sous le nom d'Ananda Matteya, vivait en ermite dans le monastère de Sayadow Kyoung,. Bientôt il acquit la réputation d'être un *arhat*, un saint thaumaturge.

C'est à Rangoon que Crowley retrouva, — tout à fait par hasard, — un ancien compagnon de cordée des Alpes suisses : le juif allemand Oscar Eckenstein qui préparait une expédition pour escalader une des plus hautes cimes de l'Himalaya, le *Chego-Ri* ou *K.2*. Ce projet grandiose enthousiasma Crowley qui mit une somme importante à la disposition des « himalayistes ».

Malgré sa mauvaise santé, il se joignit à l'équipe composé, outre Eckenstein, de Guy Knowless, jeune britannique de vingt-deux ans, et de deux Autrichiens, H. Pfannel et W. Wessely.

Le 28 avril 1902, l'expédition partit de Srinagard. Le caractère difficile de Crowley ne simplifiait pas les rapports humains. Pourtant, le 8 juin, les explorateurs (secondés par vingt sherpas) atteignaient le glacier de Baltoro, à douze mille pieds d'altitude. On y installa un camp de base. Puis, au prix des plus grandes difficultés, on atteignit la côte de vingt mille pieds. Mais le temps menaçait et il fallut renoncer à atteindre le sommet de *K.2*.

L'expédition se soldait par un demi-échec. Il n'empêche que Crowley et ses compagnons battaient de deux cents pieds le record d'une expédition menée quelques années plus tôt, dans le même secteur himalayen, par le duc des Abruzzes.

Anticipons sur la chronologie pour rappeler que, en été 1905, Crowley prit la direction d'une nouvelle escalade himalayenne. Ayant réuni sous ses ordres cinq alpinistes européens et une trentaine de sherpas, il voulut vaincre le mont Kancheniunga, haut de 28.150 pieds.

1 — *Orpheus a lyrical legend*, two volumes. (Inverness-1905)

2 — Cf. *Le tir à l'arc*, par Eugen Herrigel. (Lyon-s.d.)

3 — Cf. *Métaphysique du Sexe*, par Julius Evola, traduit par Yvonne Tortat. (Paris-1961)

L'expédition s'acheva tragiquement. Les porteurs se révoltèrent ; les Européens tombèrent malades. Fin août, il fallut battre en retraite avant d'avoir atteint six mille pieds. Pendant la descente, trois sherpas furent engloutis dans une crevasse et un alpiniste suisse, Alexis Pache, périt dans des circonstances obscures.

A Darjeeling, les survivants portèrent plainte contre Aleister Crowley qu'ils accusèrent d'imprévoyance et de meurtre par imprudence. Il était seul avec Pache quand celui-ci mourut. Faute de témoignages irréfutables, l'affaire fut classée. Jamais plus Crowley ne se risqua dans pareilles aventures.

CHAPITRE IV

Afin de prendre contact personnel avec Mathers-Mac Gregor, Aleister Crowley vint à Paris, vers 1900.

Gerard Kelly lui offrit l'hospitalité dans son atelier de la rue Campagne-Première. Tout de suite, *Perdurabo* y respira l'atmosphère qui lui convenait. Il prolongea son séjour. Quelle opposition entre le climat hypocrite, guindé, de l'Angleterre victorienne, et la liberté, le « bon garçonisme » des bohèmes montparnassiens ! Parmi les originaux et les nombreux « fumistes », Aleister Crowley se tailla vite une éclatante célébrité. D'abord, il roulait sur l'or et « commanditait » largement les faméliques. Ensuite, les modèles, les « petites amies » étaient délicieusement terrorisées par sa réputation de sorcier et sa superbe prestance.

De nouvelles entrevues avec l'*Imperator* de la G.D. furent décevantes. Crowley et Mathers s'accusèrent mutuellement de magie noire. Ils se séparèrent, brouillés à mort et ne se réconcilièrent jamais.

L'inité Gérard Kelly était l'habitué d'un petit bistrot de la rue d'Odessa, le *Chat Blanc*, qui disparut un peu avant 1939. Il introduisit Aleister Crowley dans ce cénacle où se retrouvaient des personnalités comme Rodin, Marcel Schwob, Marguerite Moréno et un médecin ayant quitté le stéthoscope pour le stylo : Somerset Maugham.

Rodin avait un pouvoir magnétique certain. D'autre part, les sciences occultes l'attiraient ; la Porte de l'Enfer en témoigne. *Frater Perdurabo* apprécia cette force cosmique. Il écrivit à l'intention de son nouvel ami quelques poèmes admirables, destinés à « contre-puncter » sept dessins du Maître : *Rodin in Rime*^[1] fut traduit par Marcel Schwob ; le tirage en fut limité à quelques exemplaires : c'est à la fois une rareté et un chef-d'œuvre typographique.

Dans un de ses romans, *The Magic*, Somerset Maugham évoque Aleister Crowley sous la figure d'Oliver Haddo. Voici un extrait caractéristique de cette œuvre curieuse, le seul portrait pris sur le vif de *The Great Beast* :

« ...Les Haddo habitaient un hôtel élégant. A l'exception de quelques individus tarés, ils connaissaient peu d'Anglais et paraissaient préférer la société d'étrangers. Susie^[2] les vit souvent en compagnie de Sud-Américaines endiamantées, de nobles décavés, de grandes dames trop célèbres, de gitons maniérés et parfumés. L'air lointain de Margaret^[3] excitait

1 — *Rodin in Rime*, seven lithographs by Clot from the watercolours of August Rodin, with a chaplet of verse. (London-1907)

2 — L'héroïne du livre.

3 — Mrs Crowley du moment.

la curiosité. Susie entendit répéter l'insinuation surprise par hasard : des orgies avaient lieu dans un salon de l'hôtel. Oliver avait la passion du déguisement et il donna un bal costumé dont on fit des récits fabuleux. Il cherchait aussi à reproduire certaines cérémonies mystiques. On parlait de rites horribles, accomplis au clair de lune dans un jardin. Haddo passait pour posséder un pouvoir extraordinaire, et ses propos sur la magie fouettaient l'imagination fatiguée de tous ces viveurs. On allait même jusqu'à assurer que des messes noires avaient été célébrées chez un prince polonais. Sa vanité amusait ou choquait, mais les gens ne pouvaient s'empêcher de parler de lui. On découvrit bientôt son influence sur les animaux et leur terreur inexplicable en sa présence. Rien de ce qu'on racontait sur lui ne paraissait trop fort. Des bruits fâcheux circulaient aussi. A Vienne, il aurait été chassé d'un cercle pour avoir triché. Ici, comme à Oxford, il passait pour dénuer de scrupules. On lui attribuait aussi des vices odieux, des compromissions scandaleuses... »

Mais Crowley était incapable de se fixer en n'importe quel endroit, même à Montparnasse. En été 1903, nous le retrouvons à Boleskine. Il commençait de s'y ennuyer quand Gérard Kelly (retourné lui aussi au Royaume-Uni) l'invita dans son domaine de Strathpeffer.

Crowley accourt. Kelly vit avec sa mère et sa sœur Rose, une « veuve joyeuse » que son frère veut remarier pour mettre fin à une série de scandales. Aleister et Rose se rencontrent. Coup de foudre, enlèvement, mariage immédiat, comme l'autorisait alors la coutume écossaise. Fureur de Gérard Kelly et de sa mère. Pour échapper à l'orage, Mr. et Mrs Aleister Crowley s'enfuient précipitamment d'Écosse et gagnent l'Égypte, puis Ceylan.

A mesure que s'écoulaient les phases de la lune de miel, le « coup de tête » se transmue en une mutuelle, intense et orageuse passion amoureuse. En l'honneur de Rose, Aleister compose *Rosa Mundi*⁽¹⁾, admirable épithalame. A la fin de l'an 1903, les jeunes mariés quittent Colombo et reviennent au Caire.

Instruite par *Perdurabo*, Rose est devenue une excellente médium. Elle se promène constamment, — sans s'égarer, — dans le « Monde Intermédiaire », dans l'Astral.

Après un pèlerinage aux Pyramides, le dieu Horus lui apparaît et lui dicte un mystérieux message qui annonce l'arrivée prochaine de « Quelqu'un ».

Le couple loue une villa isolée dans la banlieue du Caire et le Mage s'y livre à une évocation cérémonielle, selon les rites de la *Golden Dawn*. L'opération magique réussit parfaitement... mais ce n'est pas le fils d'Osiris qui apparaît : se manifeste une entité assyrienne qui déclare se nommer *Aïfass* !

Si l'on en croit Aleister et Rose, *Aïfass* était parfaitement « matérialisé ». Il avait les apparences d'un personnage corporifié et s'exprimait même en anglais avec la « vox college ». Pourtant il défendait, — sous les plus sévères imprécations, — qu'on le touchât.

Voici l'essentiel de son premier message qui sera suivi de beaucoup d'autres :

— Je me nomme *Aïfass* et j'ai vécu en Chaldée sous le règne d'Anour-Abi. Je suis le Supérieur Inconnu de l'époque actuelle. J'ai mission de te guider dans l'organisation d'un ordre initiatique qui supplantera la *Golden Dawn* et dont tu seras le chef visible, mais que je dirigerai de l'Astral. Tu n'auras, désormais, qu'à concentrer ta volonté pour que je t'apparaisse, sans le secours d'un cérémonial magique. Quand je le jugerai nécessaire, je répondrai à tes questions, pourvu qu'elles se rapportent au monde occulte.

1 — *Rosa mundi*, a poem by H. D. Carr. (London-s.d.).

Aïfass s'évanouit comme il était venu, laissant Aleister frappé de la foudre. Jamais une apparition n'avait été aussi précise, un message aussi clair ! De fait (si l'on en croit le Mage), Aïfass ne cessa de hanter l'existence mortelle de son disciple.

Un autre prodige eut lieu quelques jours plus tard : « par hasard », au cours de recherches effectuées au Musée du Caire, Crowley fit la connaissance d'un musulman, Soleiman ben Aïffah, qui lui dit :

— Tu es celui que j'attendais.

Et, incontinent, il compléta les enseignements secrets déjà esquissés par deux Hindous. Il communiqua à Crowley les suprêmes arcanes de la Voie de la Main Gauche, de la magie sexuelle.

C'est depuis ces deux singulières rencontres que le fils du *Plymouth Brother* s'identifia avec *The Great Beast*, ou 666 de l'Apocalypse de Saint Jean. Ainsi fut-il authentiquement, résolument, un adepte de la Magie Noire.

De son côté, Rose devint la *Femme Ecarlate*, la Babylone » du XVII^e chapitre de la Révélation johannique... et de nombreuses autres *Femmes Ecarlates* lui succédèrent.

A l'ésotérisme de l'Ordre du Temple, Aleister Crowley emprunta aussi le titre de *Baphomet*^[1].

Les 8, 9 et 10 avril 1904, Aïfass (nommé aussi Ayouass) apparut de nouveau. Rose étant entrée en transes, il lui dicta *The Book of the Law*, le « Livre de la Loi », qui devint la base de l'enseignement occulte de Crowley. Cet étrange document fut édité en 1926. Voici sa fiche bibliographique au British Museum

« *AL Liber Legis, The book of Me Law*, sub figura XXXI, as delivered by Aïfass (in Hebrew and Greek) to the Priest of the Princes who is 666. Now issued privately after 22 years of preparation to eleven persons from Lair of the Lion, — 1926 — pp. 7 of print and 65 photographs of the original MS. »

Il serait malséant de reproduire certains enseignements inclus dans ce manuel de magie.

Le *Livre de la Loi* marqua indélébilement la personne et la pensée de 666. Sa vie n'avait jamais été à citer en modèle, mais, désormais, elle se dissoudra dans la toxicomanie, l'errance, la débauche, les maladies.

Comme s'il se fuyait lui-même, il voyagera en Chine, retournera dans l'Inde et en Afrique du Sud, il ne trouvera le repos. Il est, littéralement, hanté.

La première victime de cette possession, -au sens théologique du mot, — fut Rose. Elle eut un enfant qui mourut jeune. Alors elle devint dypsomane ; si l'on en croit son mari, elle absorba cent cinquante bouteilles de whisky en cinq mois. En 1909, divorce. A l'automne 1911, Rose est internée pour démence alcoolique. La malheureuse meurt quelques années plus tard dans un asile.

La seconde victime fut un disciple mâle, le juif allemand Victor B. Neuberg (*Brother Omnia Vincam*), jeune poète décadent, oisif et très riche, qui s'enticha de Crowley après avoir lu certains de ses poèmes ésotériques. Littéralement fasciné par *The Great Beast*, Neuberg devint son souffre-douleur, ou pis encore.

— Je l'ai changé en « chameau », se plut à répéter son maître.

1 — *Les origines templières de la franc-maçonnerie*, par Paul Naudon. (Paris-1961)

C'est en compagnie de Neuberg-Chameau que Baphomet, en 1908, entreprit une vaste exploration du Sud algérien, dans le dessein avoué d'y découvrir d'authentiques initiés à la confrérie musulmane secrète des Assaouyias. Il aurait voulu participer à leurs rites écœurants : manger des scorpions, du verre pilé et danser sur des charbons ardents.

Malgré leurs efforts, Crowley et le Chameau ne parvinrent pas à entrer en relations avec ces fanatiques (ou ces simulateurs). Mais, errant d'erg en erg et d'oasis en oasis, grugés par leurs guides, ils faillirent périr de soif et de fatigue. C'est en piteux état qu'ils furent enfin rapatriés jusqu'à Alger par les autorités françaises.

Nos *Services des Affaires Indigènes*, les « officiers aux burnous bleus », n'avaient pas été sans s'inquiéter de ces singuliers voyageurs, un Anglais et un Allemand qui harcelaient les indigènes de questions.

Une enquête discrète permit d'établir que ce n'était pas la seule recherche de la Vérité occulte qui les guidait. On acquit bientôt la certitude qu'Aleister Crowley « travaillait » pour le compte de l'Intelligence Service.

Ce qui expliquerait aussi ses perpétuels déplacements et l'étrange indulgence dont ses pratiques obscènes bénéficièrent au cœur même de l'Angleterre victorienne.

CHAPITRE V

Revenu en Angleterre, Aleister Crowley lança ses rets sur une jeune et jolie violoniste virtuose, Edith Y... En même temps, il subjuguait une disciple d'Isadora Duncan, Mary d'Este Sturges, qui appartenait à une des plus illustres familles d'Italie. Fort de ce double appui, il réalisa enfin le projet qui lui tenait à cœur depuis sa rupture avec la *Golden Dawn* : créer et diriger son propre ordre initiatique.

Bien que ses finances fussent sérieusement obérées, il lança la luxueuse revue *Equinox*, puis installa un *templum* à Londres : Victoria Street. Une vingtaine de disciples fanatisés, — surtout des dames d'âge mûr, — contribuèrent à la fondation d'A... A..., c'est-à-dire de l'*Astrum Argentinum* (ainsi que se qualifiait l'ordre nouveau) qui était en liaison avec l'Ordre Maçonique de Memphis^[1].

Aleister Crowley reçut même du Grand Hiéropiante, Théodor Reuss, un diplôme de Patriarche

Grand Administrateur Général (33°, 90°, 96°) de cet Ordre auquel appartenait déjà la fondatrice de la Société Théosophique, Hanna-Pavlovna-Blavatsky^[2].

Comme *Baphomet* se disait aussi « prêtre des prêtres » et « évêque gnostique », il célébra, Victoria Street, des messes gnostiques au titre de Patriarche Universel.

A en croire certains assistants, ces cérémonies ressemblaient singulièrement aux messes noires dites par les suppôts de la Voisin et de la Brinvilliers... Mais ce n'est peut-être que pure calomnie !

Le nouvel *Imperator* avait un sens très aigu de ce qu'on nommera plus tard « public relations ». Il organisa des « tenues blanches » de l'A... A... où Edith joua (avec talent) du violon et où des disciples récitèrent des poèmes occultes.

Le public se recrutait parmi les habitués de Soho et les membres de la *gentry*. Le snobisme y ayant une large part, les néophytes affluèrent sur les parvis.

Mais une tragédie mondiale coupa court, subitement, à cet essor : la Guerre !

L'assassinat de l'archiduc François-Ferdinand trouva Crowley en Suisse. Instruit par l'astrologie, — ou bien ayant l'intuition des réalités diplomatiques, — l'*Imperator* revint rapidement à Londres et se mit à la disposition de sa patrie. Officiellement, on refusa ses services : il était trop marqué de magie noire. Il n'empêche que, le 24 octobre 1914, Aleis-

1 — Pour tout ce qui concerne les ordres maçonniques dits « égyptiens », consulter les ouvrages de Marconis de Nègre, des frères Bédarride et plus récemment de Johnny Bricaud.

2 — Consulter sur H.P.B., *Le Théosophisme, histoire d'une pseudo-religion*, par René Guénon. (Paris-1922) et aussi *Rituels des sociétés secrètes* de Pierre Mariel. (La Colombe-1962)

ter Crowley débarquait à New-York, du *Lusitania*. Il était complètement ruiné, n'ayant que cinq guinées en poche. Edith l'accompagnait. Ils logèrent 40 West 36 th Street.

La Presse avait été avisée de l'arrivée aux U.S.A. du Magicien Noir, de *The Great Beast*. Crowley se laissa complaisamment interviewer ; de nombreux articles à sensation lui furent consacrés. Des curieux, des excités, des désaxés vinrent le supplier de leur communiquer la Lumière Noire. Il créa donc un *templum* à New-York, qui eut un certain succès. Les autorités de l'Etat de New-York le surveillèrent de près mais n'eurent pas à intervenir. Sans doute l'émigré avait-il eu la prudence d'édulcorer certains rites...

Si l'on en croit *The Great Beast*, c'est tout à fait par hasard qu'il retrouva, dans un auto-bus new-yorkais, un de ses anciens camarades d'université, le poète germano-américain George Sylvester Vireck qu'il avait perdu de vue en 1911. Ils eurent de nombreux et discrets entretiens. Par une curieuse coïncidence, la situation pécuniaire de Crowley se rétablit soudain.

George Sylvester Vireck était un agent secret allemand.

Au printemps 1915, Aleister Crowley qui, jusque-là, avait affirmé son ascendance écossaise, se découvrit de sang irlandais. Dans une revue, *The Fatherland*, il écrivit de furieux articles contre l'impérialisme britannique et en faveur de l'indépendance irlandaise.

Il appela aux armes, contre les Alliés, tous les enfants de la Verte Erin.

Le 3 juillet 1915, il se livra même à une manifestation spectaculaire : accompagné de quelques irrédentistes irlandais, il prit place dans un bateau à moteur qui les conduisit dans le port de New-York, au pied même de la statue de la Liberté. Il avait pris soin d'avertir les journalistes. Il prononça un furieux discours anglophobe, déchira théâtralement son passeport britannique et fit ce serment :

— Je jure de lutter jusqu'à la dernière goutte de mon sang pour défendre les libertés de ma patrie l'Irlande.

Edith accompagna au violon les protestataires qui hurlèrent à plein gorge l'air national d'Eire : *Erin go Bragh*.

Bien entendu, cet exploit eut d'énormes répercussions. La presse neutraliste lui fit écho. Les journaux partisans de l'Angleterre et de la France répliquèrent. Ils décrivirent la personnalité d'Aleister Crowley sous un jour des moins flatteurs, le qualifiant d'inverti, de sorcier, de toxicomane et pis encore. Comment les catholiques irlandais pouvaient-ils s'accommoder d'un pareil défenseur ? N'était-ce pas la preuve qu'ils sont des gens inconséquents, qu'on ne peut pas prendre au sérieux ? Exalté par de telles attaques, le nouveau « chevalier d'Irlande » publia d'autres articles dans *The Fatherland*, que certains qualifièrent de « délirants ». S'il avait été agent provocateur, Crowley n'aurait pas agi autrement... Son biographe, John Symonds, parle d'une méthode de propagande par « *reductio ad absurdum* ».

Certaines réticences exprimées dans les *Mémoires* de l'amiral Guy Grant, ancien chef du *Naval Intelligence* aux U.S.A., laissent planer un doute... significatif.

En octobre 1915, 666 quitte New-York afin de donner des conférences et de recruter des disciples dans les Etats du Sud. Il est accompagné d'une nouvelle Femme Ecarlate dont le *nomen mysticum* est *Alestraël*. On les signale à Vancouver, Nouvelle-Orléans, San Diego. Mais Crowley parle devant des salles vides. Aucun disciple ne se présente ; ils retournent à New-York.

D'autre part, la guerre a ruiné le Mage. Il connaît bientôt une situation alarmante qui deviendrait même dramatique si un ancien « copain » de Montparnasse ne venait au secours du couple insolite qui s'enlise dans la misère de Brooklyn.

Ce bon Samaritain est William Seabrook. Il offre à *Perdurabo* et à *Alestraël* une plantureuse hospitalité dans son domaine de Decatur, en Atlanta^[1].

Ce fut là où ils apprirent la fin de la guerre.

*
* *

En janvier 1919, Aleister Crowley se risqua à revenir dans son pays natal.

Dès qu'il eut débarqué, on l'interrogea longuement sur ses activités anti-alliées aux Etat-Unis. Ses réponses durent être satisfaisantes puisqu'il ne fut pas poursuivi.

Ayant ramassé tant bien que mal quelques débris de sa fortune, il secoua la poussière de ses souliers sur son ingrate patrie et revint en France. Il s'installa dans une confortable villa de Fontainebleau : 4 bis, rue de Neuville.

La paisible demeure (à l'épouvante de la bourgeoisie bellifontaine) fut convertie en *templum*, en harem et en nursery.

En effet, *The Great Beast* s'entoura de jeunes femmes ayant déjà des enfants, auxquels il accorda généreusement des petits frères et des petites sœurs. Retenons parmi celles-ci Annah Leah, fille bâtarde d'Alestraël, cette infortunée *Poupée*, le seul être que Crowley aimât vraiment.

C'est, — croit-on, — à Fontainebleau que Crowley fit la connaissance de Katherine Mansfield qu'il initia aux ténébreuses joies de la *mescaline*, alcaloïde hallucinogène tiré d'un cactus mexicain : le peyotl^[2].

1 — *L'île magique*, de Seabrook est, sans doute, imprégné des enseignements d'Aleister Crowley.

2 — Sur le Peyotl, lire *Les portes de la perception*, d'Aldous Huxley et aussi l'œuvre d'Henry Michaux.

CHAPITRE VI

En Sicile, Cefalu est un hameau de pêcheurs, à une lieue du port de Sainte-Barbara, près de Palerme.

Baphomet y acquit une ferme en ruines qu'il dénomma Thélème... en souvenir de l'abbaye décrite par Rabelais en son *Quart Livre*. Dans les deux Thélèmes, une seule règle de vie : *Fay ce que voudras*.

En effet, Aleister Crowley était grand admirateur de Maître Alcofibras ; il avait pénétré le sens interne, — la substantifique moëlle, — de son œuvre, frayant en cela la route à des érudits comme Probst-Biraben^[1] et René Gilles^[2].

Crowley et ses disciples, — maîtresses et bâtards, — s'installèrent donc tant bien que mal dans des bâtiments vastes mais délabrés et sans aucun confort.

Aleister s'improvisa maître-d'œuvre et maçon. Il rafistola cinq chambres autour d'un hall central, celui-ci étant consacré *Sanctus Sanctorum*. Il apporta un soin particulier à décorer de fresques une « Chambre des Cauchemars ». Sur tous les murs, son imagination lubrique se donna libre cours.

666 attira à Thélème quelques transfuges de la *Golden Dawn* et plusieurs aspirantes au titre de Femme Ecarlate. Mais le groupe des Thélémites ne compta jamais plus d'une quinzaine de disciples assidus.

Comme au manoir de Boleskine, mais avec une expérience mûrie par les années, *The Great Beast* explora les extrêmes confins de la magie cérémonielle^[3]. On peut lui imputer

1 — *Lésotérisme de Rabelais*, par le Dr H. Probst-Biraben. (Nice1950)

2 — *Lésotérisme de Rabelais*, par René Gilles. (Paris-1958)

3 — Voici un extrait, sans doute inédit, d'un rituel de *Thélème* :

Les corps des serpents bondissant vers l'au-delà !

Toi dans la Lumière et dans la Nuit,

Sois Un, supérieur à leur puissance mouvante.

Il fouette les fesses, incise une croix sur le cœur, attache la chaîne autour du front, en disant :

Eau Lustrale ! Que ton flot se déverse à travers moi,

Lymphes, moëlle et sang !

Le Fouet, le Poignard et la Chaîne

Nettoient le corps, le cœur et le cerveau.

Il oint les blessures en disant :

Feu instructeur ! Que l'Huile

Equilibre, assainisse, absolve...

Ainsi est construite la Grande Pyramide.

Je ne sais pas qui je suis,

tous les vices et un nombre considérable de défauts. Il est au moins une vertu qu'on ne peut lui contester : une absolue, intransigeante sincérité. Il était persuadé de sa mission,

Je ne sais pas d'où je viens,
Je ne sais pas où je vais,
Je cherche, mais quoi, je ne le sais pas.
Je suis aveugle et enchaîné, mais
J'ai entendu un appel
Résonner à travers l'Éternité.
Lève-toi et suis-moi
Asar Un-neter. J'invoque
La quadruple horreur de la Fumée.
Fermez l'abîme ! Par le mot terrifiant
Que Seth Typhon a entendu

CONSTRUCTION DE LA PYRAMIDE

Le Mage avec la Baguette. Sur l'Autel sont placés l'Encens, le Feu, le Pain, le Vin, la Chaîne, le Fouet, le Poignard et l'Huile. Il prend la cloche de la main gauche.

Deux coups sur la cloche.

Salut ! Asi ! Salut, Hoor-Apep !
Que naisse la Parole Muette.

Danses d'exorcisme en spirale sur la gauche.

Les Mots contre le Fils de la Nuit
Tahuti les prononça à la Lumière.
Savoir et Pouvoir, deux guerriers jumeaux, secouent
L'Invisible ; ils écartent
Les Ténèbres ; la matière brille, un serpent
Sebek est frappé par le tonnerre.
La lumière surgit des profondeurs.

Il va à l'Ouest, au centre de la base du triangle de Thoth. Asi et Hoor.

O Toi, l'Apex du Plan
A Tête d'Ibis, Baguette de Phénix
Et Ailes de Nuit ! Toi vers qui se tendent

Un silence

La Crainte de l'Obscurité et de la Mort,
La Crainte de l'Eau et du Feu,
La Crainte du Gouffre et de la Chaîne,
La Crainte de l'Enfer et du Souffle Mortel,
La Crainte de Lui, l'affreux démon
Qui, sur le seuil du Néant,
Se tient avec son dragon pour massacrer
Le pèlerin de la Voie.
Mais avec de l'énergie et de la prudence, je passe devant eux
J'avance avec courage et intelligence
Dans le droit Sentier ; s'il en était autrement, leur ruse
Serait sûrement infinie...

Il chancelle et tombe à terre

Asar ! Qui s'agrippe à ma gorge ?
Qui me cloue à terre ? Qui me poignarde au cœur ?
Je suis incapable de franchir ?
Cette entrée du temple de Maat... etc, etc...

et se croyait appelé à propager une doctrine ancienne mais oubliée, ou « corrompue », par le christianisme : *The Magick*^[1].

Avec cette orthographe archaïque, *The Magick* n'est traduisible en français qu'approximativement. C'est beaucoup plus que la Magie, comme Crowley le précisa lui-même

« Je me suis constamment voué au Grand Œuvre, c'est-à-dire l'œuvre de devenir un être spirituel, libre de toute contrainte, des servitudes du hasard et des déceptions de l'existence matérielle. Tous les termes habituels sont impuissants à dénommer mon message : ce n'est ni Occultisme, ni Spiritisme, ni Sorcellerie, ni Théosophisme. Je vais beaucoup plus loin que ces diverses écoles... Je me suis arrêté au terme de *Magick* comme étant, par essence, le plus sublime et, à l'heure actuelle, le plus discrédité des termes... J'ai juré de réhabiliter la Magie et d'amener l'humanité à respecter, à croire et à pratiquer ce qui est actuellement méprisé, haï et craint...

« ...Dans cette transe semblable à la mort, l'esprit devient libre de vagabonder et s'unit au dieu invoqué. Dans la mort, cette union est permanente et va accroître le corps du dieu sur la planète. Nous devrions donc, quand nous le pouvons, nous assurer un endroit fermé et inviolable et y sacrifier quotidiennement des victimes. En même temps, qu'un des frères, au moins, soit réduit à l'épuisement par le vin, par des blessures et par la cérémonie elle-même. Et s'il prononce des révélations, qu'elles ne soient pas consciemment données (c'est-à-dire qu'elles doivent venir des profondeurs). Si le vrai Dieu est invoqué comme il convient, elles seront divines. »

Dans un de ses autres messages, *Mega Therion* employa cette formule mystérieuse mais riche de résonances :

« Nous prenons des choses différentes et opposées et nous les unifions au point de les contraindre à former une seule chose : cette union est octroyée par une extase, en sorte que l'élément inférieur se dissout dans l'élément supérieur »^[2].

Notons que le grand-prêtre et ses acolytes s'exaltaient par des drogues hallucinogènes, des exercices respiratoires et d'autres procédés indescriptibles.

Leah Faesi (id est *Alestraël*) rejoignit Thélème avec sa fillette, Poupée.

Aleister, pour la première fois de sa vie, se découvrit une âme de père.

Deux autres concubines entouraient déjà le Maître. L'arrivée d'*Alestraël* provoqua des scènes de jalousie hystérique. On menaçait de tuer ou de se tuer. On partait, on revenait, on se réconciliait dans des embrassades qui finissaient en bagarre.

1 — *In Magick. theory and practice* by the Master Therion. published for subscribers only. (London-1929)

2 — Il est curieux de comparer ces citations à cet extrait de la *Métaphysique du Sexe* de Julius Evola. (cf. note n° 41)

Après avoir rappelé le serment qui liait les Thélémites : « Moi, X..., en présence de la Bête 666. Je me consacre solennellement au Grand Œuvre qui est de découvrir ma volonté et de la réaliser. La Loi est Amour, l'Amour assujéti à la Volonté », Evola commente ainsi ce serment :

« L'Amour est ici essentiellement entendu au sens d'amour sexuel, le but de l'adepte est de découvrir sa vraie nature à travers des expériences érotiques variées. Crowley expose une religion de la joie et du plaisir dans laquelle doit pourtant entrer une épreuve supérieure de la Mort, considérée comme la suprême initiation.

« La mort la plus favorable est celle qui survient durant l'orgasme et qui est appelée Mort de Juste. Il est écrit : Que je meure de la mort du Juste et que ma dernière minute soit comme la sienne ».

Des difficultés matérielles s'ajoutaient encore à ces chienneries. L'abbaye de Thélème ne disposait d'aucun confort... pas même d'eau courante. Le ravitaillement était lent et précaire. Impossible d'admettre une servante : elle aurait été horrifiée par les fresques et plus encore par les protagonistes de cette tragi-comédie perpétuelle.

Dans une telle ambiance, Poupée tomba gravement malade. Se refusant à consulter l'unique médecin de Sainte-Barbara, *Baphomet* demanda à l'esprit Aïfass des conseils médicaux. Celui-ci recommanda un rite de purification magique et du lait de chèvre. Ni l'un ni l'autre ne s'avérèrent efficaces. La pauvre Poupée tomba dans un tel état de cachexie que sa mère s'affola.

On transporta Poupée à l'hôpital de Palerme. Le 2 octobre 1920, elle s'y éteignit sans souffrances, lumineux petit ange au milieu de ces ténèbres.

*

* *

En 1924, à Cefalu, un disciple britannique, Raoul Loveday^[1] (*Aud Raoul*), périt dans des circonstances mystérieuses. La police italienne qui surveillait étroitement Thélème prit prétexte de cette mort pour lancer contre Crowley un arrêté d'expulsion immédiatement applicable.

Abandonnant ses derniers disciples à leur triste sort, le Mage connut alors une lamentable existence errante. On se laisserait à le suivre en Tunisie, au Portugal, en Angleterre, en France.

Les excès, tous les excès, avaient eu raison de sa constitution athlétique. Dans un gros bonhomme flasque, à l'œil glauque, il ne restait plus rien du bel étudiant d'Oxford. Les Femmes Ecarlates se succédaient mais devenaient de plus en plus défraîchies. *The Great Beast* inspirait plus de pitié, — ou de dégoût, — que de terreur.

Misère matérielle..., misère morale...

Après avoir épousé une Hispano-Américaine de quarante ans sa cadette, Crowley revient à Paris en 1929. Mais, le 14 avril, il est l'objet d'un arrêté d'expulsion. Selon *Paris-Midi* de ce jour-là, Crowley aurait été convaincu d'être agent secret au service de l'Allemagne.

Il échoue au Portugal où il simule une tentative de suicide, près de Lisbonne, dans les grottes nommées Bouches d'Enfer. Cette fois, le scandale provoqué tombe dans l'indifférence. La Presse n'y consacre que quelques lignes. Aleister Crowley n'intéresse plus personne... C'est un vieillard obèse qui retourne en son pays natal. On a vu comment il y mourut et comment il fut incinéré.

Une pensée de Maurice Barrès me vient en mémoire au moment de quitter ce dernier des magiciens d'Europe :

« Je sais de quelles singulières façons les hommes peuvent s'attacher à se libérer de leur Moi et à s'identifier avec un principe éternel. »

« Principe éternel » ainsi évoqué par John Symonds, l'exécuteur testamentaire littéraire de Crowley :

« Le Sexe était », écrit-il, « devenu pour Crowley le moyen d'atteindre Dieu... Il accomplissait l'acte sexuel non pour des joies émotives ou à des fins procréatrices, mais pour

1 — Les vrais prénoms de Loveday étaient Frederick-Charles.

renouveler sa force (psychique). Il estimait rendre ainsi un culte au dieu Pan. *Opus* était le mot qu'il employait à cette occasion, avec référence à la notion hermétique du Grand Œuvre. Parfois, il se trouvait face à face avec les dieux... »

De documents confidentiels d'une secte ésotérique qui présente des analogies avec la doctrine des Thélémites, nous extrayons cette « règle d'or » :

« ...Le besoin de l'infini existe en l'homme ; qu'il sache apprendre à en faire consciemment le sens de l'excès. Le sens de l'excès mène toute chose, au delà du Mal, vers la mystique véritable qui est l'abnégation la plus totale, le *confondement*. Si cela est difficile ou impossible en beaucoup de cas pour l'humain, il lui est tout de même possible, en des choses que sa nature exige ou qu'une disposition érotique lui impose, de trouver là le point d'appui qui l'exaltera jusqu'au suprême. Ceci est le sens de l'érotique sublimé jusqu'à la mystique... »

*

* *

PROCVL RECEDANT SOMNIA
ET NOCTIUM PHANTASMATA
HOSTEMQUE NOSTRUM COMPRIME
NE POLLUANTUR CORPORA^[1].

1 — Hymne *Te lucis* de Complies. Que les songes et les fantômes de la nuit s'enfuient loin de nous. Contenez notre ennemi afin que rien ne souille notre corps...

QUELQUES JALONS BIBLIOGRAPHIQUES

- *The Great Beast* (The Life of Aleister Crowley) by John Symonds (London-Richer) s.d.
- *The Magick of Aleister Crowley* by John Symonds (London Chapel) s.d.
- *Oriflamme*, revue ; Psychologie Gesellschaft (Zurich-1963-1964).
- Articles de Victor Pierre sur Crowley et la *Golden Dawn* dans les numéros 2-3-8-11-12 de la *Tour Saint-Jacques*.
- Introduction à *Dracula* de Bram Stoker, par Tony Faivre (Marabout-162).
- *La métaphysique du sexe* de Julius Evola, traduction d'Yvonne Tortat (Payot-1961).
- *La Magie sacrée* (ou le *Livre d'Abramelin le mage*) transcrite, présentée et annotée par Robert Ambelain (Niclaus-Paris-59).
- *William Butler Yeats et l'école gaëlique*, thèse de Marie-Stéphanie Bronstein (Paris-1963-0 590).
- *Le Magicien*, roman de Somerset Maugham, texte français de Mme R. Blanchet (Ed. de Paris-1938).
- Ouvrages de Aleister Crowley en dépôt à la Bibliothèque Nationale.
 - *Moonchild* (8° 2 88352).
 - *The City of God* (4° Yk, Pièce 76).
 - *The Stratagem* (160 Y2 19718).

Consulter aussi :

- *The three Impostors* (tome II) by Arthur Machen (16° Z 4748).
- *The Golden Dawn* by Israël Regardie (London-I951).

TZIGANES, GITANS ET ROMANICHELS

... Si j'étais un Monsieur, avec un chapeau, une montre, un lorgnon, je pourrais être vertueux. Ce doit être beau, la vertu ! Mais je ne suis qu'un pauvre bougre...

Woyzeck de Georg Büchner.

CHAPITRE PREMIER

La première fois qu'un texte authentique signale l'existence des Tziganes, il les associe à la Danse et à la Musique. Dans le *Shah-Namé* (Livre des Rois) Firdouzi raconte que le roi Bahram accueillit à sa cour dix mille Louris qui le charmèrent par leurs danses, leurs chœurs, leur orchestre. « Pour les récompenser, il donna à chacun un bœuf et un âne, car il voulait faire d'eux des agriculteurs ; il leur fit livrer par ses percepteurs mille charges d'âne de blé, car ils devaient cultiver la terre avec leurs bœufs et leurs ânes, employer le blé pour les semences et produire des récoltes, faire de la musique pour les pauvres et leur rendre gratuitement ce service.

« Les Louris partirent, mangèrent les bœufs et le blé, puis ils se présentèrent au bout d'un an, les joues jaunies. Le roi leur dit : « Vous n'auriez pas dû dissiper les semences, le blé en herbe et la récolte. Maintenant, vos ânes vous restent, chargez-les de vos bagages, préparez vos instruments de musique et mettez-y des cordes de soie.

« Encore aujourd'hui les Louris, suivant ces paroles justes du roi, errent dans le monde, cherchant leur vie, compagnons de gîte des chiens et des loups, et toujours sur les chemins pour voler jour et nuit. »

La conclusion de cette anecdote prouve l'identité entre Louris et Roms.

Mais le roi iranien eut d'innombrables continuateurs. On sait la place que les artistes tziganes tinrent dans les cours et châteaux de l'Europe orientale. Ils réjouissent aussi, depuis des siècles, paysans et citadins. Aux Balkans, il n'est point de fête sans Tziganes, danseurs, chanteurs et interprètes de la bonne aventure... La plupart appartiennent à la tribu des Drindari, qui se disent musulmans mais dont les femmes, au visage découvert, ont une effronterie peu compatible avec les enseignements coraniques...

Et le Tzigane qui enlève une princesse royale n'est pas un mythe...

Maintenant encore, les danseuses gitanes d'Andalousie attirent, chaque année, des touristes par milliers, et certaines d'entre elles, comme la Chounga, Carmen Amaya, ont connu une audience mondiale.

Aucun autre spectacle de danse ne dégage une telle fascination. Il est manifeste que la Gitane est littéralement possédée par « quelque chose » de surhumain et qu'elle accomplit moins une danse artistique qu'elle ne s'abandonne à une transe rythmée.

Transe dont la puissance incantatoire est tellement irrésistible qu'elle gagne rapidement les assistants. A Séville, l'observation des spectateurs *gadgés* est au moins aussi insolite que celle de la Gitane dansant comme une flamme.

Fascination tellement indéniable qu'elle était mise à profit par les... sergents recruteurs hongrois. Ceux-ci étaient accompagnés de Tziganes musiciennes, danseuses et chanteuses qui jouaient sur les places de village une sorte de pyrrhique qui plongeait dans l'extase les jeunes paysans de la *puszta*. Profitant de leur demi-inconscience, les racoleurs s'empressaient de les faire trinquer à la santé du Roi, ce qui équivalait, — comme on sait, — à la signature d'un engagement militaire.

Voici comment Haraszti décrit cette danse, la *verbunkos* :

Cette danse se composait de deux parties. L'une lente, d'une fierté indomptable ; l'autre impétueuse, d'une bondissante gaieté. La mélodie était soutenue par des claquements de talons et des cliquetis d'éperons^[1].

Franz Liszt connut et admira un des musiciens virtuoses de *verbunkos* : Jean Bihari.

Ces exemples le montrent : les danses tziganes ne sont pas « comme les autres ». Incontestablement, elles relèvent moins de l'art chorégraphique tel nous le concevons actuellement que d'un rite d'un extrême archaïsme, remontant sans doute aux premiers balbutiements de la civilisation.

Expression du Nombre et du Rythme, la Danse sacrée fut une des premières manifestations de l'*homo sapiens*. Les peintures rupestres du Taffilet comme de Cogul en Catalogne le prouvent.

Le caractère sacré de la danse antique est indéniable. Elle fut une sorte de technique d'une efficacité certaine, entraînant l'homme en dehors des contingences que lui impose une conscience trop simple de la réalité. Pour comprendre sa signification essentielle, il faut en étudier les manifestations dans la vie religieuse de l'humanité. Elle est une variété de *yoga*, c'est-à-dire une voie d'union mystique entre l'individu et le Divin, le Cosmique.

Analysant ce qu'on peut déduire des représentations pré ou proto-historiques de danses, E.O. James écrit :

« Le danseur mimait sans doute une action sacrée reproduisant ardemment ce qu'il désirait ardemment voir accompli. La volonté de vivre s'exprimait en des rites où était représentée par anticipation l'action telle qu'on la désirait être, qu'il s'agit d'une chasse heureuse ou de la prolifération des espèces...

« On fournissait une expression à un besoin vital, l'impulsion d'agir se trouvait transférée à un symbole et le rituel étant un moyen de libérer une émotion latente^[2]. »

Grâce à des danses collectives, un effort fut tenté pour diriger les puissances naturelles nécessaires au bien commun de la tribu.

En atteignant l'Inde, la danse sacrée s'épura. Elle exprima la vitalité cosmique et la danseuse fut l'incarnation de la Grande Déesse, tour à tour bonne et terrible, fécondante et dévastatrice, fascinante et repoussante...

Au reste, en toutes ses hypostases, la *Magna Mater* indo-européenne s'identifia avec la Danse.

La danse exécutée sur le plan terrestre était aussi l'homologue de la danse cosmique exécutée par les dieux. Chez les Celtes, des êtres surnaturels dont ils pressentaient par-

1 — *Histoire de la musique*, par Haraszti. (1956)

2 — *Le culte de la Déesse-Mère*, par E.O. James. (Paris-1960)

tout la présence mystérieuse se livraient à des danses auxquelles ils contraignaient les humains à se mêler^[1].

Les esprits frustes qui assistent aux danses gitanes se plaisent à signaler leur érotisme. En fait, la « prêtresse » mime les reptations du serpent et invoque la déesse fécondante. Ces mimiques licencieuses, précise Philippe de Felice, ne sont jamais distraites, comme elles le sont chez les civilisés (les sédentaires), de leur but essentiel qui est la perpétuation de l'espèce. On se tromperait donc si l'on ne voulait y voir qu'un dévergondage profane. En fait, ce sont des pratiques magiques dont le réalisme garantit l'efficacité et qui confèrent aux exécutants le privilège de participer au grand mystère de la propagation de la vie aussi bien parmi les humains que chez les animaux et les végétaux. Ainsi s'exprime l'interdépendance de tous les phénomènes vitaux dans l'unité cosmique^[2].

Le caractère sacré de la chorégraphie gitane est encore attesté par l'actuel folklore balkanique. En Macédoine, un troupeau est-il frappé de stérilité ? Le berger demande à une Tzigane *dodolé* de danser au milieu des ouailles. Ensuite, la terre qui a été foulée par la magicienne guérit les verrues et les maux de gorge.

Dans certaines régions de Bulgarie, la sécheresse compromet-elle les récoltes ? On appelle des femmes tziganes qui dansent tandis qu'on les asperge à grande eau.

En Roumanie, on obtient l'extase collective, suivie de scènes orgiaques, en faisant exécuter par des adultes mâles et des adolescentes tziganes le *Kolo* ou danse du bâton. Les participants portent des vêtements bruissants de grelots et exécutent une pantomime complexe, mais minutieusement réglée, où des bâtons s'entrechoquent selon un rythme obsédant. A la fin de la cérémonie, les mères *gadgés* font toucher les bâtons par leurs enfants. Ceux-ci s'en trouvent préservés des maladies.

Jean-Paul Clébert, qui décrit une *Kolo*, rappelle qu'il a assisté, dans la cour du temple Birla, à Delhi, à une danse exactement semblable.

Au Moyen-Age, à Jumièges, lors de certaines solennités, la mystérieuse corporation des « loups verts » organisait des danses collectives après l'office divin. Les chroniqueurs ne nous disent rien de ces « loups verts », sinon qu'ils étaient *horsains*, c'est-à-dire étrangers au pays normand. Il fallut de sévères et renouvelées interdictions ecclésiastiques pour que ces rondes collectives disparaissent.

Jean-Paul Clébert se demande s'il n'existerait pas une identité entre les danses tziganes et le sabbat des sorciers. Si audacieuse que soit l'hypothèse, elle n'en mérite pas moins une critique attentive.

Procédons par étapes.

Et d'abord la supposition, toute simple, « naturaliste », de Nicolas Bergier^[3] : ce qui entretient la crédulité populaire, ce sont les récits de quelques peureux qui, se trouvant égarés dans les forêts, ont pris pour le sabbat des feux allumés par des bûcherons ou des charbonniers, ou qui, s'étant endormis dans la peur, ont cru voir et entendre le sabbat dont ils avaient l'imagination frappée.

Après avoir remplacé « bûcherons » par « romanichels », allons un peu plus loin que cette explication... facile.

1 — *L'enchantement des danses*, par Philippe de Felice. (Paris-1957)

2 — *Ibid.*.

3 — *Dictionnaire théologique*, de Nicolas Bergier. (Paris-1778)

Plus riche de sens est la constatation de Pierre de Lancre, conseiller au Parlement de Bordeaux sous le règne d'Henri IV et célèbre démonologue « Les sorciers assistent au sabbat avec violons, trompettes et tambourins... lesdites assemblées y ont extrême plaisir et réjouissance »^[1].

Et, évoquant les grandes épidémies démoniaques du Labourd en Navarre, Funck-Brentano écrit « On y faisait des danses mauresques, vives ou languissantes, amoureuses ou obscènes, où des filles simulaient les choses les plus provocantes... »

Rien n'établit, certes, que ces jolies sorcières fussent tziganes, mais, dans son *Dictionnaire Infernal*, Collin de Plancy apporte une bien significative précision : « Au sabbat, il y a trois branles (danses collectives) ; le premier se nomme branle à la bohémienne... »^[2].

Il ajoute que la ronde est entraînée par un orchestre de tambourins et autres instruments à percussion.

Le même Collin de Plancy écrit ceci, qui donne peut-être la clef de l'énigme

« Leur initiation (aux Tziganes du Limbourg) a lieu dans un carrefour solitaire près d'une masure appelée la chapelle aux Boucs. Celui qu'on recevait était enivré, puis mis à califourchon sur un bouc de bois qu'on agitait à l'aide d'un pivot. »

D'après Jean-Paul Clébert, un rite analogue se perpétuerait, de nos jours, parmi des Gypsies d'Irlande^[3].

Or, tous les inquisiteurs et démonologues sont d'accord sur ce point : un bouc présidait au Sabbat.

Mais qu'est-ce donc que le Sabbat ?^[4]

Quand on consulte les minutes des innombrables procès de sorcellerie qui se succédèrent par toute l'Europe aux XV^e et XVI^e siècles, on est frappé de la similitude des aveux. Chaque sorcière (les sorciers sont peu nombreux) raconte ses accointances avec le Diable selon un « scénario » identique. Le Sabbat est décrit avec un grand luxe de détails précis et concordants.

Car cette étrange cérémonie, loin d'être purement imaginaire, se déroulait réellement : elle était le vestige d'une religion très ancienne, antérieure au Christianisme et que la persécution avait rendue secrète. Telle est du moins l'opinion d'une érudite écossaise, Miss Margaret Murray^[5].

Cette historienne a établi, d'une façon indiscutable, que le Sabbat n'était pas une cérémonie blasphématoire, anti-chrétienne, mais la survivance d'un culte de la fécondité et de la puissance sexuelle remontant à l'Age des Cavernes.

Par une démonstration rigoureuse, Miss Margaret Murray prouve que le Diable, velu, cornu, obscène, de la sorcellerie médiévale, n'est pas la figure de Satan ou de Lucifer, mais la survivance d'un dieu cornu et dansant dont on trouve de nombreuses représentations rupestres (principalement dans la caverne des *Trois Frères*, en Ariège) et qui remontent à des millénaires avant notre ère.

1 — *Traité de l'imposture des démons...*, par Pierre de Lancre. (Paris 1612)

2 — *Dictionnaire infernal*, de Collin de Plancy. (réédition en 1963)

3 — *Les Tziganes*, J.-P. Clébert.

4 — *Le Diable dans l'Histoire*, de Pierre Mariel. (Paris-1961)

5 — *Le dieu des Sorcières*, de Margaret Murray. (Paris-1957)

Plus tard, ce même dieu fut vénéré par les Celtes sous le nom de Cernunos. Il était le parèdre d'une déesse nue et nocturne, assimilée par le syncrétisme romain à Diane ou Hécate. Sa corne aurait été un symbole de force, cette corne que la Bible signale sur le front de Moïse.

Voici d'ailleurs un passage essentiel du livre de Miss Murray :

« La sorcellerie rituelle embrasse les croyances rituelles et religieuses des gens connus à la fin de l'époque médiévale sous le nom de sorciers. Les témoignages qui ont été laissés prouvent que, sous-jacent à la religion chrétienne, il y avait un culte pratiqué par les classes nombreuses de la population, mais principalement par les plus ignorantes, ou les gens des parties du pays où la population est la moins dense. On en retrouve des traces à l'époque pré-chrétienne et il semble que ce soit l'ancienne religion de l'Europe occidentale. »

Ces orgies nocturnes, accompagnées de coïts collectifs, avaient eu d'abord une signification agraire. Nos lointains aïeux croyant que « tout étant dans tout » la fécondation humaine se transmettait aux fécondations végétales de ses champs et animale de ses troupeaux. Comme si, en quelque sorte, le couple humain donnait le bon exemple aux forces obscures de la Nature.

Parmi les crimes reprochés aux sectateurs du culte sabbatique, un des plus fréquemment exposé est celui de se transmuier en bête.

Or, nous verrons que la sacralisation du Fer, du Cheval, du Serpent (comme leurs danses) sont chez les Tziganes les vestiges d'un culte préchrétien, peut-être même préaryen, provenant de la protohistoire indo-européenne. Ces éternels errants gardent, en dépôt, un fonds traditionnel datant des premiers âges de la Civilisation, fonds qu'ils altèrent d'autant moins qu'ils le comprennent moins, sans doute. On songe à l'âne chargé de reliques de La Fontaine...

Sabbat et rites tziganes auraient, — au moins, — une origine commune. Et les quelques précisions qui vont suivre ne feront que d'accentuer la valeur de cette hypothèse.

Un témoignage précis semble démontrer que, volontairement, les Inquisiteurs (qui savaient à quoi s'en tenir) déformèrent une vérité évidente... Les « Bêtes de Satan » étaient tout simplement des humains déguisés. Voici d'ailleurs ce qu'écrivit Collin de Plancy

« Charles II, duc de Lorraine, voyageant incognito dans ses Etats, arriva un soir dans une ferme où il se décida à passer la nuit. Il fut surpris de voir qu'après son souper, on préparait un second repas, plus délicat que le sien. Il demanda au fermier s'il attendait de la compagnie.

— « Non, Monsieur », répondit le paysan, « mais c'est aujourd'hui jeudi et toutes les semaines à pareille heure les démons se rassemblent dans la forêt voisine avec les sorciers des environs pour y faire le sabbat. Après qu'on a dansé le branle du diable, ils se divisent en quatre bandes. La première vient souper ici ; les autres se rendent dans des fermes peu éloignées.

— « Et paient-ils ce qu'ils prennent ? » demanda Charles.

— « Loin de payer », répondit le fermier, « ils emportent encore ce qui leur convient, et s'ils ne se trouvent pas bien reçus, nous en passons de dures. Mais que voulez-vous qu'on fasse contre des démons ?

Le prince, étonné, voulut approfondir ce mystère. Il dit quelques mots à l'oreille d'un

de ses écuyers et celui-ci partit au grand galop pour la ville de Toul qui n'était qu'à trois lieues.

« Vers deux heures du matin, une trentaine de sorciers et de sorcières entrèrent ; les uns ressemblaient à des ours, les autres avaient des cornes et des griffes. A peine étaient-ils à table que l'écuyer de Charles II reparut, suivi d'une troupe de gens d'armes. Le prince, escorté, entra dans la salle à manger :

— « Des diables ne mangent pas », dit-il. « Ainsi vous voudrez bien permettre que mes gens d'armes se mettent à table à votre place.

« Les sorciers voulurent répliquer et les démons proférèrent des menaces.

— Vous n'êtes point des démons ! » Leur cria Charles. « Les habitants de l'Enfer agissent plus qu'ils ne parlent et si vous en sortiez, nous serions déjà tous fascinés par vos prestiges.

« Voyant ensuite que la troupe infernale ne s'évanouissait pas, il ordonna à ses gens de faire main-

basse sur les sorciers et leur patron. On arrêta pareillement les autres membres du sabbat et, le matin, Charles II se vit maître de plus de cent-vingt personnes. »

Est-on en présence d'une farce énorme, et productive, montée par des *Roms* envers des *Gadgès nigauds* ? Nous en avons l'impression. D'ailleurs Margaret Murray, par de nombreuses citations, montre que ces travestissements étaient de règle et que les sorciers (surtout celui incarnant Cernunos) portaient, au Sabbat, des déguisements rituels, de même que les marques indélébiles recherchées sur les corps des sorciers n'étaient autres que des cicatrices laissées par des épreuves physiques reçues lors des rites d'initiation.

Robert Amadou a donné du Sabbat une description saisissante qui s'harmonise singulièrement avec le caractère anarchique du peuple errant

« Le Sabbat, c'est aussi dans la licence complète, la fête de la fécondité et du sexe, principe de la vie qu'il faut renouveler périodiquement. Le Sabbat, c'est, à rebours, l'universelle communion d'amour sous sa forme fécondante la plus primitive, ramenée par delà les interprétations sublimantes, par delà les endiguements de l'esprit et de la société, au culte nécessaire de la Nature.

« Ainsi s'explique que le tableau du sabbat des Sorcières rassemble tant de traits variés et les fonde en une harmonie instinctive, d'où toute logique est exclue, en une fête que nulle règle n'organise, que les impulsions tyranniques, enfin libérées des forces obscures, longtemps retenues. Les images sexuelles, d'une singulière puissance, se combinent avec les suggestions de la démonologie ambiante, de l'obsession contemporaine du diable et de son pouvoir omnipotent. Le souvenir des rites païens, des dieux et des déesses qui n'ont point cédé devant l'invasion des saints et des anges appelés à les remplacer dans l'imagination populaire et dans ses coutumes immémoriales se mêle à la déformation systématique des sacrements chrétiens. »

CHAPITRE II

A, danse sacrée, musique sacrée.

L'origine tzigane de la musique hongroise est évidente. Elle a été confirmée par Franz Liszt^[1], mieux placé que quiconque pour en juger. Une de ses caractéristiques se retrouve dans le pays originel : l'Inde. Le soliste tzigane dissimule une mélodie définie sous les fioritures, les ruptures de mode et de rythme. « Le Tzigane vague et divague durant une improvisation sempiternelle ». Or telle est la technique indienne. L'exécutant monte, descend les degrés d'une échelle musicale choisie selon l'inspiration du moment et en agrément les grandes lignes par des « adages » personnels.

La gamme tzigane, dans la clef d'ut, s'exprime *do, ré, mi bémol, fa dièze, sol, la bémol, si, do*.

C'est l'exacte reproduction d'un des modes caractéristiques de la musique indienne : le *bhairava*^[2].

Or, la musique indienne a un caractère sacré. La « science du concert » est considérée comme un Véda subsidiaire, le *Gandharva*, et est d'origine divine (Marga)^[3].

Le caractère hiératique de la musique tzigane est attesté par les instruments de l'orchestre, et d'abord le *luth*, dont, selon Firdouzi, les Lours jouaient excellemment. Dans les Balkans, les Roms jouent aussi d'un des plus vieux instruments du monde, la flûte de Pan, ou *naïou*. Le tympanon était aussi un instrument remontant à une haute antiquité. Les Bohémiens d'Europe orientale l'utilisent sous le nom de *Tsimbal*.

Mais la musique tzigane doit une part essentielle de son originalité aux instruments à percussion. — instruments qui gardent dans l'Inde un caractère sacré et sont les accompagnateurs obligés des rites brahmaniques^[4].

On a signalé l'emploi de grelots et d'éperons dans les *Vesbunkos*. Quant au tambourin à une face, il est absolument identique à celui des sorciers de Sibérie et de la région des steppes. La guitare gitane est connue, en Iran, sous le nom de *sitar* et il y a, pour un profane comme moi, de troublantes analogies entre la musique persane et certains airs bohémiens repris par, Liszt et par Brahms.

Certes, le violon est relativement récent ; tous les Roms en jouent. « Il est l'ami du

1 — *Des Bohémiens et de leur musique en Hongrie*, par Franz Liszt. (Paris-1859)

2 — *Les Tziganes*, de J. Bloch.

3 — *L'Inde classique. Manuel des études indiennes*, par Louis Renon et Jean Filliozat. (Hanoï-1953), par. 1604 et 1605, tome II.

4 — *Pèlerinage aux sources*, de Lanza del Vasto. (Paris-s.d.)

nomade ».

Voici, sur son origine, la touchante légende qu'on se passe de génération en génération, sous les tentes et dans les verdines :

Une jeune fille vivait dans une forêt avec son père, sa mère et ses quatre frères. Elle était amoureuse d'un chasseur qui la dédaignait. Elle eut recours au Diable. Celui-ci lui promit son appui, pourvu qu'elle lui livrât toute sa famille. La belle y consentit. Les frères devinrent les quatre cordes, la mère le corps d'une boîte, le père l'archet d'un instrument jusqu'alors inconnu : le violon. La fille en joua si bien qu'elle fascina celui qu'elle aimait. Mais le Diable les surprit au moment où ils s'étreignaient et les emporta en enfer. Seul le violon resta à terre, abandonné. Un Tzigane le ramassa, le fit vibrer., et devint le premier violoneux du monde, émouvant aussi bien les *Roms* que les *Gadgés*^[1].

*

* *

Parmi les traditions tziganes, la plus connue en France et, il faut bien le reconnaître, la plus galvaudée, est celle du pèlerinage annuel des Saintes-Maries-de-la-Mer, les 24 et 25 mai^[2].

Evoquant la vaste étendue où vient mourir le Rhône, Frédéric Mistral écrit : « Ce qui frappe là, c'est cette ample surface de terre et de mer où mieux que partout ailleurs, peut embrasser le cercle de l'horizon terrestre, l'*orbi terrarurm* des anciens »^[3].

Bien curieuse est l'histoire de ce site. Dès le ive siècle s'élevait là une ville forte du nom de Ra et qu'Avénius décrit « *priscum oppidum Ra* ». Le delta du Rhône ne l'ayant pas encore entourée, Ra était une île boisée, pourvue d'une bonne calanque, où les marins trouvaient un abri sûr. La ville était protégée par une acropole où était vénérée la *Magna Mater* méditerranéenne, sous les hypostases d'Artémis, de Cybèle et d'Isis. Remarquons déjà qu'Artémis était accompagnée d'une servante... Célèbre et solitaire, Ra était, selon Mistral, la Mecque de tout le golfe du Lion.

Dès le VI^e siècle, Ra fut christianisée. Saint Césaire y fonda le couvent des nonnes de Notre-Dame de Ratis ; la ville se nomma bientôt Notre-Dame de la Mer. Elle ne devint « les Saintes-Maries de la Mer » qu'en 1838.

Il y a certainement un rapport entre le mot ratis (radeau) et la légende des Trois Maries

Marie-Madeleine (de Magdala), Marie-Jacobi, mère de Saint-Jacques le Mineur, Marie-Salomé, mère des saints Jean et Jacques le Majeur, Marthe, sœur de Lazare, accompagnées de leur servante égyptienne Sara, de Joseph d'Arimathie, des saints Lazare (Le Ressuscité) et Trophime^[4] (disciple de saint Paul), avaient été exilés par les Juifs dans un bateau sans rames, voiles ou provisions. Miraculeusement guidé, le navire se serait échoué à Ra. On ajoute parfois que Sara était l'épouse répudiée de Ponce-Pilate.

Telle est la version des sédentaires ; celle des Tziganes est différente.

En des temps très lointains, campait en Camargue une tribu de *Kâli* forgerons, dont la princesse se nommait Sara. Elle connaissait tous les secrets de la magie. Un jour, Sara eut

1 — *Les Tziganes*, par Jules Bloch, op. cit.

2 — *Anniversaire de la bataille de Lépante*. (1466)

3 — *Mémoires*, de Frédéric Mistral.

4 — Actes, XX, 4.

une vision. Elle apprit par un ange que les Saintes Femmes qui avaient assisté à la mort et à la résurrection de Jésus étaient proches et en danger. En effet, dans la tempête, Sara aperçut une barque. Elle lança sa robe sur les flots déchainés ; cette robe devint un radeau grâce auquel les voyageurs abordèrent sains et saufs. Saint Lazare baptisa Sara et toute sa tribu^[1].

Dès le XIII^e siècle, un pèlerinage fut institué en ce lieu béni. Vers 1440, le bon roi René voua une dévotion particulière aux Trois Maries et ce pèlerinage devint le plus important de la Provence et des provinces voisines. En 1490, des fouilles firent découvrir des ossements : les reliques de Sara.

L'hagiographie se précise. On raconte que Marthe évangélisa Tarascon, que Lazare convertit Marseille, et Trophime, Arles. Marie de Magdala mena en la Sainte-Baume la vie érémitique. Seuls restèrent à Ratis, Marie-Jacobi, Marie-Salomé et Sara.

Vers 1850, une église fortifiée remplaça l'oratoire primitif. C'est maintenant une puissante bâtisse qui évoque plus un château-fort qu'un sanctuaire. Elle ne comporte qu'une seule nef assez sombre. A droite, entouré d'une grille, se devine un puits^[2]. Dans la deuxième chapelle, — côté de l'évangile. — on aperçoit la barque des Saintes-Maries que les *Boumians* portent à bras au pèlerinage de mai.

La crypte est aussi vaste que la nef. Son maître autel est constitué par des fragments de sarcophages antiques. A droite, la statue de Sara et son reliquaire. A gauche, un autel taurobolique, probablement mithraïque.

Cette crypte est, en temps ordinaire, plus ou moins inondée par des eaux d'infiltration.

La statue de Sara, dit-on, daterait tout au plus du XVIII^e siècle, mais elle est la copie d'une statue beaucoup plus ancienne. Sa tête, noire, n'est pas en proportion du corps, ni de la même facture. Un corps de plâtre lui a été ajouté. Elle semble particulièrement archaïque, taillée dans du bois noir repeint en noir.

Les Bohémiens négligent les cérémonies qui se déroulent dans la nef. La crypte leur est réservée. C'est seulement depuis une cinquantaine d'années qu'ils acceptent que le clergé surveille leur culte particulier. Un témoin nous dit qu'ils y passent la nuit dans un véritable état de transe. Ils offrent à Sara-la-Noire des centaines d'énormes cierges, en la couronnant et en enguirlandant de fleurs, de dentelles, de bijoux sa robe d'un bleu pâle ; on soulève jusqu'à elle les enfants qui ont littéralement dévoré de leurs baisers les couleurs de son visage. On frotte la statue miraculeuse avec des vêtements offerts par des pèlerins ou par des malades qui n'ont pas pu se déplacer. On vêt Sara de sept amples robes qui changent tous les ans et dont on se partage religieusement les morceaux. On tire aussi de l'eau d'un puits qui est dans la crypte et on la répand par terre. Le tout parmi les murmures, les rires et aussi les ronflements des dormeurs étendus.

Au matin du 25 mai, six Boumians en tunique blanche portent vers la mer la barque sacrée qui porte les statues des saintes. Les autres Tziganes, du rivage, assistent à la bénédiction de la mer donnée par le curé dans sa barque.

La cérémonie religieuse finie, c'est le tour des danses et autres festivités, courses de

1 — *Les Tziganes*, par Frans de Ville. (Bruxelles-1956)

2 — Des puits se trouvent fréquemment associés au culte des Vierges noires. (cf. Chartres : *le puits des Saints Forts*.)

taureaux, etc... pour le plaisir de tous et... l'exploitation des touristes.

Certaines femmes tziganes ne descendent pas dans la crypte. Tandis que leurs congénères prient, elles s'isolent dans un bosquet et mettent des sentinelles pour éloigner d'éventuels indiscrets. A l'aube, elles quittent la place et se mêlent aux autres Boumians, mais on discerne nettement dans le bosquet des flaque de sang ; l'herbe a été piétinée.

Il est évident que les divers rites pratiqués par les Bohémiens ne sont guère chrétiens. D'ailleurs Sara n'a jamais fait l'objet d'une canonisation romaine.

Faut-il l'assimiler à l'épouse d'Abraham, celle qui, après l'Alliance, de Saraï devint Sara^[1] et qui engendra Isaac selon la promesse faite par Yahweh au patriarche d'Ur

Au reste, entre eux, les Boumians nomment leur protectrice *Kâli*, ce qui, dans l'Inde, signifie La Noire et qui est précisément une des qualifications de la Déesse Universelle, de la *Mère*. Les rites de l'attouchement par des vêtements, de l'immersion dans la mer, de la septuple robe se retrouvent, exactement, dans les dévotions à *Kâli*.

En fait, le pèlerinage aux Saintes-Maries constitue la meilleure preuve de l'antiquité pré-chrétienne de la tradition des Roms. La tête de la Sara adorée dans la crypte est le chef d'une de ces sombres idoles que le christianisme a sanctifiées, baptisées, pour les « convertir » en Vierges Noires.

On en compte douze cents en France et les plus célèbres, les plus vénérées sont actuellement celles de Chartres, de Rocamadour et du Puy. Paris en possède une, peu connue, conservée dans un couvent de Neuilly.

Dans sa thèse exhaustive sur les Vierges Noires, E. Saillens nous donne la solution de ce problème ethnographique et religieux : « De même que Ratis transpose Ra, est-ce que Sara^[2] transposerait un nom païen ? L'épouse de Brahma est Sarasvati. L'Eglise a voulu faire de Sara une Juive, épouse répudiée de Pilate arrivée avec les Saintes. Mais les gens du pays et les Bohémiens s'accordent à dire qu'elle habitait l'antique cité quand la barque y aborda ; la version populaire semble ici, comme d'habitude, la plus proche de l'Histoire. Le demi-effacement d'une vieille divinité païenne paraît aussi exact, aux Saintes, que le demi-effacement à Aix, de Mithra devenu Saint-Mitre.

« Quant à l'image primitive, elle pouvait être une *Magna Mater* trouvée dans le puits sacré, une Isis découverte sous un amas de ruines, ou quelque Cybèle funéraire. »

Nul sans doute n'a mieux qu'Apulée défini la Déesse Universelle, celle dont les Tziganes gardent au cœur la secrète et fervente adoration. « Je suis la Nature, mère des choses, maîtresse de tous les éléments, origine et principe des siècles, divinité suprême, reine des Mânes, première entre les habitants du ciel, type uniforme des dieux et des déesses. C'est moi dont la volonté gouverne les voûtes lumineuses du Ciel, les souffles salubres de l'Océan, le silence lugubre des Enfers.

« Puissance unique, je suis par l'univers entier adorée sous plusieurs formes, avec des cérémonies diverses, avec mille noms différents. Les Phrygiens, premiers nés sur la terre, m'appellent la *Déesse Mère de Pessinonte* ; les Athéniens autochtones me nomment *Minerve la Cécropienne* ; chez les habitants de l'île de Chypre, je suis *Vénus de Paphos* ; chez les Crétois armés de l'arc, je suis *Diane Dictynna* ; chez les Siciliens qui parlent trois langues, *Proserpine la stygienne* ; chez les habitants d'Eleusis, l'*antique Cérés*.

1 — Genèse XII à XXI.

2 — *Nos Vierges noires*, leur origine, par E. Saillens. (Paris-1945)

« Les uns m'appellent *Junon*, d'autres *Bellone* ceux-ci *Hécate*, ceux-là la *Déesse de Rhannononte*. Mais ceux qui, les premiers, sont éclairés par les rayons du Soleil naissant, les peuples de l'Éthiopie, de l'Asie et les Égyptiens, puissants par leur antique savoir, ceux-là seuls me rendent mon véritable culte et m'appellent de mon vrai nom : la reine Isis »^[1].

Tout l'œuvre de Gérard de Nerval est littéralement hanté par la Grande Déesse, qu'il évoque avec tant de lyrisme dans *Aurélia*. Cette fascination ne date-t-elle pas d'une étrange rencontre qu'il fit à Naples, en 1834, et qu'il a transposée dans *Octavie* ? Il est l'hôte d'une Bohémienne plus ou moins magicienne et : « ...la chambre où j'étais entré avait quelque chose de mystique par le hasard ou par le choix singulier des objets qu'elle renfermait. Une Madone noire couverte d'oripeaux et dont mon hôtesse était chargée de rajeunir l'antique parure figurait sur une commode près d'un lit aux rideaux de serge verte... »

Vierges Noires ?... Déeses-Mères ?... Nul n'en a mieux parlé que Milosz-le-Voyant dans une de ses gloses des *Arcanes*^[2] : « Le culte des déesses-mères et le matriarcat sont extrêmement anciens, bien antérieurs à Sumer, à Akkad, à l'Égée et à l'Égypte. Ils apparaissent avec la civilisation paléolithique, car une analogie frappante s'affirme entre les figures stéatopyges des grottes aurignaciennes... et les déesses-mères déjà historiques, séparées des premières par un espace d'environ vingt mille ans, et exhumées à Suse, en Chaldée, en Égypte pré-pharaonique.

« Remarquons encore que les déesses-mères vierges commencent en tous lieux à régner seules, que les dieux ne leur sont adjoints qu'à des époques relativement récentes et, enfin, que les prêtresses ont, elles aussi, partout précédé les prêtres... Notons enfin que l'art égyptien de l'époque thinite ne manque jamais de représenter la femme plus grande que l'homme et que le matriarcat régnait encore dans toute sa puissance en Lybie, à l'époque d'Hérodote. Dans le domaine politique, la Reine confirmait l'autorité du Roi... Le matriarcat et le culte de la Déesse-mère étaient les symboles de la féminité virginale de la Manifestation. »

1 — *L'Ane d'Or*, d'Apulée. (in « *Métamorphoses* » XI, 4)

2 — *Les Arcanes*, par O.V. de L. Milosz. (Paris-1948)

CHAPITRE III

A l'heure actuelle, la majorité des tzigalogues classent les diverses tribus en quatre groupes^[1] :

1. Les *Kalderachs* qui constituent une véritable aristocratie errante et qui ne s'unissent jamais avec les autres tziganes. Ils soutiennent qu'ils sont les descendants des premiers forgerons et ils ont confié au R.P. Chatard quelques-unes de leurs légendes. Un sous-groupe porte le nom de *Luri*, que nous avons déjà vu nommé dans le *Livre des Rois* de Firdouzi^[2].
2. Les *Gitans*, parcourant l'Espagne, le Portugal, l'Afrique du Nord et la Provence. Ce sont, en particulier, eux qui peuplent depuis le XV^e siècle le Sacro-Monte de Grenade. Quelques éléments tribaux auraient même, — dit-on, — émigré (de gré ou de force) en Amérique du Sud.
3. Les *Manouches* qui se nomment *Sinti*, ce qui rappelle leur lieu d'origine, les vallées du Sind^[3]. Ceux de France s'appellent Valsikanès et sont presque tous forains. D'autres Sintis parcourent l'Allemagne occidentale et l'Italie.
4. Les *Gypsies* épars dans le Royaume-Uni.

Voisins des Tziganes, mais méprisés d'eux, faut-il citer enfin les *Barengrès*, nomades gagne-petit, qui n'ont ni le type physique ni les traditions tziganes et oui semblent, plus ou moins, des *out-laws* ?

A tout seigneur, tout honneur. Commençons par scruter les *Kalderachs*. Leurs traditions, — recueillies par le R.P. Chatard, — attestent que leurs origines sont extrêmement lointaines. Avant découvert les secrets de la métallurgie du Fer, ils auraient commencé par ferrer les chevaux et forger des clous. Puis ils auraient fourni aux agriculteurs sédentaires les socs de charrue. Et, ensuite, ils auraient suivi les armées d'invasion comme armuriers, charrons, maréchaux-ferrants et selliers.

Selon Mac-Munn : « Les Bohémiens d'Europe ont sans nul doute suivi les armées des Huns, des Tartares et des Seldjoucides. Les romanichels qui maintenant repassent nos coutures ont certainement aiguisé les glaives des armées qui ont ravagé l'Europe médiévale^[4].

Mais quelques tzigalogues remontent beaucoup plus haut dans le temps, et jusqu'à l'âge de Bronze. On s'est gaussé de Paul Bataillard quand il affirma « Des Tziganes de l'âge de Bronze ont établi leurs forges dans les Alpes occidentales. De là, par un commerce

1 — *Les Tziganes*, par Jean-Paul Clébert. (Paris-1960)

2 — *Shah-Nameh*, de Firdouzi. (ap 1205) trad. de Mules Mohl. (Paris-1877)

3 — Nom ancien de l'Indus.

4 — *Mœurs et coutumes des basses classes de l'Inde*, par J. Mac Munn. (Paris-1934)

ambulant régulier, ils ont répandu leur métal parmi les Celtes... »

Autrement dit, il y aurait des Tziganes en Europe centrale depuis trois millénaires.

Les « rêveries » de Bataillard ont reçu récemment, sinon une confirmation, au moins un commencement de preuves. Le grand tziganeologue belge Frans de Ville (qui est un des rares sédentaires à avoir vraiment compris les nomades), signale que des fouilles opérées sur les côtes baltes ont mis à jour des objets de bronze ornés d'un Swastika^[1]. Or, les forgerons tziganes scandinaves se reconnaissent à une croix gammée tatouée sur l'épaule gauche. Les mêmes recherches ont fait découvrir des sortes de tubes appelés *lures* dans les sagas, et ce mot évoque curieusement *Luris*, appellation des tziganes persans. Des légendes racontent aussi que le bronze était fondu par des nomades...

Même si les Celtes ne durent pas le Bronze aux Tziganes, il n'en reste pas moins que ceux-ci restent les derniers représentants de la tradition initiale du Fer, tradition que Mircea Eliade a génialement évoquée et dont nous allons résumer quelques traits essentiels^[2].

Après avoir démontré que l'apparition tardive du Fer marque la fin de la Préhistoire et le début de la Protohistoire, Mircea Eliade remarque que le forgeron est essentiellement un nomade, car il est constamment à la recherche de minerais à fleur de terre.

« Le forgeron », écrit-il, « est le principal agent de diffusion des mythologies, des rites et des mystères métallurgiques ».

Le forgeron accomplit d'ailleurs une tâche « ambivalente » : si le fer rappelle l'implantation d'une civilisation agricole que seuls les instruments aratoires « durs » ont rendue possible, il crée aussi « l'arme absolue » qui permet les victoires d'envahisseurs étrangers sur les autochtones armés seulement d'épées de bronze. « Le triomphe militaire sera homologué parfois à un triomphe démoniaque ».

Ainsi le forgeron sera-t-il à la fois honoré et honni, mais toujours tenu pour un être à part... Il sera ambivalent mais jamais indifférent. Ce ne sera jamais un artisan banal.

René Guénon dit excellemment : « La métallurgie a, à la fois, un caractère sacré et un caractère exécré ».

D'où une mise hors du corps social des forgerons dont le métier s'associe du reste avec la pratique d'une magie inférieure. René Guénon justifie cette exclusion par une théorie qui correspond exactement à la mentalité magique primitive^[3].

« Les métaux sont en quelque sorte les planètes du « monde inférieur » ; comme les planètes, ils ont un aspect bénéfique et un aspect maléfique. Mais comme il s'agit d'un reflet inférieur, le côté maléfique doit facilement devenir prédominant... Au point de vue traditionnel, les métaux et la métallurgie sont en relation avec le « feu souterrain » dont l'idée s'associe avec celle du monde infernal. »

Cette terreur sacrée, inspirée par le fer, a des échos dans la Bible.

« ...Tu construiras là un autel à Yahweh, ton Dieu, un autel de pierre sur lequel tu ne porteras pas le fer. De pierre brute, tu construiras l'autel de Yahweh, ton Dieu »^[4].

Cette malédiction sacramentelle du Fer se prolonge jusqu'à la construction du premier

1 — *Tziganes, témoins des temps*, par Frans de Ville. (Bruxelles 1956)

2 — *Forgerons et Alchimistes*, par Mircea Eliade. (Paris-1956)

3 — *Le règne de la Quantité...*, par René Guénon. (Paris-1947)

4 — Deut. XXVII, 5-6.

temple de Jérusalem, puisqu'il est dit :

« Ni marteau, ni hache, ni aucun instrument de fer ne furent entendus pendant qu'on édifiait le Temple »^[1].

Peut-être faut-il rattacher cette interdiction au « dépouillement des métaux » des rituels maçonniques ? Avant que de « recevoir la Lumière », le profane, quand il sort du « cabinet des réflexions » remet au cérémoniaire tous les objets métalliques qu'il porte sur lui : monnaie, bijoux et même lunettes.

Chez les tenants du plus pur traditionalisme, les *free-masons* britanniques, la transgression, même involontaire et partielle, de cette prescription impérieuse suffirait pour annuler la cérémonie. Ainsi, Mgr C. W. Leadbeater précise^[2] :

« En ce qui concerne la raison de cette prohibition rigoureuse, c'est, d'après quelques auteurs, le sentiment que les métaux sont, jusqu'à un certain point, impurs, et cette opinion remonte probablement à la fin de l'âge de pierre où il n'était permis que d'employer un couteau de pierre pour offrir des sacrifices ou accomplir le rite de la circoncision. »

On retrouve cette terreur des métaux et, plus particulièrement, du fer, dans la théorie des Quatre Âges du monde : celui du Fer étant le plus tragique, le plus éloigné de l'Age d'Or.

En effet, l'apparition du fer, redisons-le, a été caractérisée par une succession de guerres, de massacres et par les inéluctables conséquences des guerres : haines, deuils, épidémies, famines.

« Dans l'Inde », écrit Mircea Eliade, « toute une mythologie solidarise les travailleurs du fer avec les géants et les démons ; tous sont les ennemis des dieux qui, eux, représentent d'autres âges et d'autres traditions. »

A tel point que des sacrifices humains consacraient la forge, ainsi que de nombreuses traditions en font foi. Il faut peut-être y voir la cause (oubliée mais vivace) de l'accusation de crime rituel, voire d'anthropophagie, dont on a accablé, pendant des siècles, les Tziganes forgerons d'Europe orientale.

En contre-partie de ces holocaustes, — vrais ou supposés, — la forge est considérée comme un lieu sacré, une sorte de temple adapté aux nécessités du nomadisme. C'est autour d'elle qu'ont lieu divers rites de la vie tzigane : mariage et mort, et que se réunissent les assemblées judiciaires, ou *Kriss*. Toute une série d'interdits éloigne la Femme, — et surtout la femme impure, — du feu de forge.

Faut-il établir une relation entre ces traditions anté-chrétiennes et le forgeron marieur de Gretna-Green ?

Richard Andree a établi que les affineurs de métaux forment presque universellement des groupes à part : ce sont des êtres mystérieux, redoutables, qui restent isolés de toutes communautés^[3].

C'est à Théodore Gasper^[4] que revient l'honneur d'avoir découvert le lien, — en apparence paradoxal, — qui unit l'art métallique au chant. Il cite, à l'appui de cette constatation une série impressionnante de traditions que Mircea Eliade reprend. Contentons-nous de

1 — I Rois, VII, 7. — A remarquer que cette interdiction n'est pas signalée lors de la reconstruction du temple d'Esdras.

2 — *Le côté occulte de la franc-maçonnerie*, par C-W. Leadbeater. (trad. Joe. (Paris-1930)

3 — *Die metalle bis den Naturvikern*, von Richard Andree. (Berlin 1880)

4 — *Rimai, Myth and Drama in the ancient Near East*, by Theodor H. Gaster. (New-York-1950)

signaler que le sanscrit *Taksh* (œuvre) est utilisé pour exprimer le travail du fer et la composition des chants du Rig-Veda. Le vieux scandinave *Lotra-Smithr* (chanson-forgeron) et le terme rhénan *Reinschmied* (forgeron de poèmes) soulignent les liens intimes entre la profession de forgeron et l'art du poète-musicien^[1].

Et ceci, qui est capital : « Dans les textes sanscrits les *Doms* sont associés aux musiciens, aux intouchables, mais sont surtout connus comme forgerons et musiciens... Il existe donc, à des niveaux culturels différents, un lien intime entre l'art du forgeron, les sciences occultes, l'art de la chanson, de la danse et de la poésie. Ces techniques solidaires semblent, en outre, s'être transmises dans une atmosphère de sacré et de mystère, comportant des initiations, des rituels, des secrets de métier ».

L'aura magique qui rayonne du forgeron s'étend à ses instruments et spécialement aux armes qu'il martelle. Une légende conte que les quatre clous de la Croix furent forgés par un Tzigane. Seuls trois d'entre eux fixèrent le Sauveur sur le bois, mais avec le quatrième l'artisan fit une épée invincible pour le compte d'un khalife de Bagdad^[2].

Dans le célèbre roman hongrois, *Les Baradlay*, de Maurice Jokai, il est fait mention d'une épée, *El-Bohacan*, donnée à un Magyar par le Juif Salomon qui prononce une formule magique après avoir accompli un geste rituel :

« Prenant la lame de l'épée dans ses mains qui tremblaient, il en ceignit la taille de Richard comme d'une ceinture. La poignée vint épouser la pointe... »^[3].

Or *El-Bohacan* est le nom d'une école damascène de forge tenue par des Tziganes.

Ainsi, quand les derniers forgerons tziganes se seront fondus dans la masse anonyme des sédentaires, la tradition du Fer et du Feu se perdra. Certes, il y aura toujours de bons ouvriers, mais il n'y aura plus d'initiés ou, pour ainsi dire, de « francs-forgerons ».

Ce qui nécessite quelques précisions. Dans une société traditionnelle, toute technique apparaît autant comme un rite que comme obligation d'existence.

A l'origine, tout était sacré. La signification de l'objet dépassait son apparence et le travail manuel avait un caractère initiatique. Alors que le travail manuel semble maintenant la tâche imposée à une classe pour le service et le profit des autres, il est en réalité le moyen d'initiation particulier aux artisans... « Le métier fait partie de son être. Il devient pour lui le meilleur et quelquefois le seul moyen de connaissance : il est une vocation »^[4].

Ces notions sont tellement éloignées du désordre contemporain qu'elles sembleront peut-être abstruses. Les exemples qui vont suivre les clarifieront. Au reste, il s'agit moins de les comprendre par le raisonnement que de les intégrer.

1 — *Mircea Eliade*, op. cit.

2 — *The Story of Gypsies*, op. cit.

3 — *Les Baradlay*, roman de Maurice Jokai, traduit par A. Sauvageot. (Paris-1964)

4 — *L'art du monde*, de Luc Benoist. (Paris-1941) Cf. aussi *Le Temple de l'Homme*, de R.-A. Schwaller de Lubicz. (Le Caire-1952) et *Principes et préceptes du retour à l'évidence*, de Lanza del Vasto.

CHAPITRE IV

Les hasards de la guerre me versèrent, en 1917, au service de sérothérapie de l'Institut Pasteur. Deux cents chevaux fournissaient aux hôpitaux le sérum antitétanique. Nous reçûmes, en remonte, quelques chevaux canadiens. L'un d'eux se révéla particulièrement indomptable et blessa plusieurs panseurs. Un des palefreniers proposa au vétérinaire en chef de faire appel à un Gitan qui « savait les mots ». La proposition fut agréée... avec scepticisme.

Nous arriva bientôt un vieux « rabouin » d'assez mauvaise mine et terriblement crasseux. Après un interminable marchandage, il se fit payer d'avance. Puis on sortit le Canadien féroce dans la cour du quartier où il se montra particulièrement irrité : cabrades, ruades, hennisements...

Le Tzigane s'approcha en faisant entendre un sifflement à peine perceptible. Aussitôt le « bigadin » s'immobilisa, pointa les oreilles en avant, écouta. L'homme s'approcha de lui, cracha dans sa main gauche et humecta les naseaux de salive. Puis il dit « quelque chose » à l'oreille de l'animal. Celui-ci trembla des quatre membres.

Depuis, il fut un des plus doux pensionnaires de l'écurie.

Le Gitan disparut et je n'ai jamais entendu parler de lui. Plus tard, incidemment, j'appris que c'était un Boumian, c'est-à-dire un Tzigane provençal, dont la tribu comprend un grand nombre de maquignons.

Avec plus ou moins de détails et d'enjolivures, de nombreux tziganologues évoquent des faits analogues. Il est incontestable qu'il existe « alliance » entre le Cheval et le Tzigane, ce que celui-ci exprime en disant : « S'occuper du cheval est la plus noble profession et le seul métier digne du Tzigane ».

Presque tous ces « hippomanes » appartiennent à une tribu issue du groupe des Kaldéraches, celle des *Tchourari*. Autant qu'on en peut juger, ils sont endogames et vivent à l'écart des autres nomades qui semblent les craindre.

Ce qui nous conduit, — de nouveau, — au cœur de la magie primitive remontant de l'aurore de la civilisation. Magie ou religion ? Les deux termes se confondent dès qu'on s'enfonce dans les ténèbres de la Protohistoire.

Animal sacré, le Cheval est étroitement proche de la *Magna Mater* dont le culte dure depuis des millénaires, ayant commencé avec les idoles stéatopyges du Néolithique, pour se prolonger avec les Vierges Noires annexées par le Christianisme^[1].

1 — *La préhistoire du Christianisme*, par Cl. Autran, op. cit.

Il serait hors de notre propos de nous étendre sur ce chapitre passionnant de l'histoire des religions. Nous nous contenterons de cette citation du professeur Jean Przyluski^[1].

« L'importance du cheval dans le monde indoeuropéen explique le fait que la Grande Déesse est devenue une *Dame aux Chevaux* chez les Grecs, les Latins, les Celtes et les Indo-Iraniens. Dans le combat, les guerriers indo-européens étaient montés sur des chars longtemps avant que d'être portés sur le dos de leurs chevaux...^[2]. On ne saurait d'ailleurs affirmer que le mythe des dieux chevalins soit d'origine indo-européenne. »

Et après quelques références à la philologie, Jean Przyluski conclut : « Ce mythe a été emprunté par les Indo-Européens à un peuple d'éleveurs (donc de nomades) qui habitait probablement les steppes de Haute-Asie ».

Dans les civilisations dravidiennes qui subsistent en Inde centrale, le Cheval est étroitement associé au Serpent dans les mythes de la Déesse Noire. Mais nous aurons bientôt à y revenir.

La symbiose cheval-serpent est attestée dans le mythe grec de Persée. Celui-ci tue et décapite Méduse, la Gorgone ; de la tête effrayante, grouillante de serpents, naît Pégase qui devient la monture de Persée. C'est monté sur Pégase qu'il délivre la vierge Andromède et anéantit la Chimère. Je laisse aux mythologues le soin de déchiffrer le sens ésotérique de ces légendes.

Mais le mythe du Cheval est quasi-universel. En Extrême-Orient, les affiliés de la société secrète des Hong, d'inspiration taoïste, se nomment « marchands de chevaux » et tout leur rituel tourne autour de l'élevage, du dressage et du commerce du cheval.^[3]

Revenons dans l'Inde pour constater que le dixième et ultime avatar de Vichnou sera le cheval Kalki, l'Exterminateur, qui, d'une ruade, anéantira le monde terrestre^[4]. Ce qui nous rapproche curieusement des Chevaux de l'Apocalypse

« Surgit un cheval rouge feu et à celui qui le montait fut donné le pouvoir d'ôter la paix de la terre et de faire s'égorger les hommes...^[5]

Et je vis aussitôt paraître un cheval verdâtre. Celui qui le montait avait nom la Mort et l'Hadès l'accompagnait ».^[6]

L'universalité du mythe équin s'explique parce que, — selon C.G. Jung — le Cheval est un *archétype*, une image chargée de sens profond, confus, surgissant subitement, impérieusement dans notre inconscient personnel et provenant de cet inconscient collectif où l'Humanité a engrangé ses expériences millénaires^[7]. Cette résurgence s'effectue dans nos rêves et les charge d'un sens profond cosmique, comme l'écrit Ania Teillard^[8] :

« Le symbole du cheval est extrêmement riche de signification et est en relation avec toutes les forces cosmiques : avec le principe féminin terrestre et le principe masculin spirituel, il est à la fois un symbole de la Vie et un symbole de la Mort. Du fait même qu'il appartient à la fois à la sphère terrestre sombre et à la sphère lumineuse du ciel, il est un

1 — *La Grande déesse*, par Jean Przyluski.

2 — Cf. *La Bhagavat Gita*.

3 — *Les sociétés secrètes en Chine*, par le colonel Favre. (Paris-s.d.)

4 — *Le Bestiaire divin*, par Jacques Duchaussoy. (Paris-1957)

5 — Apoc. VI,4.

6 — 54 - Apoc. VI,8.

7 — *L'homme à la découverte de son âme*, par C.-G. Jung. (Genève)

8 — *Le symbolisme du rêve*, par Ania Teillard. (Paris-1944)

des symboles universels de la Libido. »^[1]

Ce que les coutumes tziganes confirment d'une façon éclatante.

Ainsi chez ceux du Caucase, pendant les quelques jours qui suivent l'ensevelissement d'un chef tzigane, au crépuscule, on selle le cheval du défunt et l'on donne à son palefrenier l'ordre de le mener par la bride au tombeau et d'y appeler par trois fois le défunt par son nom, en le conviant à dîner.

Chose curieuse, le même rite fut célébré à l'enterrement de Bertrand Duguesclin. S'agissait-il, pour ce Breton, de la résurgence d'une croyance celtique ?

Cette véritable « hippolâtrie » s'accompagne, bien entendu, de *tabous*, d'interdictions rituelles. Les Tziganes ne consomment jamais de viande de cheval, à moins que ce ne soit celle d'un cheval mort naturellement et ayant été enfoui pendant quelques heures.^[2] Citant J. Bernard^[3], Jean-Paul Clébert nous apprend que la formule de salut des Tziganes moldaves est :

« Que vos chevaux vivent longtemps ! »

Parfois, le Cheval, de messager ou de compagnon de la Divinité, devient Dieu lui-même, ou, pour employer le terme romani : *le Del*.

Ainsi, le vieux chef kalderache Zanko a raconté au R. P. Chatard une légende intitulée *Poltro et Kalo, ou le cheval qui possédait le pouvoir du Del*^[4], légende assez confuse (sans doute adultérée par plusieurs traditions adventices) mais où *Kalo*, le Cheval, est la providence active de son maître, le pauvre gitan *Poltro* dont il comble les désirs et qu'il protège contre les tyrans. Il opère même des résurrections.

Nous avons dit, au début, la méfiance en laquelle nous tenons les récits recueillis par des *gadgés*, des profanes, des sédentaires. Aussi n'insisterons-nous pas sur le *corpus* des nombreux récits où le Cheval se révèle sorcier, magicien ou même *avatar* du Del.

Et nous croyons Jean-Paul Clébert sur parole quand il affirme^[5] : « Comme le renne dans les civilisations nordiques, le cheval est l'animal funéraire et psychopompe par excellence, aussi bien pour les Tziganes que pour l'ensemble des groupes chamanistes ». En général, — ayant vraiment gagné l'amitié des Tziganes, — Jean-Paul Clébert est parfaitement renseigné et on peut lui faire confiance. Son récent ouvrage, paru aux Editions Arthaud, est bien ce qu'on a écrit de meilleur sur la « tribu prophétique »^[6].

Il n'empêche que plusieurs rites consacrant l'autorité spirituelle et le pouvoir temporel d'un chef tribal restent toujours mystérieux. Certaines demi-confidences font croire que le Cheval y joue un rôle prépondérant. Les précautions toutes particulières que prennent les initiés pour opérer à l'abri des regards indiscrets, leur gêne quand on y fait allusion, l'abondance et la confusion de leurs mensonges suggèrent (sans aucune preuve matérielle) une certaine analogie entre ce sacre obscur et un rite celtique qui était encore pratiqué au XII^e siècle, en Irlande.

1 — *Libido* : expression dynamique des instincts vitaux et, particulièrement de l'instinct sexuel.

2 — Au Moyen-Age, la consommation de viande de cheval était interdite par l'Eglise sous peine d'excommunication. (.I.-P. Clébert)

3 — *Mœurs des Bohémiens de Moldavie*, par J. Bernard. (Paris-1869)

4 — *Zanko, chef tribal*, op. cit.

5 — *Les Tziganes*, par Jean-Paul Clébert.

6 — *Ibid.*

Le chroniqueur Giraud de Cambrie s'indigne : « ... On amène au milieu de l'assemblée une jument blanche. Le futur roi s'avance alors et sous les yeux de tous, impudemment, fait acte d'étalon. Puis la jument est égorgée, dépecée et les morceaux sont bouillis dans de l'eau avec laquelle on prépare un bain au roi. Il s'y plonge et dévore un quartier de cette viande...^[1]

Ce qui rappelle le rite védique du « Sacrifice du Cheval ». Les femmes du roi tournent, dans le sens de la marche du Soleil et en lui présentant leur côté droit, autour d'un cheval blanc. Celui-ci est ensuite égorgé. Enfin la première épouse se livre au-dessus du cadavre animal à un simulacre d'accouplement...^[2]

En revanche, il est absolument certain, avéré, c'est que les Tziganes-maquignons se livrent à l'*Hiptomancie* ou divination par le Cheval. On pose mentalement une question et le cheval y « répond » soit en hennissant, soit en remuant un de ses membres. Ce qui rappelle un récit d'Hérodote : Darius fut désigné comme roi des Perses parce que les magies avaient prédit : « Sera roi celui dont le cheval hennira le premier à l'aube »^[3].

Dans la vie courante, le respect sacré qui auréole le cheval se marque par un certain nombre d'interdictions, de *tabous*. C'est à jeun que les *lovari* valaques se rendent aux foires de chevaux ; les femmes restent au campement et, avant le départ, elles ne s'aventurent pas sur l'ombre de la *verdine* : si un chat ou un lapin croise la route, les affaires seront difficiles ; si c'est une belette, mieux vaut rentrer tout de suite au bercail. D'ailleurs, pour tous les romanis, la belette est, par excellence bête de mauvais augure.

Chez les Kalderaches, le 15 mars de chaque année est un jour de fête. On célèbre des rites... dont nous ne savons rien, sinon que celui qui tue un serpent durant cette journée est assuré d'être heureux toute l'année.

Et le R.P. Chatard a recueilli de nombreuses légendes ophidiennes, communiquées par le chef tribal Zanko, qu'il a groupées dans un « cycle du serpent »^[4].

Dans ce cycle, le *Sherkano*, ou Roi des Serpents, est doué de pouvoirs occultes puissants et ambivalents. C'est une sorte de dragon à sept têtes. Il est lié aux archétypes de la Femme, de la Pluie et de la Fécondité. Mais il peut se déchaîner et devenir dévastateur.

Or, les Dravidiens de l'Inde rendent aussi un culte à un Roi des Serpents, penta ou heptacéphale, hypostase de la Déesse Universelle et symbole de la Femme, de la Fécondité et de l'Eau fertilisante. Divinité ambivalente, protectrice ou destructrice des Humains, tout comme l'Eau qui assure les récoltes mais ravage lors des inondations.^[5]

Cette divinité anté-aryenne s'est transformée en Mère Divine du Brahmanisme qui, selon la formule lapidaire de Shri Aurobindo : « crée, développe, perfectionne et détruit » dans un cycle sans fin.

Le Serpent multi-céphale se retrouve aussi dans la mythologie bouddhique. Avant que de recevoir l'Illumination, le Sage des Cakyas fut salué par Mucilinda, le roi des Serpents, par ces mots :

— O toi dont l'œil est comme la fleur de lotus, au dessus de ta tête, un vol de geais à

1 — *Le Bestiaire divin*, op. cit.

2 — Sacrifice du cheval ou *Ashvamedha*.

3 — *Histoires d'Hérodote*, livre VIII.

4 — *Zanko...*, op. cit.

5 — *Le caducée et la symbolique dravidienne*, op. cit.

l'aile bleutée tourne dans le ciel de gauche à droite ; aujourd'hui même tu deviendras un Bouddha ».

Le Délivré étant resté quatre semaines en extase, la cinquième semaine un terrible orage ravagea la contrée. Alors le Roi des Nagas enroula son corps sous le corps du Bouddha, l'exhaussant ainsi au dessus des eaux déchaînées ; du capuchon de ses sept têtes il abrita en même temps de l'ouragan la tête du Bienheureux. Cette scène est fréquemment évoquée par l'art bouddhique, spécialement chez les Khmers^[1].

C.U. Collum, dans sa thèse sur la Grande Déesse Mère écrit justement :

« Le serpent créateur à cinq (ou sept), têtes rappelait aux croyants l'hymne védique dans lequel on l'appelait « source de toute vie »... Il est en relations avec l'arbre sacré. Il représente aussi le cycle éternellement créateur et destructeur du Cosmos ».^[2]

D'ailleurs le culte du Serpent est universel. Faut-il évoquer le Serpent à Plumes des civilisations précolombiennes et les Ophites de la Gnose ?

Ou rappeler que la Grande Déesse de Knossos tient dans sa main droite la tête d'un serpent dont le corps est entouré autour de son bras et derrière ses épaules, la queue montant jusqu'à son bras et sa main gauches. Deux autres serpents sont entrelacés autour de sa taille pendant qu'un quatrième reptile remonte le long de ses hanches jusqu'au corsage et atteint l'oreille gauche^[3].

La symbolique du Serpent est résumée dans le conte *Le Serpent Vert* de Goethe, dont Oswald Wirth a donné une traduction et une interprétation remarquables, mais dont l'analyse sortirait du cadre de cette étude^[4].

Comme l'écrit excellemment Jacques Duchaussoy, le Serpent est certainement l'animal le plus utilisé dans la symbolique religieuse... Depuis l'ère chrétienne, son aspect maléfique semble surtout avoir été retenu dans l'enseignement profane et seules quelques communautés religieuses ou sociétés fermées paraissent avoir gardé le souvenir du bon serpent^[5].

Parmi ces sociétés fermées il faut, — nous venons de le montrer, — ranger celle des Tziganes. Leur culte du Serpent, comme celui du cheval les rattachent aux plus antiques croyances du monde euro-asiatique. Elles prouvent combien profonde est la confiance faite par Zanko au R.P. Chatard

« Nous sommes les témoins de ce que nos anciens nous ont dit sur ce qu'était le premier monde. »

Selon le syncrétisme qui leur est familier, les Tziganes accommodent aussi leurs traditions aux principales fêtes chrétiennes : Noël, Pâques, la Pentecôte ; de même qu'en pays musulman ils célèbrent, — à leur façon, — le Mouloud, le début et la fin du Ramadan.

Mais en Islam comme en Chrétienté, tous restent fidèles à la célébration du 15 mars. C'est d'autant moins explicable que, dans leur existence tribale, les Gitans (comme tous les peuples d'origine nomade) ont adopté un calendrier lunaire.

1 — *Les civilisations de l'Orient*, tome II, par René Grousset. (Paris-1930)

2 — *Eranos Jahrbuch* 1938.

3 — *The Earlier religion of Greece in the light of Cretan discoveries*, by Sir Arthur Evans. (1931)

4 — *Le Serpent vert*, conte de Goethe, traduit et commenté par Oswald Wirth. (Paris-1922)

5 — *Le Bestiaire divin...*, op. cit.

Selon Sédir, une prophétie très ancienne affirme que la Fin du Monde aura lieu un 15 mars. Y a-t-il quelque obscure corrélation ou simple coïncidence ?^[1]

Les Tziganes ont certainement conservé les vestiges d'un culte lunaire. Le *Nijako* (bâton de commandement du chef) porte le schéma de la Lune en son premier quartier. Il est établi que les Tziganes, lorsqu'ils aperçoivent la Lune nouvelle, s'arrêtent, se découvrent s'inclinent et murmurent une invocation. Voici ce que Zanko a confié au Père Chatard, et que nous répétons sous toutes réserves^[2] :

— Nous prononçons la prière suivante dès que la nouvelle Lune paraît à l'horizon : « La Lune nouvelle est sortie ; qu'elle nous soit chanceuse, qu'elle nous apporte la santé et la richesse ! ».

Jules Bloch prête à un informateur, — qu'il ne précise pas, — cette légende : Dundra, fils de Dieu, vient sur terre pour enseigner la vérité secrète aux Roms. Puis il remonta au ciel et depuis, sous le nom d'Alako, il règne sur la Lune. C'est là où il accueille l'âme des morts, et le sort des Tziganes, — vivants ou défunts, — est régi par les phases lunaires.

Les chefs des Tziganes de Russie et de Scandinavie possèderaient une statue d'Alako, — totem grand comme la main, — dont nous n'avons aucune description claire. Au solstice d'été, au cours d'un grand rassemblement. Alako serait honoré par des chants, des danses et un festin. *Alako* serait, en finnois, le nom de la Lune décroissante^[3].

Enfin, voici le témoignage de Martin Block^[4] :

« Un soir, alors que je séjournais dans une troupe de Tziganes très frustes, quand la Lune apparut soudain derrière les nuages les hommes ôtèrent leurs coiffures pouilleuses, s'inclinèrent et se mirent à murmurer des paroles pour moi inintelligibles. J'ignorais tout de la cérémonie, et ne devais faire aucune question à propos d'elle, sous peine d'attirer sur moi la défiance de ces gens. »

Symbole de la génération, de la puissance et de la fécondité, le phallus (le *lingua* des Hindous) est vénéré depuis la plus haute antiquité. Son symbole est étroitement associé aux manifestations de la Déesse Universelle.

Voilà qui confirmerait encore les origines lointaines de la tradition tzigane : En un village, raconte Péetrovitch, la femme, — tzigane, — d'un Serbe sédentaire préparait un festin pour la fête de son mari. Parmi les fleurs, les bougies et les gâteaux, elle plaça un phallus de bois. Ses invités serbes l'interrogeant, elle répondit que c'était un objet sacré, vénéré dans sa tribu et qu'il portait bonheur.

On ne connaît pas d'autres témoignages d'un culte phallique gitan. Mais ceux-ci savent rester extraordinairement secrets envers les *gadges*. On a suggéré que cette dévotion serait particulière aux femmes mariées...

1 — *L'Enfance du Christ*, par Sédir. (Bihorel-lez-Rouen-s.d.)

2 — cf : supra p. 120.

3 — *Les Tziganes...*, op. cit.

4 — *Mœurs et coutumes des Tziganes*, par Martin Block. (Paris 1936)

CHAPITRE V

Avant que d'aborder le problème du matriarcat chez les Tziganes, signalons une coïncidence qui n'est certainement pas fortuite si l'on se souvient que, parmi les sédentaires, il ne subsiste plus que deux traditions authentiques, dont celle des Compagnons^[1].

D'après Agricole Perdiguier dans son *Livre du Compagnonnage*, Maître Jacques était un des premiers maîtres artisans de Salomon. Il serait né en Gaule, aurait voyagé dès son jeune âge en Grèce, en Egypte, visitant les hauts lieux. Puis il serait arrivé à Jérusalem à l'âge de trente-six ans, après avoir pérégriné vingt et un ans. Il y travailla à la construction du Temple et fut nommé maître des tailleurs de pierre, des maçons et des menuisiers. Après l'achèvement du Temple, Maître Jacques quitta la Judée en compagnie de Soubise, un autre maître dont il se sépara bientôt à la suite d'une brouille. Il débarqua à Marseille avec treize compagnons et quarante disciples. A partir de ce moment, sa vie paraît s'identifier à celle du Christ. Il voyagea trois ans encore, pendant lesquels il eut à se défendre contre les embûches de disciples de Soubise, qui, un jour, l'assaillirent et le jetèrent dans un marais ; il parvint à se cacher derrière des joncs qui le sauvèrent.

« Enfin Maître Jacques, sa tâche terminée, se retira en Provence, à la Sainte-Baume, avec des disciples. Ce sont les descendants de ces disciples, préparés à la foi chrétienne, qui auraient accueilli quelques siècles plus tard Marie-Madeleine. Maître Jacques, retiré dans son ermitage, périt assassiné lui aussi. Comme le Christ, le baiser d'un traître le désigna à ses meurtriers : cinq hommes se jetèrent sur lui et le percèrent de cinq coups de poignard qui rappellent les cinq plaies du Christ. Il vécut encore quelques heures et avant d'expirer, fit ses adieux aux compagnons et pardonna à ses ennemis. Ses disciples l'ensevelirent dans une grotte, celle qui abrita Marie-Madeleine. Ils trouvèrent sur lui un petit jonc qu'il portait toujours, en souvenir de ces joncs qui lui avaient sauvé la vie en le dérochant à la vue de ses ennemis. On partagea ses habits. C'est ainsi que son chapeau serait allé aux chapeliers, sa tunique aux tailleurs de pierre qui la vénèrent toujours, ses sandales aux serruriers, son manteau aux menuisiers, sa ceinture aux charpentiers et son bourdon aux charrons. Celui qui l'avait trahi et dont la tradition prétend qu'il se nommait Géron alla se jeter dans un puits qui fut comblé.

« Soubise fut accusé, selon les uns, d'avoir été l'instigateur du meurtre de Maître Jacques. Selon les autres, il fut au contraire très affecté de sa mort. C'est en mémoire de Maître Jacques et de Marie-Madeleine que les Compagnons du Devoir vont en pèlerinage à la Sainte-Baume, au moins une fois dans leur vie. »

Cette rencontre, — en la personne de Marie-Madeleine, — des traditions des Sédentaires

1 — *Rituels des sociétés secrètes*, par Pierre Mariel. (Paris-1960)

taires et des Nomades^[1], est un sujet de méditation que nous proposons aux symbolistes.

On a vu l'étroite relation entre la religion de la *Magna Mater* et le matriarcat. Or, la société tzigane est, en son essence, matriarcale ou plus exactement, elle est synarchique dans le sens traditionnel du terme. Si le pouvoir temporel appartient au chef mâle l'autorité spirituelle est dévolue à une femme.

Cette femme, « mère de la tribu », est la Phuri-Daiï. Elle est à la fois conseillère, magicienne et, sans doute, prêtresse. On ignore si elle est choisie grâce à quelque intersigne, élue ou bien désignée héréditairement. C'est toujours une vieille femme qu'on nomme, par déférence « ma tante » (Bibi). Probablement elle est dépositaire d'une transmission initiatique et une de ses principales fonctions est de conserver intacts et de transmettre verbalement les secrets traditionnels.

Au lieu de s'adresser à la justice des gadgés, les Tziganes se constituent en tribunal, ou *Kriss*. Seuls les hommes y participent, mais par exception la *phuri-daiï* est présente. Elle a voix consultative. Elle « dit la loi », la loi tribale bien entendu. En fait, elle représente la Clémence par opposition à la Rigueur des mâles.

C'est la *phuri-daiï* qui annonce la naissance d'un enfant en jetant un bol d'eau sur les tentes ou les parois des verdines. C'est elle qui choisit le nom secret, le vrai nom, de chaque nouveau-né, ce nom qu'un *gadgé* ne doit jamais savoir et qui double celui de l'état-civil imposé par les autorités sédentaires.

La *phuri-daiï* n'est pas le seul témoignage de l'organisation matriarcale du peuple rom. Ce n'est pas la jeune épousée qui entre dans la famille de son mari, mais celui-ci qui fait partie désormais, de la famille de sa femme. Dans les cas, — assez rares, — d'exogamies tribales les enfants adoptent la langue, les coutumes de leur mère et non du père.

1 — Cf. supra : *Le pèlerinage des Saintes-Maries-de-la-Mer*.

CHAPITRE VI

Naissance, mariage, mort témoignent de l'antiquité profonde des traditions de la tribu prophétique. Il faudrait des volumes pour les décrire et les analyser. Mais nous en avons, pensons-nous, assez dit pour prouver ce que notre monde en décadence perdrait si les derniers nomades authentiques disparaissaient. Sans jouer les prophètes, nous aventurons même que la disparition ou la fixation des Tziganes serait un signe non équivoque de l'approche des Temps derniers. Pour parler comme René Guénon, la *solidification* de la Manifestation serait alors achevée...

Mais, avant que s'éloignent à jamais les dernières « verdines » :

*Comme un essaim chantant d'histrions en voyage
Dont la troupe décroît derrière le coteau...*

faisons l'ultime étape avec certains sédentaires que la Route a fascinés... qui ont quitté bourgeoisie, famille, sécurité, honneurs pour se fondre dans la tribu prophétique et, nés gadgés, devinrent plus Roms que les Roms^[1].

Vers 1740, une tribu tzigane campait aux portes de Darmstadt. Parmi ses musiciens, un violoniste témoignait de tant de talent que le bourgmestre le voulut entendre. Il fut surpris par son physique qui l'apparentait plus aux Germains qu'aux Tziganes. Pressé de questions, le nomade finit par avouer qu'en effet il n'appartenait pas par le sang à la tribu, mais qu'il avait été adopté, quelques mois plus tôt, par ses compagnons de voyage.

Et même il finit par dévoiler son état civil qui plongea le bourgmestre dans une stupéfaction profonde : ce musicien ambulancier, ce mendigot couchant sous la tente, partageant les hérissons rôtis et les poux des « rabouins » n'était autre que le fils aîné de Jean-Sébastien Bach, le *cantor* de Saint-Thomas ; Wilhem-Friedrich, né en 1710.

Ancien professeur de mathématiques et organiste de la cathédrale de Halle, Wilhelm avait abandonné une vie sédentaire et bourgeoise pour suivre les roulottes des Tziganes !

Se rendant aux prières du bourgmestre, Wilhelm-Friedrich abandonna ses frères d'adoption et devint maître de chapelle à Darmstadt. Mais bientôt la nostalgie de la route le reprit ; il quitta subrepticement la cité paisible et redevint Tzigane comme devant^[2].

Cette histoire paraîtrait incroyable si elle n'était pas corroborée par de nombreux témoignages^[3].

On pourrait l'expliquer par amour de la musique tzigane ou mieux par amour de quel-

1 — C'est, curieusement, l'équilibre des forces souhaité par Novalis, dans *Europe et Chrétienté*.

2 — *Les Tziganes*, de J.-P. Clébert, op. cit.

3 — *Voyages dans les cinq parties du monde*, par Joanne. (Paris 1896)

que belle Gitane. Mais c'eût été contredire Wilhelm-Friedrich lui-même. A ceux qui l'interrogeaient, il se contentait de répondre

— Je ne sais pas... je ne comprends pas moi-même. Je les ai rencontrés... je les ai suivis pendant quelques jours et ensuite une force plus puissante que ma volonté m'a contraint à m'intégrer à la tribu.

Envoûtement ? Fascination ? Résurgence ancestrale ? L'énigme ne sera jamais résolue.

Une seule chose est certaine : que cette attirance, cette aimantation psychique n'est pas exceptionnelle. A mesure que les tzigologues accumulent des dossiers, ils en découvrent de nouveaux exemples.

*
* *

Dont celui du marquis d'Ambreville qui, vers 1660, passionna la France entière, ayant été le héros de plusieurs plaintes foraines et d'estampes populaires.

Charles Grossart ou Groussart naquit à Ambreville-en-Beauce, hameau (maintenant disparu) proche de Chartres. Il appartenait à une famille bourgeoise, bien rentée, bien considérée, bien paisible quand, — lui aussi, ne put, après une rencontre fortuite, se soustraire à la fascination des Gypsies. Je recopie la légende d'un naïf portrait gravé par A. Leroux :

— Le vray portrait de Charles Grossard, soy-disant marquis d'Ambreville. Ce prétendu marquis nasquit à Ambreville-en-Beauce d'où il prit le nom de marquis ; il était bastart et s'estant adonné dès sa jeunesse avec des troupe d'Egyptiens et de Bohèmes, il en devint capitaine ; il était très agile de son corps et de ses mains. Faisant mille tours de souplesse, mais enfin s'étant abandonné à plusieurs friponneries qui l'avaient déjà fait aller aux galères dix ans et condamner mesme plusieurs fois dont il avait eu grâce, l'énormité de ses blasphèmes exécrales luy firent couper la langue et brûler en place de Grève, le dix-neuf juillet mil six cens quatre-vine six^[1]. »

Or, seuls les sorciers étaient condamnés au bûcher.

Charles d'Ambreville avait été condamné plusieurs fois aux galères comme en fait foi cette mention portée sur le registre d'écrou du Grand Châtelet, de l'an 1686

« Ce fameux scélérat, qui se disait marquis d'Ambreville et qui faisait la fonction de Bohémien de parole et d'effet, quoiqu'il fut natif de Chartres, qui a tant fait de meurtres, vols et assassins et qui s'était sauvé quatre fois des galères, s'estant enfin attaqué à la Divinité par son impiété et ses blasphèmes exécrales ».

Condamné à mort le 9 juillet, il fut brûlé vif le même jour après avoir fait amende honorable et avoir eu la langue coupée. Quatorze membres de sa tribu furent arrêtés en même temps que lui. On ne sait exactement ce qu'ils devinrent. Sans doute croupirent-ils dans quelque basse-fosse.

*
* *

Voici maintenant ce que le colonel de Rochas nous raconte d'un autre Tzigane par adoption

1 — *Les Tziganes dans l'ancienne France*, par François de Vaux de Foletier. (Paris-1956)

« L'abbé Adam, de Baïgorry, dévoré des feux de la concupiscence, s'était enrôlé dans une bande de bohémiens dont il ne tarda pas à devenir le chef. Mû par le seul désir d'assouvir ses passions charnelles, il ne versa jamais le sang et conserva même dans tout le cours de sa vie de débauches et d'attentats des sentiments généreux. Un soir d'hiver que la tempête faisait rage dans la montagne, il entra dans une ferme isolée pour y passer la nuit et n'y trouva qu'une jeune femme et deux ou trois enfants groupés autour de leur mère. Après s'être fait servir, il entre en conversation et apprend que cette femme était dans la plus triste situation, car elle venait de perdre son mari et était sur le point de perdre sa maison. Demain, dit-elle, mes enfants et moi nous serons jetés hors d'ici par tel fermier à qui mon pauvre défunt avait souscrit un billet que je n'ai pas les moyens de payer. Adam demande quelle est la somme, la pose sur les genoux de la femme et sort sans attendre ses remerciements. Inutile de dire ce qu'elle en fit dès le lendemain. Mais dans la nuit suivante, Adam assaille la maison de l'heureux créancier et le dévalise. Rentré en possession de son bien, il ne trouve rien de mieux à faire que de retourner chez la veuve pour lui remettre de bonnes provisions de bouche dont il s'était aussi emparé. Cet excès de générosité parut suspect à la jeune femme dont le trouble n'échappa pas à l'œil clairvoyant du Cartouche basque. « Ne craignez rien, madame », lui dit-il, « Adam sait respecter la vertu partout où il la trouve » et il la laissa aussi stupéfaite du nom de son bienfaiteur qu'elle n'avait pas reconnu que de son procédé charitable.

Dix années durant cet homme continua son existence criminelle et tomba enfin dans les mains de la *Sainte Hermandad*, dans une expédition de l'autre côté de la frontière. Il fut jeté dans les prisons de Pampelune où il ne tarda pas de donner des signes de repentir, à tel point qu'il devint un sujet d'édification pour ses compagnons de captivité. A l'expiration de sa peine, il demanda à rester en prison où il étonnait tout le monde par la rigueur de ses austérités, si bien qu'on le nomma aumônier de la citadelle où il était entré comme prisonnier. Et quand, après vingt ans, le glas funèbre annonça aux habitants de Pampelune la fin du bon larron, chacun disait : « Le saint est mort, le saint est mort ».

*

* *

Le meilleur document que nous possédions sur les « classes dangereuses » du XVI^e siècle est le récit de Pechon de Ruby : *La vie généreuse des Mercelots, Gueuz et Boësmiens*.

L'auteur, gentilhomme breton en rupture de ban, se joignit d'abord à une troupe de marchands ambulants, les Mercelots. Mais il les abandonna bientôt pour se faire admettre dans une « belle compagnie d'Égyptiens » ce qui nous vaut un précieux lexique de l'argot mêlé à de nombreux mots et expressions de la langue romanie. Il nous apporte aussi la preuve que la gent tzigane n'était pas aussi exclusive que de nos jours et qu'il était alors relativement facile d'y être admis par adoption.

Jean-Paul Clébert remarque, — sans y insister, — que la venue « officielle » des Bohémiens en France coïncide avec l'établissement des corporations de « gueuserie », ainsi nomme-t-on le groupement des mendiants, voleurs, a-sociaux, en des corporations ou sociétés secrètes. Parmi ces gueuseries rappelons les *Coquillards*, les *Cayments* et les *Gouliards* (ou *Gouliards*).

Or, si l'on en croit leur historiographe, Sosthène Grasset d'Orcet : « Nul dans l'histoire des temps modernes n'a joué un rôle plus considérable que l'association secrète connue

sous le nom de Gouliards^[1].

L'historien A. de Barbe affirme, avec sinon des preuves au moins des arguments troublants, que, vers 1438, de grands seigneurs^[2] furent admis « ès-bohèmeries », vivant pendant un temps d'épreuve parmi les Gitans et Bohémiens avec qui ils se seraient livrés à d'inquiétants sabbats. L'audacieux auteur va même plus loin. Il soutient qu'au XVIII^e siècle, la tradition des Bohèmeries était encore vivace : de grands seigneurs adoptent secrètement noms, coutumes et croyances des Bohémiens. Ils mènent une vie errante, affublés de loques, effectuent des expéditions rapineuses, puis reparaisent, ayant repris leur aspect habituel, à la Cour ou à la Ville. Parmi ces Bohémiens on aurait compté l'austère chancelier d'Aguesseau, initié sous le nom de Michel Morin.

Sans doute faut-il accueillir ces suppositions avec prudence. On convient que la filiation entre *Gouliards* et *Tziganes* n'a pas été établie d'une façon irréfutable. Il n'en reste pas moins que tout ceci rappelle la fascination que la race errante a exercée sur les sédentaires ; ainsi, peut-être, s'est perpétué, après des siècles de christianisme un vestige des religions celtiques et même pré-celtiques. Comme le dit excellemment Mme Loeffler-Lachaux

« La symbolique des premiers âges possède de parfaits conservateurs de ses formes extérieures chez les peuples ignorants. Ceux-ci en ont fidèlement perpétué l'existence, en reproduisant, siècle après siècle, certains rituels devenus automatiques. Plus ils ont été bornés et routiniers mieux ils nous instruisent aujourd'hui. Leurs coutumes, leurs danses, leurs fêtes, leur folklore auxquels rien n'a été changé, sont autant de miroirs où se reflète fidèlement un très ancien passé^[3]. »

*Je vais mon chemin comme l'oiseau : sans trace. Quelque jour, à
Son jour, j'arriverai. Il me guide. Il guide l'oiseau.*

Robert Browning.

1 — *Les Gouliards*, par Sosthène Grasset d'Orcet. (Revue britannique-1880)

2 — A. de Barbe cite Xaintrailles, le baron de Lhaire et le bâtard de Bourbon.

3 — *Le cercle : un symbole*, par M. Loeffler-Delachaux. (Genève1947)

QUELQUES ÉLÉMENTS BIBLIOGRAPHIQUES

- Charles Autran. — *La préhistoire aryenne du Christianisme*. (2 vol. Paris-1935).
- Paul Bataillard. — *De l'apparition et de la dispersion des Bohémiens en Europe*. (Paris-1843).
- Bercovici. — *The story of Gypsies*. (New-York-1928).
- J. Bloch. — *Les Tziganes*. (Que sais-je ? 580).
- Martin Block. — *Mœurs et coutumes des Tziganes*. (Paris-1936).
- G. Borrow. — *The Gypsies in Spain*. (Londres-1869).
- J. Boulnois. — *Le caducée et la symbolique indo-méditerranéenne*. (Paris-1939).
- R. P. Chatard. — *Zanko, traditions mœurs et coutumes des tziganes Chalderash*. (Paris-1959).
- Jean-Paul Clébert. — *Les Tziganes*. (Paris-1961).
- Mircea Eliade. — *Forgerons et alchimistes*. (Paris-1956).
- H. de Gallier. — *Filles nobles et magiciennes*.
- De Goeje. — *Contribution à l'histoire des Tziganes*. (Amsterdam 1875).
- H.M.G. Grellmann. — *Histoire des Bohémiens*. (Paris-1810).
- René Guénon. — *Le règne de la Quantité et les signes des Temps* (Paris-1945).
- J. Mac Munn. — *Mœurs et coutumes des basses classes de l'Inde*. (Paris-1934).
- Mateo Maxitnoff. — *Savina, Les Ursitory*. (Paris-1945 et 1947).
- J. Mathorez. — *Les étrangers en France sous l'Ancien Régime*. (Tome I Paris-1919).
- Francisque Michel. — *Le pays basque. Sa population, sa langue, sa littérature et sa musique*. (Paris-1857).
- Estienne Pasquier. — *Les recherches de la France*. (Paris-1602).
- Pechon de Ruby. — *La vie généreuse des mercelots, gueux et boesmiens...* (Réédition de 1927).
- V. de Rochas. — *Les parias de France et d'Espagne*. (Paris-1876).
- Sarat Chandra Roy. — *The Birhors*. (Calcutta-1925).
- P. Serboianu. — *Les Tziganes*. (Paris-1959).
- D. Yates. — *A book of Gypsies folk-tales*. (Londres-1948).
- Vaux de Foletier. — *Les Tziganes dans l'ancienne France*. (Paris-1956).
- Frans de Ville. — *Tziganes, témoins des temps*. (Bruxelles-1956).
- Jacques Yonne — *Enchantements sur Paris*. (Paris-1954).
- Zanko. — *Traditions, coutumes, légendes des Tziganes Chalderash*. (Paris-1959).
- Journal of the Gypsi Lore Society.

Note annexe

LES PREMIERS TZIGANES DEVANT PARIS, EN 1427
 D'APRÈS LES « RECHERCHES DE LA FRANCE »
 D'E. PASQUIER

«... Le dimanche après la mi-août, qui fut le dix-septième jour d'août 1427, vinrent à Paris douze tenanciers, comme ils disaient, c'est à savoir un duc, un comte et dix hommes tous à cheval et lesquels se disaient très bons chrétiens et étaient de la Basse-Egypte et encore disaient que il n'y avait pas grand temps que les chrétiens les avaient subjugués et tout leur pays et tous fait chrestienner ou mourir ceux qui ne voulaient l'être. Ceux qui furent baptisés furent seigneurs du pays comme avant et promirent d'être bons et loyaux et garder foi à Jésus-Christ jusqu'à la mort et avaient Roi et Reine dans leur pays. Quelque temps après qu'ils eurent pris la foi chrétienne, les Sarrazins les vinrent assaillir. Alors ils se rendirent à leurs ennemis, redevinrent païens comme devant et renoncèrent à Jésus-Christ.

« Il advint après que les chrétiens, comme l'Empereur d'Allemagne et autres sieurs, ayant appris la chose, leur coururent sus et les vainquirent ; ils demandèrent alors qu'on les laissât en leur pays, comme l'autre fois, pour devenir chrétiens. Mais l'Empereur et les autres seigneurs, par grande délibération de conseil, dirent que jamais ne tiendraient terre en leur pays si le pape ne le consentait et qu'il convenait qu'ils allassent au Saint-Père à Rome ; et là allèrent tous, petits et grands, à beaucoup de peine pour les enfants. Quant là ils furent, ils confessèrent en général leurs péchés. Quand le pape eut ouï leur confession, par grande délibération de conseil, leur ordonna en pénitence d'aller sept ans en suivant parmi le monde, sans coucher en lit, et pour avoir aucun confort pour leur dépense ordonna que tout évêque et abbé portant crosse leur donnerait pour une fois dix livres tournois ; et leur bailla lettres faisant mention de ce aux prélats de l'église et leur donna sa bénédiction ; puis se départirent et furent cinq ans par le monde avant qu'ils vinssent à Paris. Et vinrent le dix-septième jour d'août 1427, les douze devants dits, et le jour Saint-Jean Décolace vint le commun. Lequel on ne laissa point entrer dans Paris, mais par justice furent logés à la chapelle Saint-Denis et n'étaient point plus en tout, d'hommes, de femmes et d'enfants, que cent ou cent vingt ou environ. Et quand ils se partirent de leur pays, ils étaient mille ou douze cents ; mais le restant était mort en chemin.

« Quand ils furent à la chapelle, on ne vit jamais plus grande allée de gens à la bénédiction du lendit qui là allait de Paris, de Saint Denis et d'entour Paris pour les voir. Et vrai que le plus et presque tous avaient les oreilles percées et en chacun oreille un anneau d'argent ou

deux en chacune, et disaient que c'étaient gentilleses en leur pays. Les hommes étaient très noirs, les cheveux crépés, et les plus laides femmes que l'on peut voir et les plus noires ; toutes avaient le visage déployé, cheveux noirs comme la queue d'un cheval ; pour toute robe, une vieille toile très grosse, d'un lien de drap ou de corde liée sur l'épaule et dessus une pauvre chemise pour parment ; bref, c'étaient les plus pauvres créatures que l'on vit jamais venir en France d'âge d'homme, et néanmoins leur pauvreté, en leur compagnie avaient sorcières qui regardaient ès mains des gens et disaient ce qu'advenu leur était ou à advenir, et mirent contens en plusieurs mariages, car elles disaient : « Ta femme t'a fait coup ». Et qui pis était, en parlant aux créatures par art magique ou autrement, par l'ennemi d'enfer ou par entrejet d'habileté faisaient vider les bourses aux gens et les mettaient en leurs bourses comme on disait. Et vraiment j'y fus trois ou quatre fois pour parler à eux, mais jamais ne m'aperçus d'un denier de perte, ni les vis regarder en main. Mais ainsi le disait le peuple partout ; tant est que la nouvelle en vint à l'évêque de Paris, lequel y alla et mena avec lui un frère prêcheur, nommé le petit Jacobin, lequel par le commandement de l'évêque fit là une belle prédication, en excommuniant tous ceux et celles qui se faisaient et qui avaient cru et montré leurs mains ; et convint qu'ils s'en allassent, et se partirent le jour de Notre-Dame, en septembre, et s'en allèrent vers Pontoise. »

L'ALLEMAGNE PAÏENNE

CHAPITRE PREMIER

Proliges sur bien des points, les juges du tribunal militaire international de Nuremberg sont restés singulièrement discrets sur la jeunesse de Rudolf Hess. Ils ne se sont intéressés au second personnage du III^e Reich qu'à partir de sa rencontre avec Adolf Hitler.

Quand on consulte les comptes rendus du procès des grands criminels de guerre^[1], — et spécialement le tome VII, — on apprend que Hess naquit à Alexandrie en 1894.

Son père est un négociant de nationalité allemande, établi en Egypte depuis de nombreuses années. Sa mère, allemande aussi, est de bonne souche bavaroise.

Le petit Rudolf reste en Egypte jusqu'à l'âge de douze ans. Elevé au lycée français du Caire, il y fait de bonnes études, y apprend notre langue et l'anglais. Envoyé ensuite en Allemagne, il est pensionnaire dans une institution renommée de Bad-Godesberg, près de Bonn, en Rhénanie. Il continue ses études à Neuchâtel, puis, — ses parents le destinant à l'Export-Import, — fait un stage dans une grande firme d'exportation à Hambourg, stage étant interrompu par la mobilisation générale de 1914. Mobilisé, Rudolf se conduit vaillamment ; en novembre 1918, il est lieutenant-aviateur.

Démobilisé en 1919, il se fait inscrire à l'Université de Munich où il a pour professeur le docteur Karl Haushofer créateur de la *Geopolitik*, un des cerveaux du futur national-socialisme. Haushofer tient Rudolf Hess pour son disciple préféré, et son fils Heinz deviendra l'ami intime du « bras droit » d'Hitler.

Ses études entreprises en Europe n'ont jamais séparé totalement Rudolf de la terre d'Egypte. Il est revenu près de ses parents pendant chaque grandes vacances. Adolescent intuitif, inquiet, il a subi, — il a recherché, — la fascination du pays le plus « ensorcelant » du monde depuis des millénaires. On ne se guérit pas de l'Egypte comme le prouve l'œuvre romanesque de Laurence Durell^[2].)

« C'est au Caire^[3] », écrit Paul Brunton, « que j'ai découvert, innombrables, médiums et magiciens, devins et astrologues, sorciers et diseurs de bonne aventure, fakirs et saints hommes. Toutes leurs variétés s'y présentaient, n'en déplaise aux rigueurs du gouvernement qui ont marqué combien peu ils lui agréent en prohibant la plupart de leurs pratiques... Des charlatans prenaient au piège des esprits crédules, des hâbleurs puérils trouvaient des auditeurs les écoutant religieusement, des voyants s'abusant eux-mêmes faisaient partager au bon public leurs aberrations... »

1 — Tome VII des procès-verbaux : audiences du 5 février au 19 février 1946.

2 — Particulièrement dans *Justine*.

3 — *L'Égypte secrète* de Paul Brunton, traduit de l'anglais par Jacques Marty. (Paris-1960)

Mais, parmi ces « abstrauteurs de quintessence », il n'y avait pas seulement des charlatans et des fumistes. Qui en était digne découvrait d'authentiques adeptes, des Maîtres spirituels. Paul Brunton lui-même en a rencontré plusieurs dont il parle avec respect.

Pendant son adolescence, Rudolf Hess avait fréquenté ce milieu trouble et singulièrement attachant. D'origine luthérienne, mais détaché de la foi évangélique, il n'en avait pas moins gardé la nostalgie du Sacré ; d'abord en curieux, puis en dilettante, enfin en chercheur, il s'y était plus ou moins mêlé. Avait-il expérimenté, sous la direction d'un *gourou*, quelque *yoga* ? C'est fort probable.

La paix signée, Rudolf Hess était revenu en Egypte pour tâcher de mettre un peu d'ordre dans l'héritage de ses parents, morts pendant la guerre mondiale. Ces multiples démarches s'avèrent décevantes. Il fallut se rendre à l'évidence : la ruine était irrémédiable.

Rudolf Hess en prit d'autant mieux son parti qu'il n'était pas (et ne deviendra jamais) homme d'argent. Mais, surtout, une rencontre insolite le détourna de ses soucis pécuniaires.

Un goût commun pour le Mystère et les sciences occultes scella son amitié avec un jeune Nantais, établi en Egypte et qui, sous le couvert de vendre des machines agricoles, prenait des contacts discrets, — mais efficaces, — avec les Initiés, les Adeptes, les Maîtres qui comme nous l'avons dit, avaient établi leurs quartiers généraux sur les bords du Nil. Vivian Postel^[1] conduisit son nouvel ami d'une main sûre dans le labyrinthe occultiste, puis l'incita à se rendre à Paris, ou, plus exactement, à Boulogne-sur-Seine.

*

* *

A Paris, Rudolf Hess fut cordialement accueilli par le frère cadet de Vivian, journaliste de talent. Ainsi le Germano-Egyptien fut-il introduit parmi les « chercheurs » d'un *Institut d'Eurythmothérapie* installé dans un hôtel particulier voisin de l'actuel Parc des Princes^[2].

Cet Institut avait pour objet de diffuser une nouvelle méthode de rééducation destinée aux enfants arriérés. En fait, il servait surtout de laboratoire de recherches psychologiques et magiques aux *Veilleurs*. Ainsi se nommaient des intellectuels et des artistes qui élaboraient un plan de rénovation sociale et qui, à cet effet, éditaient deux revues, *L'Affranchi* et la *Revue Baltique*.

Dans les articles de la *Revue Baltique*, on parlait, à mi-mot, d'une mission spirituelle des Baltes, et la couverture était ornée d'un *Svastika*.

Reprenant et précisant les théories émises par Théodore Poesche en 1878, puis Karl Penka en 1883, et surtout les études récentes de Ludwig Wilser (1850-1923), la *Revue Baltique* suggérait que les Aryens d'Europe venaient non pas de l'Inde ou de l'Iran, mais de la région arctique, en quelque sorte du Pôle Nord^[3].

« Le type blond européen dolichocéphale a une couleur de peau et une pigmentation qui ne peuvent s'être développées que dans une région nordique » affirmait Ludwig Wilser.

Rudolf Hess lut avec une attention passionnée l'ouvrage fondamental de Wilser ; dans le cœur de tout Allemand sommeille une nostalgie, un vague à l'âme métaphysique (*seh-*

1 — Ainsi le nommerons-nous.

2 — Il mito del Sangue, de Julius Evola. (Milan-1942)

3 — Dans les *Etudes traditionnelles*, les articles de Tilak sur les mouvements de l'axe polaire de la Terre et les traditions védiques.

sucht). *Origine et préhistoire des Aryens* satisfaisait cette tendance profonde, archétypique^[1].

Selon le grand promoteur du racisme, il y avait une vingtaine de millénaires, la race aryenne peuplait le continent arctique où régnait un climat tempéré.

Mais notre globe est soumis à des alternances de chaud et de froid ; chaque cycle durant en moyenne cent siècles. Les géologues distinguent, depuis le début du Quaternaire, plusieurs « glaciations » dont les trois dernières sont nommées Würm I, II et III. Würm III, la plus « récente », se situant environ il y a douze mille années^[2].

C'est Würm III qui couvrit le continent arctique d'une calotte de glace et y rendit la vie impossible. Les Aryens furent contraints d'émigrer par vagues successives. Ainsi envahirent-ils l'Europe septentrionale puis, de proche en proche, ils atteignirent le Proche-Orient et poussèrent jusqu'à l'Inde, et même Ceylan, mais en contournant le plateau du Dekkan.

Ainsi, des anthropologues, découvrirent-ils — du Groënland à Ceylan — des crânes d'individus dolichocéphales^[3] au cœur même des populations brachycéphales^[4].

Rudolf Hess fut particulièrement frappé par une tradition lombardo-byzantine que Ludwig Wilser rapportait à l'appui de sa thèse :

La Scandinavie fut, immédiatement après la première émigration aryenne, le *vagina gentium* des diverses ramifications aryennes. Les tribus baltes, — Estes, Lettes, Lithuaniens, — furent les dernières à quitter le berceau de l'Aryanisme. Non seulement ils en ont conservé le sang et les caractères anatomiques les plus purs, mais encore ils ont gardé, à travers les siècles, sans jamais l'altérer, la Tradition spirituelle aryenne. Ainsi la langue lithuanienne, la plus vieille d'Europe, ressemble-t-elle singulièrement au sanscrit, langue sacrée des Aryens de l'Inde.

Malgré les vicissitudes de l'Histoire et une apparente conversion au Christianisme, les Baltes, aryens pur-sang, sont d'une façon extra-temporelle en relation sur-consciente avec le Centre Polaire, qui est nommé Thulé dans plusieurs traditions authentiques^[5]. Thulé est la vraie patrie spirituelle de l'Aryen blond^[6]. C'est la « Terre des Ancêtres ». Son idéogramme est le signe polaire par excellence : le Svastika^[7].

Thulé transmet un authentique message initiatique. Elle éveille les hommes ordinaires de bonne race ; elle en fait des deux-fois-nés, ce qui correspond très exactement à l'étymologie d'*Aryen*^[8].

Déjà, dans ses *Anecdota*, Procope raconte que les habitants de Thulé célébraient de grandes fêtes aux solstices et qu'ils adoraient le Soleil. Or, le *Svastika*, (on l'affirmait dans l'entourage de Rudolf Hess), était aussi un symbole solaire. Le culte véritable des Aryens

1 — Berlin-1899.

2 — *La Préhistoire* par Leroi-Gourhan ; *Histoire universelle*, Tome I. (Editions de la Pléiade)

3 — On nomme *dolichocéphale* un homme dont la longueur du crâne l'emporte environ d'un quart sur la largeur.

4 — On nomme *brachycéphale* un homme dont le crâne est peu allongé.

5 — *Le Roi du Monde*, de René Guénon. (Paris-1927)

6 — D'où la célèbre ballade de l'Initié Goethe : *Es war ein König von Tulé* qui a une signification ésotérique.

7 — *Le Symbolisme de la Croix* par René Guénon. (Paris-1924)

8 — *Les Germains*, par Carl Clémen. (*Histoire des religions*, Tome I).

étant, par excellence, solaire, masculin, héroïque, à l'opposé des cultes lunaires, féminins, propitiatoires, des Grandes Déeses.

Ces révélations métaphysiques enchantaient Rudolf Hess. D'autant plus qu'il y retrouvait des échos de ce que déjà, on lui avait enseigné en Egypte : l'Initié est un éveillé. L'homme ordinaire vit dans un songe dont il n'a même pas conscience.

Si diverses que soient les diverses méthodes initiatiques, elles ont un but commun : réveiller le profane endormi pour en faire un homme éveillé^[1]. N'était-ce pas aussi à quoi tendaient les proclamations de *L'Affranchi* et les exercices de *l'Institut d'Eurythmothérapie* ?

Au cours d'instructions réservées à quelques-uns, on y proclamait :

« C'est le sens de l'excès qui fait les génies, tous les grands chefs et les vrais mystiques. Mais c'est aussi l'excès qui fait l'ivrogne, le criminel, le fou furieux. Devant l'Eternel, ils se valent. La Société juge et désigne les uns comme bienfaiteurs de l'humanité, les autres comme malfaiteurs... Que deviendrait la multitude des médiocrités si, de temps en temps, ne naissaient pas des excessifs, des génies qui la commandent avec un fouet de fer ? »

Mais Rudolf Hess et ses nouveaux amis descendaient de ces hauteurs vertigineuses et glacées pour retrouver le sens des réalités contemporaines^[2].

1 — *La Doctrine de l'éveil*, de Julius Evola. (traduction : Paris-1953)

2 — Cf. *Annexe A*.

CHAPITRE II

Au bout de quelques mois, Rudolf Hess quitta la France et revint à Munich. Il y épousa une jolie jeune fille, Ilse Prohl, fille d'un médecin militaire, qui lui donna un fils. Ce fut toujours un ménage uni, bien qu'Ilse ne partageât point l'attraction de son mari pour les sciences secrètes.

Si court qu'ait été le séjour parmi les prophètes du *Baltikum*, Rudolf Hess n'en resta pas moins profondément marqué. Déjà l'Égypte lui avait donné la curiosité de l'Occulte. Et bien rare est celui qui, ayant goûté au « *Mysterium* », peut ensuite s'en éloigner. Si la religion est, selon Lénine, l'opium du peuple, l'occultisme est la cocaïne de l'intellectuel, Il en est obsédé, quitte à payer très cher les pouvoirs vrais ou supposés qu'il acquiert.

Peu de temps après son retour en Bavière, Rudolf Hess rencontra Adolf Hitler. Il le suivit immédiatement et fut parmi les premiers inscrits au parti national-socialiste.

*

* *

Jusqu'au moment où Hitler conduisit l'Allemagne avec une verge de fer, les sociétés secrètes qui pullulaient s'y firent une guerre sournoise et acharnée. Une des premières missions confiées à Rudolf Hess fut de les surveiller, puis ensuite de les interdire, au seul profit des associations conformes à l'idéal national-socialiste.

Aux environs de 1923, les animateurs du *Groupe Thulé* se réunissaient souvent dans la belle demeure des Goering, aux environs de Munich, à Obermenzig^[1].

A ses débuts, Thulé fut une société savante de recherches ethnographiques. Sous la direction du professeur Félix Niedner, elle édita, à partir de 1912, une compilation en vingt-quatre volumes : *Altnordische dichtung und prosa*.

La guerre en dispersa les collaborateurs. Un grand nombre d'entre eux disparurent. La paix revenue, le groupe se reforma mais prit une orientation nouvelle sous l'influence de Paul Rohrbach^[2].

Né à Irgen, en Russie balte, en 1869, Paul Rohrbach fut d'abord professeur au gymnase de Mittau (Courlande) puis à l'Université de Dorpat. Il obtint la naturalisation allemande, enseigna aux Universités de Berlin et de Strasbourg, devint commissaire impérial en Afrique occidentale allemande. Ensuite il voyagea longuement en Turquie et en Perse. Pendant la guerre, il dirigea l'*Office Central d'Information Etrangère*, un service d'espionnage.

1 — Cf. *Annexe C*.

2 — Cf. *Annexe C*.

En 1920, il édita *La Pensée allemande dans le Monde*, qui connut, dans son pays, le plus gros tirage du XX^e siècle (cent vingt mille exemplaires). Auparavant, il avait publié de nombreux ouvrages relatifs à l'Asie et au pangermanisme. En 1916, Charles Andler écrivait : « Il n'y a pas d'écrivains qui ait eu plus de crédit que Paul Rohrbach, ces dernières années ».

Adolf Hitler l'envoya en Amérique du Sud, aux Indes et en Asie orientale. Il mourut avant l'écroulement du III^e Reich^[1].

Ce fut Paul Rohrbach qui introduisit le docteur Karl Haushofer dans le groupe Thulé, puis lui en laissa la direction. Haushofer en fit le centre occulte du Nazisme.

Etudiant à Munich, Rudolf Hess avait été le disciple préféré d'Haushofer ; il devint l'ami intime de son fils Heinz ; ce fut même ce dernier qui lui donna une lettre d'introduction pour le duc d'Hamilton, lors de l'équipée du 10 mai 1941^[2].

Ainsi Rudolf Hess retrouva à Thulé plusieurs enseignements ésotériques, divers en apparence, mais qui, en réalité, appliquaient tous la même Règle d'Or : l'Homme ordinaire dort : L'Initié, seul, est éveillé. L'Éveil donne tous les pouvoirs et tous les droits.

Un autre ami de Rudolf Hess dans le *Groupe Thulé* fut Dietrich Eckart. Journaliste, romancier, traducteur, poète, il a laissé une œuvre littéraire estimable. Il collabora, avant la guerre de 1914, au *Berliner Lokalanzeiger* et fit jouer des drames historiques mettant en scène les Hohenstauffen ; il traduisit *Peer Gynt* et acquit une certaine notoriété comme critique musical, fanatique de Richard Wagner^[3].

Revenu écœuré de la guerre, persuadé que l'armée allemande avait été trahie par les spéculateurs de l'arrière, il fonda, en 1919, à Munich, une revue nationaliste et antisémite : *Auf gut Deutsch*. Il crée aussi, la même année, une *Alliance des citoyens allemands*, et ce fut lui qui « lança » Alfred Rosenberg et... Adolf Hitler^[4].

Rosenberg et Eckart deviennent d'intimes amis. Le romancier fait admettre son collaborateur au *Groupe Thulé*. « Après un certain temps », confie Rosenberg, « j'entendis parler d'un nommé Adolf Hitler qui s'était rallié à la D.A.P.^[5] et qui tenait dans ce cadre des discours dignes d'attention. Il rendit à son tour des visites à Eckart et c'est au cours d'une de ces visites que je fis sa connaissance. Cette relation détermina mon propre destin et lui donna sa place dans le destin de la nation allemande... »

C'est à cette date que se place un événement capital, que Konrad Heiden évoque, prudemment, en quelques mots :

« Eckart entreprit la formation spirituelle d'Adolf Hitler »^[6].

Autrement dit, il l'introduisit dans le *Groupe Thulé* et lui en communiqua les arcanes.

Il semble bien que jusque là *Thulé* soit resté assez « dilettante », légèrement snob. Hitler fut le premier prolétaire à y être admis. Voici ce que nous apprennent Görnitz et Quint^[7] :

1 — Cf. Annexe C.

2 — *Rudolf Hess*, par James Leasor. (op. cit.) Albrecht Haushofer, compromis dans l'attentat contre Hitler, du 20 juillet 1944, fut assassiné par des S.S. dans la prison de Moabit, à Berlin..

3 — *La Montée au pouvoir d'Adolf Hitler*, par Walter Görnitz et Herbert A. Quint ; traduction française de M. Muller-Strauss et R. Jouan. (Paris-1953)

4 — *Mémoires de Rosenberg*, traduits par Raoul Eymann. (op. cit.)

5 — Deutsche Arbeiter Partei. (Parti des travailleurs allemands).

6 — *Adolf Hitler*, par Konrad Heiden, traduit par Armand Pierhal. (Paris-1951)

7 — Op. cit.

« Thulé s'occupait du patrimoine spirituel des Aryens nordiques, lesquels seraient « les porteurs de la Lumière » pour le monde entier. Dans cette association, on pouvait voir, à côté d'aristocrates comme la comtesse Heila von Westarp, le prince Gustav-Franz von Thurn und Taxis, le baron Wilhem Seidlitz et son épouse, des artistes, des bourgeois aisés, des étudiants, dont Rudolf Hess et les médecins Gutberlette et Morrell^[1].

Le groupe-franc *Oberland* était la couverture extérieure de Thulé qui se réunissait dans l'*Hôtel des Quatre-Saisons*.

Tandis que Thulé rassemblait des forces occultes, la révolution grondait en Bavière. Les attentats se succédaient. Le 21 février, Eisner, chef du gouvernement bavarois, fut abattu dans la rue par le comte Anton Arco-Valley. En plein Landtag, un Spartakiste tua deux députés. Sous la menace communiste, Hoffmann, successeur d'Eisner, quitta précipitamment Munich. Le 7 avril 1919, la république des soviets bavarois fut proclamée.

Le 16 avril, des gardes rouges perquisitionnèrent au siège de la *Thulé Gesellschaft*. Ils appréhendèrent le prince von Thurn und Taxis, la comtesse von Westarp et le baron von Seidlitz. Tous trois furent fusillés, après une parodie de jugement, le 30 avril 1919, sur ordre du marin Erglhofer, commandant de l'armée rouge en Bavière.

Mais les 1^{er} et 2 mai 1919, les troupes régulières délivrèrent Munich et y exercèrent une répression impitoyable.

Ainsi Thulé avait ses martyrs ! Le sang sacrificiel avait coulé. Le Groupe en prit une orientation nouvelle. Tout ce qu'il pouvait y avoir en lui d'académique cessa et l'on s'y consacra à la Magie.

*

* *

Un ami en qui j'ai toute confiance, mais dont je ne puis citer ici le nom ni les sources, m'affirme qu'à cette époque les futurs dirigeants du III^e Reich redonnèrent force et vigueur aux cultes pagano-germaniques. Mais pour ne pas se contenter d'une parodie, il fallait une transmission d'influx^[2]. Comment cette transmission eut-elle lieu ? Sans doute grâce à Haushofer. Lors de son voyage au Thibet, il avait rencontré des maîtres occultes de haut rang.

Sur les pentes sauvages du Brockenberg, où se déroulait le sabbat durant le moyen âge^[3], auraient eu lieu des rites orgiaques et l'on a prétendu que, durant une de ces cérémonies, Rudolf Hess, ayant été envoûté, aurait perdu la raison...

Au témoignage de mon correspondant, on pratiquerait encore, dans le Harz ou les Erzgebirge, ces sabbats. J'ai une absolue confiance en mon informateur, mais comme il ne peut étayer ses dires d'aucun document, je préfère ne pas insister et m'en tenir aux faits indubitables.

Pourtant, un « détail » semble corroborer ces « on-dit ». Dans toute cérémonie magique, la participation d'un médium est indispensable.

1 — Morrell, le futur médecin personnel du Führer.

2 — Sur les transmissions d'influx dans la sorcellerie, lire *Samson, fils de Samson*, par Frédéric Lefevre. (Paris-1932)

3 — Lire à ce sujet *La Magie d'Arbatel*, commentée par Robert Ambelain. (Paris-1960) ; *Introduzione alla magia quale scienza dell'lo* de Julius Evola. (Milan-1927-29)

Médium qui sert d'intermédiaire entre les humains et... les *Autres*, anges, démons, larves, lémures, Tous les grimoires y insistent^[1].

Or, le *Groupe Thulé* eut son médium. On choisit un ancien clochard, ancien combattant de 1914 à 1918, tombé dans la pire misère, un autodidacte doué d'un extraordinaire magnétisme naturel. Il se nommait Adolf Hitler et l'on comptait sur lui pour répandre à l'extérieur effluves et doctrines de Thulé. Il servirait, avant tout, d'intermédiaire entre le Groupe et la masse des profanes.

Pourquoi le choisit-on ? D'abord parce que c'était (qu'on nous passe l'expression argotique) une « grande gueule ». En Allemane (à l'inverse des Latins) les bons orateurs sont rares. Hitler, enfant du peuple, savait parler aux gens simples. Il ne discutait jamais : il affirmait, mais avec quelle conviction !

Ensuite, pauvre, sans famille, sans ami, sans appui, il était et resterait une marionnette passive dont les Initiés tireraient les ficelles. Cessera-t-il de plaire ? Deviendrait-il trop exigeant ? On le fera disparaître sans que personne s'en inquiète.

Comme a dit, à peu près, Bossuet : « On ne l'a appelé que pour faire nombre. Et la pièce n'en aurait pas été moins bien jouée s'il était resté derrière le décor... » C'est tout au moins ce que croyaient les Adeptes...

Mais ces raisons, bien humaines, passaient après d'autres, occultes. Aux yeux de ces magiciens. Hitler était prédestiné. En effet, il était né le 20 avril 1889, en fin d'après-midi, à Braunau-am-Inn, petit bourg situé à la frontière austro-bavaroise.

Or, — fait inexplicable mais indéniable, — Braunau est une véritable pépinière de médiums. Jean de Pange, dès 1940, écrivait : « Braunau est un centre de médiums. Un des plus connus est Frau Mockhammes qui, en 1920, épousa à Vienne le prince Joachim de Prusse. C'est de Braunau que le fameux métapsychiste, le baron Schrenk-Nozing, faisait venir ses sujets dont l'un était précisément un cousin d'Hitler ».

Hitler eut la même nourrice que Willy Schneider, extraordinaire médium qui, avec son frère Rudy, s'exhiba dans le monde entier. De tous temps, cette zone austro-bavaroise fut un lieu de prédilection pour ces mystiques indépendants que les luthériens nomment, avec mépris, des « enthousiastes » ou « fantastes »^[2].

D'autre part, l'horoscope d'Hitler manifestait une vocation certaine pour la voyance et les sciences psychiques, ayant la Lune en Maison IX.

1 — *Le Matin des Magiciens*, par Louis Pauwels et Jacques Bergier. (Paris-1960)

2 — *Mystiques, spirituels et alchimistes au XVIe siècle allemand*, Par Alexandre Koyré. (Paris-1955)

CHAPITRE III

Le choix s'avéra d'abord heureux : l'homme assimilait les techniques magiques avec une facilité merveilleuse. Il était déjà imbu de toute une littérature mystico-politique qui l'avait d'autant plus influencé qu'il l'avait mal digérée. Il était à la fois sensible et aigri et sa qualité d'ancien combattant valeureux lui valait, d'emblée, le préjugé favorable des nationalistes. Malheureusement son physique était ingrat et il ne pouvait se débarrasser d'un affreux accent de terroir. Mais on l'oubliait dès qu'il prenait la parole. Quel orateur !

Toute une série d'études, d'articles inspirés par le *Centre* sensibilisèrent l'opinion publique à son égard. Les vrais dirigeants tenaient une excellente marionnette dont ils tiraient les ficelles, quitte à la détruire si elle devenait encombrante.

Voici le ton prophétique d'un livre qui, en 1922, eut un immense retentissement^[1] :

« Un jour viendra où il s'annoncera, Lui, que tous nous attendons, pleins d'espoir ; des centaines de milliers de cerveaux portent déjà son effigie au fond d'eux-mêmes, des millions de voix l'invoquent quotidiennement. L'esprit allemand, unanimement, le pressent.

« D'où viendra-t-il ? Personne ne le sait. Peut-être d'un palais, peut-être d'une cabane. Mais chacun le reconnaîtra aussitôt et s'écriera : C'est lui, notre Guide ! (*Führer*). Chacun l'acclamera, chacun lui obéira. Pourquoi ? Parce qu'une puissance extraordinaire rayonnera de sa personne... Un brutal, mais en même temps un bon... qui méprise les plaisirs faciles mais se réjouit du Beau. Le meilleur de son être, c'est son Verbe. Sa parole a un son plein et pur comme une cloche et elle résonne au cœur de chacun... Lui seul sait ce que sont vraiment les âmes ; il joue sur elles comme sur les cordes d'un piano. »

Ce serait bien mal connaître les dessous de la politique mondiale que de s'étonner de cette intrusion de la Magie dans la Chose Publique. En réalité, de tous temps, — et maintenant plus que jamais, — les sociétés secrètes mènent le monde.

Pour ne citer qu'un exemple, rappelons le rôle des Illuminés dans la préparation de la Révolution française et celui des Carbonari dans l'unité italienne.

Dans un des livres-clefs de notre époque, *Vers un nouveau prophétisme* de Raymond Abellio, nous lisons en effet^[2].

« La seule voie qui reste ouverte aux chefs de la technocratie européenne, c'est l'exploitation technique de la métapsychique et des dérivations des sciences occultes à des fins de puissance humaine... C'est en effet une erreur complète de penser que les temps mo-

1 — *Der-Feldherr Psychologos. (Ein Suchen nach dem Führer der deutschen Zukunft)*, par Kurt Hesse. (Berlin-1922). (*Le maréchal Psychologos : à la recherche du guide de l'avenir allemand.*)

2 — *Vers un nouveau prophétisme*, par Raymond Abellio. (Genève] 947)

dernes, en détruisant peu à peu la crainte de certains phénomènes magiques (sorcellerie, envoûtement, etc.) aient affermi et assuré les âmes jusqu'à leur permettre de résister à ce danger par le manque même de sa représentation... Évidemment, la Magie saura choisir des voies moins grossières qu'autrefois... »

« Une telle situation (le Matérialisme) faisait suffisamment l'affaire des Magiciens pour que ceux-ci n'eussent pas besoin de se multiplier et surtout de se manifester par des phénomènes « a-normaux » la foule innombrable des indifférents et des incroyants se trouva même agir à la place des Magiciens pour promouvoir l'Involution (la décadence). »

*

* *

Si les initiés de Thulé n'avaient pas été obnubilés par un antisémitisme fanatique, ils se seraient souvenus d'une légende propagée depuis le moyen-âge par les rabbins cabbalistes de Prague : la légende de *Golem*.

Le *Golem* est un « homme artificiel » qu'un magicien anime en traçant sur son front un pentacle. Ainsi, cette créature (analogue au *zombi* antillais) obéit-elle, — en esclave, — dans une demi-inconscience, aux ordres, même les plus insolites, de son Maître. Mais si le *Golem* parvient à effacer de son front le signe magique qui l'envoûte, il se révolte, étouffe le magicien, et devient alors un être démoniaque qui répand autour de lui le Mal et la Mort, jusqu'à ce qu'il rencontre un autre *Golem*. Alors les deux maudits se livrent un duel implacable. Pour le bien des pauvres humains, qu'il plaise au Ciel que les deux monstres se détruisent mutuellement dans ce combat infernal dont les échos ébranlent l'équilibre tellurique et la société humaine^[1] !

Qu'Adolf Hitler ait été un *golem*, un grand nombre de ceux qui l'ont approché en portent témoignage :

« Certains pensent », écrit Denis de Rougemont, « pour l'avoir éprouvé en sa présence par une espèce de frisson d'horreur sacrée, qu'il est le siège d'une Domination, d'un Trône ou d'une Puissance, ainsi que Saint-Paul désigne les esprits de second rang qui peuvent aussi échoir dans un corps d'homme quelconque et l'occuper comme une garnison... D'où lui vient son énergie ? On sent bien qu'elle n'est pas de l'individu et même qu'elle ne saurait se manifester autant que l'individu ne compte pas ; ce n'est que le support d'une puissance qui échappe à notre psychologie^[2]... »

« Ce que le possédé est chez les sauvages, l'individu appelé médium l'est chez les civilisés... Le comportement d'Hitler devant les foules électrisées en est une illustration », constate Ph. de Felice^[3].

« On ne peut comprendre », affirme Rauschnig, « les plans politiques d'Hitler que si l'on connaît ses arrière-pensées et sa conviction que l'Homme est en relations magiques avec l'Univers^[4]. »

Il insiste :

« Devant Hitler, on est obligé de penser aux médiums. La plupart du temps, ce sont

1 — *Le Golem*, par Gustav Meyrinck, traduit par E. von Etthofen et M. Perrenoud. (Paris-1962) Le texte original en allemand parut en 1915.

2 — Cité dans *Le Matin des Magiciens*.

3 — *Foules en délire. Extases collectives*, par Ph. de Felice. (Paris-1947)

4 — *Hitler m'a dit*, par Karl Rauschnig. (Paris-s. d.)

des êtres ordinaires, insignifiants. Subitement il leur tombe comme du ciel des pouvoirs qui les élèvent bien au-dessus de l'humaine mesure... Le médium est possédé. Délivré, il retombe dans la médiocrité... Il existe des forces démoniaques dont le personnage nommé Hitler n'est que le véhicule momentané. »

L'ambassadeur François-Poncet, — après avoir assisté à un rassemblement nazi de Nuremberg, — constate :

« Hitler entrait dans une sorte de transe médiumnique. Son visage touchait au ravissement extatique^[1]. »

On pourrait recueillir d'innombrables témoignages, tous concordants.

*
* *

En quoi consistait l'entraînement magique, le Yoga d'Occident, auquel Adolf Hitler fut soumis ?

Nous sommes obligés de reconnaître que nous ne savons rien de précis. Nous ne pouvons qu'échafauder des hypothèses. Et d'abord en rappelant la stricte discipline à laquelle Hitler se conformait scrupuleusement en toutes circonstances : ni viande, ni alcool, ni tabac, de longues heures de solitude, des méditations nocturnes. Tous ceux qui l'ont approché ont reconnu qu'il se « rechargeait » dans les montagnes, spécialement en faisant retraite à Berchtesgaden, comme en écoutant du Wagner.

Mais ceci est trop vague pour en tirer des conclusions précises, sinon en constatant après Raymond Abellio « qu'il n'est pas de frontière entre l'ascétisme et la Magie et que les pouvoirs métapsychiques du Mage noir sont souvent obtenus par ascèse ».

Ceci donne peut-être la clef du personnage :

« En ramenant la spiritualité sur un plan d'utilisation personnelle, non seulement le Mage noir la dégrade, mais la fait tomber au niveau luciférien, le plus bas... »

L'entraînement subi par les néophytes dans les châteaux de l'*Ordre Noir* nous offrira peut-être quelques approximations.

Ces bürger étaient des « châteaux-forts monastères » (rappelant ceux de l'Ordre Teutonique) où des jeunes S.S. sévèrement sélectionnés recevaient un terrible entraînement physique et mental qui les préparait à tenir les plus hauts postes du Reich et à engendrer une authentique race des seigneurs. La mortalité violente, y atteignait, dit-on, un tiers.

Ces bürger ont été détruits. Leurs occupants ont été tués ou se taisent. On ne recueille donc que des renseignements fragmentaires, contradictoires et incontrôlables.

Pourtant, dans une étude historique d'une valeur inattaquable, R. Petitfrère a rassemblé tout ce qu'on sait d'authentique sur l'entraînement psychique des futurs maîtres du monde^[2].

« A l'*Ordensburg* de Werwelsburg (Westphalie), écrit-il, se tenait, chaque année, un chapitre secret que présidait Heinrich Himmler en personne. Au cours d'une semaine de claustration absolue, des exercices de spiritualité et de concentration mentale (inspirés par les exercices spirituels d'Ignace de Loyola) s'y succédaient à un rythme et avec un sérieux difficiles à concevoir... Dans la salle du Grand Conseil se trouvait un trône réservé au Führer. Une bibliothèque de douze mille volumes groupait toute la littérature connue

1 — *Munich*, par R. François-Poncet. (Paris-s. d.)

2 — *La mystique de la croix gammée*, par R. Petitfrère. (Paris 1962)

relative au culte de la Race. D'autres *Ordensbürger* se situaient à Sonthofen en Bavière, Vogelsang en Rhénanie et Krossinsee en Poméranie.

« Au programme de l'entraînement psycho-physique, il y avait le *Tierkampf* qui était une lutte contre des chiens. Torse nu, sans aucune arme défensive, les S.S. devaient tenir tête pendant douze minutes, à d'énormes dogues lancés contre eux.

« Venait ensuite le *Test des Panzer* : un front de blindés accotés chaîne contre chaîne, partaient avec ensemble à grande vitesse et progressaient en attaque frontale. Devant chaque char, un futur S.S., armé d'une pelle de tranchées, disposait de quatre-vingts secondes pour creuser dans le sol un trou au fond duquel il se terrait tant bien que mal, afin d'éviter d'être écrasé par le tank...

« Dans les écoles de gradés des *Sonderkommado*, *Einsatzgruppen* et *Leibstandarte*, on se servait d'un test atroce : manches retroussées et armé d'un bistouri, le récipiendaire saisissait de la main gauche, par la peau du cou, un chat vivant. A l'aide de la lame tenue de la main droite, il lui fallait énucléer la pauvre bête sans la tuer et sans crever les yeux... Chacun des néophytes disposait de trois chats... »

Ce qui confirme, sans aucune ambiguïté, le jugement de dom Aloïs Mager, o.s.b.^[1]

« Ce fut l'idéal du national-socialisme de réaliser positivement les appétits des trois concupiscences du péché originel comme les plus hautes valeurs de la culture humaine... Jamais dans l'Histoire la concupiscence des yeux, la concupiscence de la chair et l'orgueil de la Vie n'ont été présentés à l'inverse de ce qu'ils signifient réellement, aussi sciemment et avec autant de conviction... Il n'y a aucune définition plus brève, plus précise, plus adaptée à la nature d'Hitler que celle-ci : *Médium de Satan*. »

*

* *

A quel moment le golem Hitler a-t-il effacé de son front le pentacle magique ? A quel moment a-t-il ramené la spiritualité sur un plan d'utilisation personnelle, ce qui le fit tomber au niveau satanique le plus bas ?

D'après l'historien allemand Joachim Günthe, ce fut en juillet 1934, quand l'esprit qui animait la S.A. fut désavoué et remplacé par les méthodes purement pragmatiques des S.S.

Ce qui exige quelques brèves explications.

Le 29 juillet 1921, Adolf Hitler fut élu président du *N.S.D.A.P.*^[2] avec pleins pouvoirs. Il fut proclamé *Führer* (guide) et non président, à l'instigation de Rudolf Hess. Son service d'ordre (*Stosstrup*) devint une « section sportive » qui prit le nom de *Sturm Abteilung*, dont le sigle fut S.A. Cette formation devint bientôt la dépositaire de l'esprit national-socialiste ; elle se proposait d'être l'éducatrice civique du peuple allemand. A mesure que les années passèrent, le S.A. s'estima frustré et réclama « la vraie révolution ».

Il commençait à voir en Hitler un arriviste et non un guide. Le mécontentement était tel qu'Hitler craignit, — à juste titre, — un soulèvement de cette garde prétorienne, composée de fanatiques désintéressés et, aussi de nombreux homosexuels, dont Röhm, leur chef.

Le 30 juin 1934, Röhm fut exécuté, et le S.A. démantelé ; ses pouvoirs passèrent aux S.S., c'est-à-dire à la Gestapo, la Police secrète. Il n'y eut plus uni idéal, — peut-être contes-

1 — *Satan de nos jours*, par dom Aloïs Mager, in *Satan*. Recueil collectif. (Paris-1948)

2 — National Socialist Deutsche Arbeiter Partei.

table, — mais une cynique foire d'empoigne où les appétits les plus cyniques se déchaînent. L'Allemagne subit une tyrannie inquisitoriale comme on n'en avait pas encore connu de semblable en Europe. Un incident insolite qui eut lieu à cette époque montre bien le satanisme sordide où était tombé le paganisme nordique.

CHAPITRE IV

Le 8 avril 1933, le *Volkisches Beobachter*, quotidien officieux du parti national-socialiste, publia sous le titre *Un mystérieux cadavre*, cette laconique information :

« Entre Baruth et Neuhrof, dans un bois, des bûcherons viennent de découvrir le cadavre d'un inconnu à moitié dévoré par les animaux sauvages. L'identité judiciaire présume que ce corps se trouvait dans les fourrés depuis une semaine environ.

Aucune pièce d'identité ne permet son identification. La police criminelle continue son enquête. »

Deux jours plus tard, le même journal précisait en quelques lignes que le cadavre découvert dans les bois de Baruth était probablement celui du « mage » Hanussen. Le suicide était certain...

L'information était exacte. C'était bien le corps d'Hanussen que les corbeaux et la sauvagine avaient commencé de décharner. Suicide ? Personne n'y crut... Très certainement un crime politique...

Ainsi s'achevait la carrière fulgurante d'un extraordinaire personnage qui joua un rôle mystérieux mais capital dans l'évolution du parti nazi.

Qui était Hanussen ?

Celui qui devait finir de cette façon misérable fut l'une des personnalités les plus curieuses de la première moitié de ce siècle.

Petit, trapu, très brun, le front étroit, les sourcils broussailleux mais le regard particulièrement perçant (un vrai regard de maître hypnotiseur), tel apparut Ian Hanussen au public de la *Scala* de Berlin, en 1933^[1].

1933 est une année cruciale, décisive pour le destin de l'Allemagne et, du même coup, pour celui de l'Europe. La misère règne dans les grandes villes ; des dizaines de milliers d'ouvriers, d'employés se pressent aux portes des centres de secours aux chômeurs. Aux coins des rues, des mutilés de la Grande Guerre, en uniforme, leurs décorations étalées sur la poitrine, mendient. Communistes et Jeunesses hitlériennes se provoquent par d'incessantes manifestations, s'affrontent en bagarres de rue.

Le « numéro » d'Hanussen est payé huit cent cinquante marks par représentation, cachet énorme à cette époque.

Il est vrai qu'il occupe toute la seconde partie du spectacle. Il attire tant de monde

1 — *Le mage noir d'Hitler*, article de *Tout Savoir* de février 1954 par René Méjean. *Le Diable dans l'Histoire*, de Pierre Mariel. (Paris 1960)

que chaque soir on joue à bureaux fermés. Hanussen prouve la véracité de la télépathie en « lisant » avec précision dans le passé et l'avenir de spectateurs pris au hasard, en les renseignant sur le passé et l'avenir.

Ainsi, un spectateur était-il prié d'écrire sur une carte de visite une date précise. Il insérait la carte dans une enveloppe qu'il cachetait et remettait à Hanussen. Ce dernier, les yeux bandés, approchait l'enveloppe de son front et, lentement, décrivait les événements qui s'étaient déroulés à la date indiquée.

— Le 7 mai 1929... Je vois un grand bâtiment... un cortège... vous êtes en habit... Ah ! Oui, le grand bâtiment est une mairie et votre fiancée, en voile blanc, est de quatre ans plus jeune que vous... Est-ce exact ?

— Oui, c'était exact !

D'autres fois, les spectateurs étaient invités à écrire des questions et à les remettre, sous pli fermé.

Les yeux toujours bandés, Hanussen non seulement lisait « par double vue », mais encore donnait réponse à la question.

— Réussirai-je dans cette affaire ?

— L'affaire à laquelle vous faites allusion, répondait le mage, est strictement commerciale. Je vois des tonneaux... des bouteilles... une marque d'apéritif... vous êtes négociant en spiritueux et votre dernière affaire concerne une importation d'alcools... Oui, elle sera bénéficiaire... Deux à trois mille marks, environ...

Ahuri, le spectateur approuvait. Oui, il était bien importateur d'alcools et le bénéfice annoncé était dans l'ordre des choses possibles.

Hanussen présentait ses expériences avec une autorité, une conviction qui en décuplaient la valeur. Ses affiches publicitaires défiaient la population d'y déceler le moindre truquage. Il se nommait lui-même le *Raspoutine des temps modernes*.

Hanussen avait une autre activité, bien plus étrange. Les représentations théâtrales n'étaient, en fait, qu'une couverture. Elles le déprimaient. Il n'était pas l'homme des foules et se résignait seulement à ces spectacles de music-hall dont le côté publicitaire lui permettait d'exciter la curiosité, voire le fanatisme.

Mais il n'était vraiment lui-même que dans des séances privées réservées à quelques personnes triées sur le volet.

Hitler ayant conquis le pouvoir, Hanussen l'avait remplacé comme médium « en titre » du groupe Thulé.

De surcroît, Hanussen, dans son *Journal de prédictions*, donnait des leçons pratiques de concentration et de suggestion mentales, permettant d'acquérir graduellement la maîtrise des pouvoirs psychiques latents en tout individu. Il enseignait l'art d'acquérir ascendant sur autrui. Il amorçait une technique de la connaissance intuitive et de l'affectivité prémonitrice.

En même temps que ces démonstrations pratiques, Hanussen offrait à ses lecteurs ou auditeurs la prévision de leur avenir immédiat ou lointain.

En particulier, ce fut sans doute lui qui confirma Hitler dans une confiance absolue, fanatique, en son destin.

Cette confiance d'Hitler fut un des traits de caractère qui impressionnèrent le plus tous ceux qui l'approchèrent, depuis ses familiers comme Dietrich, Bouhler ou le valet de chambre Krause, jusqu'à des diplomates étrangers comme Beck, François-Poncet, Neville Henderson et Grégoire Gafenco. Elle troubla même de vieux chefs de guerre comme Keitel, von Brauchitsch, von Rundstedt, Jodl, Guderian, Rommel.

Ian Hanussen fréquentait aussi les boîtes de nuit et organisait dans le privé des orgies « raspoutiniennes », qui se déroulaient dans sa somptueuse demeure, le *Palais de l'Occultisme*, édifié Lietzembourg Strasse non loin du Kurfürstendamm.

Une fois franchis le spacieux vestibule et deux antichambres, les initiés pénétraient dans un immense cabinet de travail, aux portes monumentales et au fond duquel, — sur une estrade, — s'élevaient le bureau et le fauteuil du Maître.

A droite, une bibliothèque tournante, pleine de grimoires aux reliures anciennes. Les meubles étaient de bois précieux et la cathèdre du Maître présentait à hauteur de la tête un évidement où un éclairage savant pouvait produire une auréole. Deux mappemondes, éclairées intérieurement, jouaient, à droite et à gauche, le rôle de globes fascinants.

*

* *

A la veille de l'attentat contre le Reichstag, Hanussen est à l'apogée de sa gloire. Il exerce une influence profonde, de tous les instants, sur Hitler et son entourage. C'est très probablement lui qui suggère de sensibiliser l'opinion publique par un attentat colossal^[1].

Le 24 février 1933, deux jours avant l'incendie du Reichstag, Hanussen donne une grande soirée dans son *Palais de l'Occultisme*. Le Tout-Berlin se presse dans ses salons ainsi que les dirigeants du Parti.

A minuit, le Mage propose une démonstration de ses pouvoirs occultes ; les invités se pressent dans le cabinet de méditation où règne une demi-obscurité. Au plafond brillent les douze signes du Zodiaque. Le mage s'assoit dans son fauteuil monumental, sur l'estrade. Une pâle lumière dessine une auréole autour de son crâne.

Ses yeux se révulsent. Il tombe en transes.

Aussitôt, il vaticine :

— La foule., une grande foule dans les rues... Tout un peuple acclamant les défilés de nos S.S... C'est la nuit, déchirée de feu Je vois les flambeaux allumés, les feux de joie, la croix tournoyante de feu ... C'est la flamme de la libération allemande, le feu aux anciennes servitudes, le feu qui chante la grande victoire du Parti !... Maintenant il prend à une grande maison... à un grand palais ! Les flammes sortent par les fenêtres... s'étendent... Une coupole va s'effondrer... C'est la coupole du Reichstag qui flambe dans la nuit !

Goebbels, Hess, Heydrich sont présents. Ils n'en croient pas leurs oreilles. Le Voyant, par son indiscretion, va apprendre à tout Berlin que le Reichstag, d'une heure à l'autre, va flamber ?

Aucun doute n'est, hélas, possible. Hanusse a trahi le secret, *malgré lui*.

En état de transe profonde, il a perdu tout contrôle de lui-même. Il a répété médium-niquement ce qui lui a été confié sous le sceau du secret...

Il est donc un danger public, car il est dépositaire de *tous* les secrets du Führer et de

1 — Articles de Peter Brandes dans *Der Stern* de 1952. (N^{os} 45 à 57)

son entourage... et ces secrets d'Etat sont à la merci d'une crise comme celle qui vient de se produire !

Hanussen s'éveille. Il ne voit autour de lui que visages crispés ; les invités le quittent avec un minimum de politesse. Bientôt il reste seul, et son secrétaire lui répète la gaffe monumentale qu'il vient de commettre.

Hanussen se sait condamné. Sous un prétexte, il annule son contrat avec la *Scala*, quitte le *Palais de l'Occultisme*, cesse de donner des consultations. N'osant pas solliciter un passeport, il prépare sa fuite clandestine hors du Reich.

Changeant constamment de domicile et d'état-civil, il se terre dans des hôtels de second ordre. Mais il ne se fait guère d'illusions sur le sort qui l'attend.

La Gestapo enquête. Elle acquiert la preuve que ce fanatique défenseur de l'aryanisme, cet antisémite, est en réalité un Juif viennois. On le soupçonne même d'avoir été en relations avec l'Intelligence Service...

Et, un soir, dans les bois de Neuhof...

CHAPITRE V

Le Règne de la Quantité et les Signes des Temps de René Guénon^[1] est, en quelque sorte, le prolongement et l'approfondissement d'un ouvrage du même auteur, paru il y a une trentaine d'années et qui, déjà, était prophétique : *La crise du monde moderne*^[2].

Après avoir établi que l'initiation était ce qui « incarne » véritablement l'esprit d'une tradition et aussi ce qui permet la réalisation effective des états « supra-humains » (ce que la tradition extrême-orientale nomme *la Fleur d'Or*), René Guénon postule l'existence d'une pseudo-initiation et d'une contre-initiation.

La pseudo-initiation est une voie de garage métaphysique qui n'est pas rattachée à une tradition primordiale authentique. Selon Guénon on peut ranger parmi les pseudos-initiations, la psychanalyse, le néo-spiritualisme, le spiritisme, un certain intuitionisme bergsonien. René Guénon porte contre ces déviations un jugement sévère :

« La pseudo-initiation n'est réellement qu'un des produits de l'état de désordre et de confusion provoqué, à l'heure actuelle, par l'action « satanique » qui a son point de départ conscient dans la contre-initiation. »

Car, — René Guénon l'affirme, — la contre-initiation n'est pas une simple contrefaçon de l'initiation authentique mais quelque chose de très réel, et l'action qu'elle exerce de nos jours ne le montre que trop. Elle imite l'initiation à la façon d'une outre inversée, bien que sa véritable intention ne soit pas de l'imiter mais de s'y opposer.

Le domaine spirituel lui est absolument interdit et elle agit exclusivement sur le « monde intermédiaire », c'est-à-dire le psychique qui est, d'ailleurs le champ d'influence privilégié de Satan dans l'ordre humain et même dans l'ordre cosmique.

Quant à la pseudo-initiation, elle n'est qu'une parodie dont la valeur intrinsèque n'est ni positive, comme celle de l'initiation, ni négative comme celle de la contre-initiation, mais simplement nulle.

La contre-initiation commence par favoriser la « déviation », puis elle institue la « subversion » qui s'achève dans une dissolution en « fin du monde », ce qui peut être entendu dans un sens allégorique comme dans un sens précis.

Satan étant le singe de Dieu, il fait en sorte que le désordre prenne les apparences d'un faux ordre, et dissimule la négation de tout principe sous l'affirmation de faux principes. »

René Guénon insiste sur l'étrange rôle des médiums qui servent d'instruments et de

1 — *Le Règne de la Quantité et les Signes des Temps*, de René Guénon.. (Op. cit.)

2 — *La Crise du Monde moderne*, par René Guénon.. (Paris-1927)

« supports » involontaires, passifs, aux influences dissolvantes.

Ils contribuent à enseigner une spiritualité à rebours qui est essentiellement maléfique^[1].

Le contre-initié est littéralement pris dans un tourbillon infernal qui le conduit de plus en plus bas, jusqu'en « enfer ». Recherchant, avant tout, des « Pouvoirs » psychiques ou matériels, des résultats sensibles, ce qui est vraiment d'ordre spirituel lui échappe totalement au point qu'il commence par en nier l'existence et finit par le haïr.

René Guénon nous donne la clef de la doctrine nazie :

« On ne saurait trop se méfier de tout appel au subconscient », à l' « instinct », à « intuition ». On se gardera de tout ce qui induit l'être à se fondre dans une sorte de conscience cosmique, exclusive de toute transcendance. Prendre littéralement la spiritualité à rebours, c'est en quoi consiste le « satanisme ».

« Les malheureux engagés dans cette voie fatale prennent pour une plénitude de Vie ce qui n'est, en vérité, que le royaume de la mort et de la dissolution sans retour. »

La contre-initiation mène donc, inévitablement, vers l'infra-humain.

Cet extrait nous semble véritablement prophétique :

« Il y aura une collectivité qui sera comme l'extériorisation de l'organisation de la contre-initiation. Celle-ci ayant à sa tête un personnage qui, placé à la tête de cette collectivité, sera l'expression la plus complète et comme l'incarnation même de ce qu'elle représentera. Ce sera évidemment un *imposteur* puisque son règne ne sera, par excellence, que la grande parodie, mais il lui sera impossible de ne pas jouer ce rôle. Sous le prétexte d'une fausse restauration spirituelle, ce sera une sorte de réintroduction de la qualité en toutes choses, mais d'une qualité prise au rebours de sa valeur légitime.

« Après l'égalitarisme de nos jours, il y aura de nouveau une hiérarchie affirmée visiblement mais « une « contre-hiérarchie » dont le sommet sera occupé par l'être qui, en réalité, touchera de plus près au fond des « abîmes infernaux ».

« La contre-initiation, — sous cette directive suprême, — aura un caractère mécanique. Il y aura en elle quelque chose de comparable à l'automatisme des « cadavres psychiques ».

« Les hommes deviendront des automates, animés artificiellement et momentanément par une volonté infernale, ce qui donne l'idée la plus nette de ce qui est arrivé aux confins mêmes de la dissolution finale. »

*

* *

La « bible » du national-socialisme fut le *Mythe du XX^e siècle* d'Alfred Rosenberg^[2], qui atteignit un tirage presque égal à celui de *Mein Kampf*.

On sait le rôle capital joué par Rosenberg dans le Groupe Thulé. C'est à dessein qu'ayant peu parlé de lui jusqu'ici nous analyserons succinctement son œuvre, à laquelle René Guénon apporte un « éclairage » terrifiant, et ceci dès la première page. En effet, le livre fondamental de Rosenberg commence ainsi :

« Le signe de notre temps est celui-ci : il se détourne de l'Absolu et de l'Infini... »

1 — *L'Erreur spirite*, par René Guénon. (Paris-1923)

2 — *Der Mithus des XX Jahrhundert*, par Alfred Rosenberg. (Munich-1920)

Puis, au cours de nombreux chapitres, l'auteur démontre que la Race, c'est l'âme vue du dehors, et l'âme, c'est la Race vue du dedans. Le devoir du XX^e siècle est de créer un nouveau type d'homme à partir d'un nouveau mythe de la Vie : la Race.

Ecartant le principe du péché originel, base la civilisation chrétienne, Rosenberg répète à de nombreuses reprises : « *il suffit d'avoir un sang pur pour gouverner le monde* ».

Il précise :

« C'est l'exact contre-pied de ce que nous enseignent l'Eglise de Rome et, à tout prendre, celle de Luther... Ce qui pour elles était la vie est pour nous la mort. Si nous n'avons pas succombé, nous ne le devons qu'à la puissance du sang allemand qui pu empêcher jusqu'à présent le triomphe définitif de Rome. »

Le mythe de la pureté du sang s'oppose à la priorité du Spirituel. Il implique nécessairement la puissance des liens physiques, l'attachement au sol, l'instinct de la propriété, de possession. C'est l'ultime héritage du XIX^e siècle qui croyait aveuglément à la seule réalité de la Matière. Dans toutes les religions pré-chrétiennes, les puissances du Sang sont prédominantes.

« Le manque d'individualisme spirituel, écrit Rom Landau, ainsi que l'obéissance aveugle à une loi unique, l'antagonisme avec les nations environnantes, l'importance accordée à la pureté du Sang, tout cela provient de l'Ancien Testament^[1].

D'où cette extraordinaire constatation :

« La révolution nazie est une confirmation de l'Ancien Testament. Tous deux sont fondés sur la pureté du Sang, tous deux croient que Dieu leur a confié une mission divine et reconnaissent une valeur mystique à leur sol... »

C'est un Allemand, le comte Hermann Keyserling, qui nous apportera une conclusion^[2] :

« Le Sang et la Race proviennent des abîmes telluriques. L'appel du Sang est essentiellement dans l'homme un appel à l'instinct de Terre. C'est la raison pour laquelle les idées raciales ont eu tant de succès. La puissance spirituelle et la puissance matérielle appartiennent à des plans absolument différents. L'Esprit est une force autonome, sans lien avec la Terre. Il agit en dehors même de l'intellect. C'est pourquoi il ne peut tenter que quelques êtres. Une Nation, en revanche, obéit à la puissance magnétique que contient l'idée de Terre et de Sang. Elle évoque des réactions instinctives qui se manifestent spontanément. »

1 — *Dieu est mon aventure.* (op. cit.)

2 — *De la souffrance à la plénitude, par le comte de Keyserling.* (1946)

ANNEXES

QUELQUES PRÉCISIONS SUR L'ALLEMAGNE PAÏENNE

Annexe A

LE BARON UNGERN VON STERNBERG

Les prophètes de l'Aryanisme fondaient les plus grands espoirs sur la prodigieuse épopée d'un des leurs, le baron Ungern von Sternberg, qui, ancien officier de la marine russe, rallié dès 1919 à l'amiral Koltchak, se taillait un Etat indépendant en Mongolie extérieure, avec Ourga pour capitale.

Ce baron balte avait recruté en Asie centrale une armée de Cosaques, de Mongols et de Thibétains auxquels il donna le svastika pour signe de reconnaissance.

Voici les confidences qu'il fit à l'ancien ministre polonais Ferdinand Ossendowski, lorsque celui-ci, en 1920, le rejoignit à Ourga.

Après avoir rappelé que ses ancêtres avaient pris part à toutes les guerres européennes, le baron précisa^[1] :

« Au commencement du XVIII^e siècle, le baron Wilhelm Ungern était connu sous le nom de « frère de Satan », à cause de sa pratique de l'alchimie. Je suis, comme mon grand-père (corsaire de l'Océan Indien), un ancien officier de marine, mais la guerre russo-japonaise me força d'abandonner la mer pour me joindre aux cosaques du Zabaïkal... »

Et ceci, qui est essentiel :

« Toute ma vie, je l'ai consacrée à la guerre et à l'étude du bouddhisme... En Transbaïkalie, j'ai essayé de créer un Ordre militaire bouddhiste pour organiser la lutte implacable contre la dépravation révolutionnaire... Il me fut impossible, tant les mœurs étaient relâchées, d'organiser l'Ordre, mais j'ai groupé autour de moi trois cents hommes que j'ai rendus d'une audace prodigieuse et d'une férocité sans égale... Je formai le projet d'unir tous les peuples mongols qui sont restés fidèles au bouddhisme et à leur tradition, d'en faire un seul Etat asiatique. Mais, hélas, les Soviétiques ont trahi leurs alliés et signé le traité de Brest-Litovsk, ce qui provoqua le chaos non seulement en Russie, mais dans toute l'Europe. Alors les bolcheviks commencèrent à tuer tous les officiers russes. Nous fûmes obligés d'entreprendre contre eux la guerre libératrice et d'abandonner momentanément nos projets asiatiques. Mais nous espérons, bientôt, éveiller l'Asie et l'Europe et ramener sur terre la Paix bouddhique... »

Ossendowski laisse entendre que le baron Ungern étant en communication non seulement avec le Bouddha vivant, mais avec un personnage mystérieux, le *Roi du Monde*, comme avec les sages d'une cité sacrée, souterraine, située au cœur du désert de Gobi : *Aggharththa*, dont il est fait fréquemment mention dans les prophéties bouddhiques^[2].

Cinq mois après ces confidences, le baron Ungern fut capturé par les bolcheviks, par

1 — *Bêtes, Hommes et Dieux*, par Ferdinand Ossendowski. (Paris : 1923)

2 — *Le Roi du Monde*, par René Guénon. (op. cit.) et aussi *Dei gloria intacta*, par J. van Tijkenborgh. (Harlem-1962)

suite de la trahison de ses officiers il fut torturé et mis à mort. Cette fin tragique donne toute sa densité à l'ultime confidence qu'il fit à Ossendowski :

« — La sage religion du Bouddha s'étendra jusqu'au nord et jusqu'à l'ouest. Ce sera la victoire de l'Esprit. Alors un conquérant apparaîtra, plus fort et plus résolu que Gengis-Khan. Il gardera le pouvoir jusqu'au jour où, de sa capitale souterraine, sortira le Roi du Monde... »

Rudolf Hess ne comprenait peut-être pas très bien, mais il restait fasciné par ces révélations vagues, un peu contradictoires, tellement conformes au romantisme allemand qui avait marqué son inquiète adolescence.

On allait même plus loin, à *Thulé*, dans la voie des confidences politiques. On rappelait que la dernière tzarine, Alexandra, née grande-duchesse de Hesse-Darmstadt, avait, sa vie durant, voué un véritable culte au Svastika, qu'elle l'offrait en talisman à ses amies et qu'elle l'avait choisi comme signe de reconnaissance d'une association secrète issue de la cour de Hesse-Darmstadt et groupant essentiellement des barons baltes. On eut, vers 1930, la confirmation de ces « on-dit ».

Voici, en effet, ce qu'écrivit à ce propos Henri Rollin, dans un livre que les Nazis s'empressèrent de détruire dès qu'ils eurent envahi la France^[1] et qui était paru en septembre 1939

« Visitant, à Ekaterinenbourg, la maison Ipatieff après l'affreuse tragédie^[2], le précepteur du tzarévitch, M. Pierre Gilliard, découvrit, dans l'embrasement d'une des fenêtres de la chambre qu'occupaient le tzar et la tsarine, le signe préféré de l'impératrice (le Svastika) qu'elle faisait mettre partout comme porte-bonheur... ». Elle l'avait dessiné au crayon en l'accompagnant de la date de son arrivée : « 17/30 avril 1918 ».

S'attachant seulement au côté politique des événements, Henri Rollin n'apporte pas moins des précisions qui expliquent l'acharnement que mirent les nationaux-socialistes à détruire toute trace de ses recherches et de ses archives :

« ...Il est possible qu'au cours de ses vacances sur les rives de la Baltique, ou par l'intermédiaire de quelque baron balte, la tsarine ait emprunté le Svastika aux paysans des provinces baltiques qui, — par une survivance des cultes du Soleil et de la Foudre, — plaquent fréquemment leurs maisons sous la protection de ce signe... »

Quelques jours après le massacre dans la maison Ipatieff, les troupes de l'amiral Koltchak reprirent Ekaterinenbourg aux bolcheviks. Aussitôt l'amiral commit le juge d'instruction Nametkine pour enquêter sur le meurtre collectif. Celui-ci fut bientôt remplacé par le juge Sokolov. Celui-ci établit formellement que le Svastika était le signe de reconnaissance d'un groupe de Russes blancs, — principalement des barons baltes, — de l'entourage de Mme Viroubova, en relations d'une part avec l'impératrice, de l'autre avec des monarchistes russes réfugiés à Kiev. Ce groupe se proposait d'enlever le tzar et sa famille pour les mettre sous la protection du général allemand Ludendorff.

Ainsi, interrogé par le juge, le lieutenant Markov déposa :

— C'était (le Svastika) le signe de reconnaissance de notre organisation ; la tsarine le savait^[3].

1 — *L'Apocalypse de notre Temps*, par Henri Rollin. (Paris-1939)

2 — *Assassinat de la famille impériale russe*, le 17 juillet 1918.

3 — Dans le texte russe de *l'Assassinat de la famille impériale*. (Berlin-1924) Ce texte russe a été traduit en français sous le titre *Enquête judiciaire sur l'assassinat de la famille impériale russe*. (Paris 1930) ; tout ce qui concerne le Svastika... y est omis ! (cf. Henri Rollin)

Mais Henri Rollin fait une déclaration si grave que, pour lui en laisser l'entière responsabilité, nous la citerons *in-extenso* :

« La plupart des Russes quelque peu connus qu'on vit graviter par la suite dans l'entourage d'Hitler et de Ludendorff aux débuts du mouvement national-socialiste, se trouvaient à Kiev à cette époque... dont un Russe naturalisé allemand dès avant la guerre, le célèbre Paul Rohrbach, le théoricien de l'expansion du *Baltikum*, le protagoniste du Lebensraum de l'Allemagne¹. Ce fut en arborant la croix gammée que fut entreprise la première croisade contre le bolchevisme, celle des troupes du général von der Goltz, puis des corps francs allemands et des éléments russes recrutés par Avalof (baron balte), parmi des prisonniers de guerre détenus en Allemagne. Ainsi, dès 1919, le Svastika reçut le baptême du feu sur les rives de la Baltique. »

1 — *Lebensraum* : espace vital, l'un des leit-motiv de *Mein Kampf* et de la Geo-politik du professeur Karl Haushofer.

Annexe B

HERMANN GOERING ET L'ÉDELWEISS

As de l'aviation allemande pendant la Grande Guerre, le lieutenant Hermann Goering, en été 1920, fut enrôlé, comme pilote civil, au champ d'aviation de Stockholm, à la *Svenska Lufttrafik*. Son courage, sa prudence, sa longue expérience le destinaient aux missions délicates.

Ainsi, un après-midi de l'hiver 1920, le comte Eric von Rosen, ancien explorateur de l'Asie Centrale — demanda un pilote susceptible de le conduire à son domaine de Rockelstadt, sur les rives du lac Bauen, près de Sparrenholm (Suède). Il neigeait et le vent soufflait en tempête. La mission était périlleuse, quoique assez courte. Goering l'accepta. Il pilota donc un avion bi-place, avec von Rosen comme passager.

Un incident mécanique retarda le départ. L'avion ne décolla de Stockholm qu'au crépuscule. Ce fut en pleine nuit qu'il atterrit près du château. Son passager lui offrit l'hospitalité jusqu'au lendemain^[1].

Rockelstadt est un magnifique château du moyen-âge. La comtesse von Rosen accueillit cordialement cet hôte tombé du ciel, et, tout en buvant de l'*aquavit*, tous trois se chauffèrent devant une cheminée monumentale dont le manteau était orné de Svastikas. Le signe polaire attira l'attention du pilote. Le comte fut intarissable ; il en vint à parler de Thulé, de la tradition nordique, des droits et des devoirs de la race des Seigneurs.

Goering écoutait, subjugué par ces révélations qui correspondaient, obscurément, à ses aspirations les plus profondes... Il était près de minuit quand une jeune femme entra dans le salon et prit place devant l'âtre. C'était une femme d'une trentaine d'années, aux traits fins et aristocratiques, ayant la blondeur et la fraîche carnation de ces Aryennes que, précisément, le comte von Rosen venait d'évoquer. L'aviateur fut intensément troublé par celle qu'on lui présenta comme étant Karin von Kantzow, belle-sœur de von Rosen.

Veuve d'un officier allemand tué à la guerre, Karin s'était remariée mais, en fait, vivait séparée de son second époux. Elle avait un fils de huit ans, beau et intelligent, qu'elle chérissait, et elle vivait habituellement à Stockholm. Par son père, le colonel-baron von Fock, elle était de sang balte, mais sa mère était d'origine irlandaise, — royale, — disait-on.

Hermann et Karin reçurent simultanément le « coup de foudre ». Ils se revirent fréquemment à Stockholm et le lointain mari partagea le sort de bien des époux.

L'as de la guerre fut « adopté » par la famille de la jeune femme au point d'être admis dans les secrets de la *Communauté de l'Edelweiss*^[2].

1 — *Hermann Goering*, par Roger Manvell et Heinrich Fraenkel, traduction de Michel Deutsch. (Paris-1963)

2 — Précisons qu'*Edelweiss* exprime une idée de noblesse. *Edel* : noble. (Dans tous les sens français du mot.)

L'Edelweiss avait été fondée par la grand-mère maternelle de Karin, noble irlandaise. Maintenant, elle était présidée par sa mère, la baronne Huldine von Beamish-Fock.

C'était une sorte de monastère au cœur d'un grand parc de Grev-Turegatan, dans la banlieue de Stockholm. Deux sortes de fidèles s'y retrouvaient. Quelques pieuses pensionnaires observaient une règle analogue à celle des chapitres nobles de chanoinesses. Elles recevaient, chaque semaine, des « laïcs » qui pratiquaient avec elles un culte discret dans un temple minuscule d'où les profanes étaient soigneusement écartés.

Quel était ce culte ? Il avait d'abord été inspiré par les révélations du théosophe silésien Jacob Boehme (1575-1624)^[1] puis par les traités de son disciple anglais William Law^[2]. Effusions sentimentales, prédictions apocalyptiques, alchimie spirituelle, ascèse, paracletisme...

Peu de temps après la fin de la guerre, l'Edelweiss avait reçu une « révélation » qui avait été préparée par des songes et des visions.

Sous l'impulsion du poète et mage irlandais William Butler Yeats, l'Edelweiss était devenu un « chapitre » de la *Golden Dawn in outer...* dont nous avons longuement parlé dans la première partie de cet ouvrage !

L'influence de Crowley ne contamina d'ailleurs pas la spiritualité très pure de l'Edelweiss qui s'en tint exclusivement à l'enseignement de Yeats. De même que les Aryens-nordiques avaient la nostalgie de Thulé, les théosophes de l'Edelweiss se sentaient en communion mystique avec le légendaire royaume irlandais de Mide (ou Meath).

En 1937, une des adeptes de l'Edelweiss, la princesse Maria-Elizabeth von und zu Wied^[3], publia un traité inspiré par cette tradition, intitulé *La Vie Intérieure*, qu'elle dédia à Hermann Goering, « en signe d'amitié et de gratitude ».

Il semble que les mystères de l'Edelweiss touchèrent profondément l'as de l'aviation puisque, peu après son admission dans le conventicule, il écrivait à Karin

« Je voudrais vous remercier du fond du cœur pour les moments magnifiques que je dois à l'Edelweiss. Vous ne sauriez imaginer ce que j'ai éprouvé dans cette ambiance merveilleuse... J'avais l'impression de vivre dans un autre univers. J'étais comme un nageur se reposant dans une île solitaire afin de reprendre des forces avant de plonger à nouveau dans le flot tumultueux de la vie^[4]. »

1 — *La Philosophie*, de Jacob Boehme, par A. Koyré. (Paris-1939)

2 — *Les disciples anglais de Jacob Boehme*, par Serge Hutin. (Paris-1960)

3 — Cousine du roi d'Albanie qui régna de 1913 à août 1914.

4 — *Hermann Goering*, par R. Manvell et Heinrich Fraenkel. (op. cit.)

Annexe C

KARL HAUSHOFER ET LA GEOPOLITIK

Né en 1869, Karl Haushofer fut, toute sa vie, un homme étrange, savant estimé dans le monde entier pour le sérieux de ses travaux et, en même temps, métapsychiste convaincu et même, probablement, médium.

En 1910, il est attaché militaire à l'ambassade militaire de Tokio. Il s'intéresse vivement à la sagesse bouddhique et fut, sans doute, le premier Européen à être initié au Zen^[1], cette secte bouddhique qui est, en ce moment, en train de conquérir l'Europe et les Etats-Unis. Auparavant, il avait exploré l'Himalaya et le Thibet où il fit plusieurs séjours.

Il suggéra au Kaiser de s'allier avec le Japon pour briser l'hégémonie mondiale des Anglo-Américains. Obnubilé par le « péril jaune », Guillaume II au lieu de l'écouter, le rappela en Allemagne.

Au début de la Grande Guerre, Haushofer fut promu général. Ses frères d'armes, stupéfaits, eurent souvent l'occasion de constater ses dons de « seconde vue ». Il lui arrivait, sans raison apparente, de refuser de monter avec son état-major dans un train déterminé, annonçant que ce convoi serait détruit par un bombardement... ce qui était exact !

Démobilisé en 1919, Karl Haushofer créa une science nouvelle : la *Geo-politik*, qui est une justification scientifique de théories racistes. On y retrouve des idées d'Hippolyte Taine et de Gobineau, corrigées par l'aryanisme.

Nommé professeur de Geo-politik à l'Université de Munich, il prit son fils aîné, Albrecht, comme principal collaborateur. Mais cette chaire d'université masquait une énorme organisation. Pendant la guerre, à la tête de centaines de spécialistes allant des médiums aux astrologues, des météorologistes aux géographes, Haushofer dressait l'*index stratégique* sur lequel Hitler basait ses directives politiques ou stratégiques.

Il s'opposa, de toutes ses forces, à une guerre contre la Grande-Bretagne. Son fils Heinz affirme que Hitler signa les accords de Munich sous la suggestion de son père. Il aurait déclaré à sa famille :

— Sur cet accord de Munich, nous pouvons bâtir la politique étrangère de l'Allemagne pour les dix prochaines années.

Aussi la déclaration de guerre lui porta-t-elle un coup terrible. Il n'en continua pas moins de servir loyalement son Führer, mais ce fut très probablement lui qui suggéra à Rudolf Hess de voler vers l'Angleterre afin de tenter de conclure une paix séparée. On sait comment échoua lamentablement cette démarche inconsidérée. Karl Haushofer se suicida en 1945.

1 — Le meilleur ouvrage sur le Zen : *Le Zen dans l'art chevaleresque du tir à l'arc*, par Eugen Herrigel. (Lyon-1955)

Dès 1905, — sans doute au Thibet, — Haushofer avait trouvé son maître spirituel, son initiateur, George Ivanovitch Gurdjieff, l'homme le plus mystérieux de notre temps, mage qui joua un rôle capital dans l'évolution du monde occidental^[1].

1 — Sur Gurdjieff, lire *Monsieur Gurdjieff*, par Louis Pauwels ; *Dieu est mon aventure*, de Rom Landau, *Fragments d'un enseignement inconnu*, de P.-D. Ouspensky.

Annexe D

HISTOIRE ET SYMBOLIQUE DU SVASTIKA

Le Svastika, ou Croix gammée, comme toutes les croix des pentacles de l'Occultisme, évoque le Quaternaire.

C'est en Cabbale juive le Tétragrammaton ou Nom Sacré de quatre lettres *Yod, Hé, Vau, Hé*.

Nous le retrouvons dans l'I.N.R.I.^[1] des Rose-Croix, la R.O.T.A. des hermétistes.

Cette croix gammée représente la « Réalisation » au sommet de l'Initiation, par opposition à la Rédemption chrétienne sur le Calvaire. Le svastika a été adopté par les Théosophes de l'école d'H.P. Blavatsky, et le colonel Olcott l'a placé dans les armes de la Société Théosophique.

Les origines de ce pentacle restent obscures. H.P. Blavatsky et Olcott l'ont emprunté à l'hindouisme. Sous le titre *Le Svastika, son origine et ses significations*, Thomas Carr a publié dans *The National Trestle Board*^[2] une étude dont voici l'essentiel :

Le premier écrivain qui ait parlé du Svastika est Louis Muller ; il pense qu'il signifie « le mouvement circulaire » et il l'associe au Soleil et à la race aryenne.

« Si l'on donne au Svastika une origine astronomique, il faut plutôt admettre qu'il représente le mouvement du Premier Mobile, c'est-à-dire le déplacement apparent de la voûte céleste autour de la Terre, donc, en fait, le mouvement diurne de notre globe sur lui-même.

« H. Colley March précise que ce symbole signifiait la Rotation autour d'un axe. Il le regarde comme désignant la rotation axiale des étoiles de la Grande Ourse autour du Pôle.

« Il qualifie le Svastika de signe aryen.

« Un autre symboliste, William Simpson, dans un rapport sur une expédition en Palestine (1895), regarde le Svastika comme « le mouvement solaire ou, peut-être, dans un sens plus étendu, le mouvement céleste des étoiles. »

« Le colonel C.R. Conder, dans *L'Élévation de l'Homme* (1908) émet l'opinion que le Svastika est d'origine touranienne et daterait de l'Age de Bronze.

« John Yarker, auteur de *Arcans Schools* (1909) pense que l'Etoile polaire et la Grande Ourse ont le Svastika pour symbole. »

D'après la thèse de Thomas Carr (1922) les lettres et la civilisation égyptiennes sont d'origine touranienne.

La connexion entre les Acadiens et les Egyptiens semble évidente à cet auteur.

Le Guide pour les première et seconde salle du Musée Britannique du docteur Wallis Budge

1 — Igne Natura Renovatur Integra.

2 — N° 3 de 1922.

(1904) reflète cette opinion et signale que quelques visages des statues du British Museum ont le type mongol.

Thomas Carr précise : « Mon opinion est que nous tenons notre art de bâtir et nos lettres de la race touranienne. Toute la civilisation occidentale dérive de la Grèce et de Rome. La Grèce doit sa civilisation aux pré-Aryens ou Touraniens qui l'ont précédée en Asie-Mineure et en Syrie, et de l'Égypte dont je regarde la civilisation comme étant de source touranienne. La civilisation de Rome, quand elle n'est pas grecque, est étrusque, autre race touranienne.

*

* *

Voici, selon Thomas Carr, la distribution historique et géographique du Svastika :

- 1) Il n'y a aucune trace de ce signe à l'Age de Pierre ni dans les époques paléolithiques ou néolithiques.
- 2) Mais ce signe a été largement répandu dès l'Age de Bronze.
- 3) Dès la Préhistoire, il était adopté comme symbole par les Chinois, les Japonais, les Acadiens et quelques dynasties égyptiennes, ainsi que par les constructeurs des remparts préhistoriques dans la vallée du Mississipi et par d'autres peuples précolombiens du continent américain, par les premiers Aryas de l'Inde, par les Hittites, les Troyens préhomériques, les Etrusques, les Crétois, les Cypriotes, les Mycéanéens et les autochtones de la Grèce et de l'Asie-Mineure.
- 4) Dès le début de la période historique il fut dessiné par les Chinois, les Japonais, les Bouddhistes de l'Inde, les premiers Goths et Scandinaves et, plus tard, les Romains.
- 5) Aux temps modernes, il a été employé par les Chinois, les japonais, les Lapons, les Finnois, les Indiens de l'Amérique du Nord, les Hindous du nord de l'Inde, les Scandinaves et les peuples qui en dérivent.
- 6) Ces anciennes races sont connues pour avoir adoré les étoiles et dans presque tous les cas où l'on rencontre le Svastika, on découvre également que ces peuples adoraient l'Etoile Polaire.
- 7) Les seuls peuples chez lesquels on a découvert des exemples d'emploi fréquent du Svastika depuis les temps préhistoriques jusqu'à nos jours sont les Chinois, les Japonais, les habitants de l'Inde, les Indiens de l'Amérique du Nord et peut-être les Lapons et les Finnois.

Voici les conclusions que Thomas Carr tire de ces prémices

- a) Le Svastika fit son apparition à l'Age de Bronze.
- b) Il était connu et employé par les peuples énumérés dans les précédents paragraphes 3, 4, 5 et 7.
- c) Ces peuples étaient tous d'origine touranienne.
- d) Ces peuples furent d'abord des adorateurs d'étoiles et avaient une vénération particulière pour l'Etoile polaire et pour les sept étoiles de la Grande Ourse.
- e) Le Svastika fut répandu dans le monde entier par les peuples touraniens ; il symbolisait d'abord l'Etoile polaire et la Grande Ourse.

*

* *

En ce qui concerne la symbolique du Svastika, on peut se risquer à suggérer :

— Il fut d'abord le symbole de la rotation autour de l'Axe terrestre et représente comme tel la rotation des sept étoiles de la Grande Ourse autour de l'Etoile polaire.

En relation avec cette première signification, il est devenu le symbole du Feu et il a certainement été regardé comme le symbole du Soleil.

— Il est devenu un emblème religieux bénéfique et fut employé dans ce sens par les Bouddhistes primitifs et par leurs continuateurs.

TABLE DES MATIÈRES

MAGIE NOIRE EN ANGLETERRE

Chapitre PREMIER	11
Chapitre II	17
Chapitre III	23
Chapitre IV	27
Chapitre V	31
Chapitre VI	35
Quelques jalons bibliographiques	41

TZIGANES, GITANS ET ROMANICHELS

Chapitre PREMIER	45
Chapitre II	51
Chapitre III	57
Chapitre IV	61
Chapitre V	67
Chapitre VI	69
Quelques éléments bibliographiques	73

L'ALLEMAGNE PAÏENNE

Chapitre PREMIER	79
Chapitre II	83
Chapitre III	87
Chapitre IV	93
Chapitre V	97

ANNEXES. *Quelques précisions sur l'Allemagne Païenne*

<i>Annexe A</i> — Le baron Ungern von Sternberg	102
<i>Annexe B</i> — Hermann Goering et l'Edelweiss	105
<i>Annexe C</i> — Karl Haushofer et la Geopolitik	107
<i>Annexe D</i> — Histoire et symbolique du Svastika	109

Achévé d'imprimer
en septembre 1964 par les éditions La Palatine
N° 189
sur les presses de l'Imprimerie Poirier-Bottreau – Aurillac
Dépôt légal 3^{ème} trimestre 1964